

**ALEXANDRE KALDA**

**LE MUR  
DE LA LUMIÈRE**

**Mystique de la Science  
contemporaine**

**1993**

*En d'aveugles ténèbres, s'engagent ceux qui suivent le chemin de l'ignorance ; comme en plus de ténèbres, ceux qui se vouent à la seule Connaissance.*

Îsha Oupanishad

## 1

### FIN DU MONDE ET MORT DE DIEU

Un jour viendra où ce qui nous entoure aujourd'hui, ce que nous construisons, ce à quoi tendent nos efforts, ce qui nous emplit de révérence ou de terreur, tout cela aura cessé d'avoir pour nous le moindre prix. Nos villes et nos gloires et aussi nos fléaux seront ici-bas devenues lettre morte. Ce qui, en ce moment, nous ulcère ou nous exalte n'aura même plus cours. Nos yeux dessillés verront autre chose, et nous-mêmes serons autres.

Ces palais, ces usines, ces centrales atomiques, nous ne les verrons plus. Ils n'existeront plus. Nous n'en aurons plus besoin, les ayant dépassés, eux, ce qu'ils représentent et ce qui doit les suivre en le cycle de notre humanité. Autre chose régnera sur cette Terre qui porte à présent notre signature et sera marquée alors d'un sceau différent.

Il nous faut dès aujourd'hui comprendre et envisager mieux que par l'énergie nucléaire et que les vaisseaux spatiaux, mieux que les laboratoires où, dans l'abnégation, nous apprenons à juguler nos maux et où nous prospectons les champs de l'avenir.

Tout cela n'est qu'une étape ou un préambule. Nous nous en doutons parfois, mais nous ne savons quelles conclusions en tirer. Or, si l'évolution a bien un sens, à quoi d'autre pourrait-elle aboutir ? Quelle part, alors, pouvons-nous, ou devons-nous y prendre ? Et n'est-ce pas, au fond, à notre anéantissement pur et simple que, de toute façon, le mouvement créateur doit nous conduire, soit que nous nous entre-détruisions dans un conflit à l'échelle de la planète, soit que la Nature, avançant vers un but plus lointain que nous, écrase en sa foulée inconsciente et superbe notre espèce qu'elle aura torturée pour rien pendant des dizaines de milliers d'années ?

Nous sommes au bord de notre tombe — et fatalement, cette tombe est d'avance le berceau d'autre chose. Mais que nous importe ? Serons-nous là pour en profiter ? Les êtres qui ont jadis maîtrisé le feu ne sont pas là pour contempler aujourd'hui les bûchers des bords du Gange, ni l'incendie que sèment les missiles, ni les flammes qui jaillissent des fusées s'arrachant à la Terre pour voguer dans l'Espace.

Si d'autres êtres nous succèdent demain et que doive nous séparer de leur mode de vie une différence aussi grande — voire plus grande — que celle qui nous sépare de ces pithécantropes de la nuit des temps, en quoi cela nous concernerait-il ? Nos villes peuvent bien s'écrouler pour qu'apparaissent leurs demeures resplendissantes, un Vent d'épouvante souffler sur la planète pour nous effacer et rendre leur venue possible, et leur perfection, leur joie, leur puissance remplacer notre servitude de gnomes obscurs, cela, au fond, ne nous regarde pas. Seule, compte pour nous notre misère.

Plus qu'aucun autre avant, parce que la conscience y est plus grande — plus aiguë, plus universelle que jamais —, ce siècle retentit des clameurs de l'effroi et du génie. Hourvari des armes et vertige de la voix devant un savoir croissant jusqu'à la démesure où s'entremêlent en ce qui, pour les uns, est hurlement d'horreur et, pour les autres, cantique à l'au-delà. Comme portée par ce cri — ou ce chant —, la Terre s'élève dans le ciel afin de s'y dissoudre — en la lumière ou en la nuit —, de se dépasser, ou bien de s'abolir. La mort, demain, pour nous tous, ou bien l'apothéose.

Notre avenir avoue dès à présent un seuil qu'avec le cap du prochain siècle il nous faudra franchir et qui ne doit ressembler à rien de ce que notre race a connu, car notre totale extinction n'a jamais été que l'un des termes de l'alternative qu'affiche, pour nous guider — ou nous fourvoyer —, la sphinge de nos jours.

L'accélération de l'Histoire nous propulse vers une multiplication et une intensification des éléments qui, les uns, nous supplicient et, les autres, nous enivrent. Peut-être nous faut-il, pour demain, imaginer pire que le sida, Auschwitz et Hiroshima et imaginer dès lors un génie médical plus grand pour nous immuniser, une qualité humaine plus généreuse pour guérir nos divisions raciales, une physique plus complète pour ne pas nous désintégrer. Nos maux nous grandissent en nous obligeant à les vaincre : plus ils sont grands, plus ils nous forcent à la grandeur. Et sans doute nous faut-il prévoir aussi de plus grandes découvertes que les quanta et la relativité, de plus grandes sagesses que toutes celles de l'Orient et de l'Occident réunis, et des tourments intérieurs plus subtils que ceux que nous avons recensés comme péchés et, pour les dompter, des pouvoirs plus formidables que les vertus prônées par les Églises et que les charismes obtenus au prix de terribles macérations.

Mais cela, les hauts faits qui nous attendent, les nouvelles formules artistiques, scientifiques ou morales que nous découvrirons demain, cela ne sera pas la prochaine étape de l'évolution, simplement le prolongement de ce que tous, individuellement, et collectivement, nous accomplissons en ce moment. Or, il s'agit d'autre chose, indiqué par le risque de mort universelle que nous courons à présent et dont — s'il est vrai que chaque mal nous contraint à grandir et à le dépasser afin de l'enrayer — la maîtrise doit nous donner pouvoir sur la Mort : nous ne devons pas nous contenter de prévoir une amélioration aussi rationnelle, finalement, que fabuleuse, de notre statut, mais un tout autre état de l'être, qui échappe à la Mort.

Notre caravane est partie il y a bien longtemps, à une époque dont nous n'avons pas consciemment gardé la mémoire, mais dont, code cellulaire insaisissable et impérieux, le souvenir nous hante. D'oasis en oasis, nous avons rêvé et réparé nos forces avant de repartir, protégés par rien contre les rezzous de pouvoirs maléfiques — étranges faims en nous et, hors de nous, maladies et cataclysmes — et jamais prémunis contre de changeants mirages. Pour aller où ? Nous n'en savions rien au juste, mais comptions que, de l'autre côté du désert, s'étendait, comme une terre promise, la dimension lumineuse d'une éternité justifiant la douleur de notre exode.

Tel est le symbole judaïque. La caravane de l'humanité, cependant, est partie bien avant le peuple conduit par Moïse. Cela fait des dizaines de milliers d'années que nous avons quitté la fêrue d'une Nature dont nous étions les esclaves hébétés pour devenir des hommes et adorer un autre Pouvoir, plus complexe, plus lumineux, et, finalement, aussi abstrait que le désert lui-même : l'au-delà, l'invisible, l'ineffable, la mirifique déchirure qui s'est faite en nous, nous laissant deviner ce que nos sens ne nous permettaient pas de voir.

Et en dépit des attaques répétées, notre caravane a continué sa marche, plantant au désert des tentes pour prier, se réjouir, ou se reposer et ne cessant de croître en un défi à la Mort qui la frappait sans cesse. Plus nous mourions, plus nous nous multiplions et, malgré nos plaintes devant les vaines souffrances du voyage, nous continuions d'espérer. D'autant que, parmi notre cohorte, des hommes, parfois, se mettaient à chanter. Ils avaient vu un signe. Le sable des dunes s'était déplacé sous l'haleine du khamsin, et l'informel avait pris forme à leurs yeux dans un éblouissement dont ils transmettaient le prodige. Chantres du Soleil, ils inspiraient notre marche. Mais nous ne savions toujours pas ce qu'était le Soleil, ni ce qui le faisait briller, ni où s'éployait le ciel où il rayonnait, ni où tournait la Terre qu'il éclairait et à la surface de laquelle nous avançons. Simplement, nous apprenions qu'il y avait Quelque Chose, et nous nous prosternions.

Cela nous suffisait tant bien que mal, ainsi que cette très vague promesse d'une terre que nous atteindrions un jour, de l'autre côté du désert. La Mort avait beau nous prendre les uns après les autres, nous arracher à l'étreinte les uns des autres, semer nos corps à chaque pas comme pour dessiner notre route, nous conservions l'espoir qu'elle n'était pas tout. Comment le rien auquel elle nous réduisait aurait-il pu être le tout ? D'ailleurs, ne nous avait-on pas parlé de cette lande de miel et de lait qui s'étendait par-delà les sables de notre traversée ? N'avions-nous pas édifié notre vie autour de l'idée que cette Mort qui nous emportait tous sans exception n'existait pas en fait et que, d'une manière ou d'une autre, une fois franchies ses portes, nous devenions immortels ?

Mais nous ne nous étions jamais dit que cette Mort qui nous effaçait les uns après les autres pouvait tous nous anéantir d'un seul coup. Et cela, c'est notre siècle qui, le premier, s'en aperçoit en tremblant. Nous ne comprenons plus. La terre promise, était-ce donc la Mort pour tous ? Et cette brûlante immensité, ne l'avons-nous traversée que pour nous jeter tous ensemble dans la gueule de la Mort ?

Soudain, elle se dresse devant nous, contre nous, en nous, dans sa splendeur effrayante. Et nous ne savons comment fuir. Chaque pas en avant est maintenant un pas dans son abîme illuminé. Quant à retourner en arrière, c'est retomber dans la nuit, dans l'esclavage de la Nature la plus ténébreuse.

Le peuple de Moïse n'est pas retourné chez Pharaon. Mais il a adoré d'anciens visages de la Divinité, le veau d'or d'une autre époque. Il a voulu prendre refuge dans son passé idolâtre, au lieu de découvrir l'Être en soi qui se révélait à Moïse. Nous ne pouvons pas davantage revenir au pseudo-paradis où, pour complaire au diktat de Yahvé, nous vivions au rang des animaux, bien qu'à nous aussi il nous arrive de répondre à l'appel du passé, de

vouloir redresser les images d'autrefois pour pétrifier le Temps et qu'il ne nous entraîne plus à notre perdition.

Le plus douloureux paradoxe de notre époque de tueries est peut-être que la paix elle-même représente un danger — du moins une certaine forme ancestrale de paix venue d'Orient et que célèbre l'Occident à la dynamique duquel elle s'applique pourtant mal : la non-violence propose de résister à l'agression par la sainteté, mais ne saurait enrayer le mal qu'elle veut stigmatiser. Dans le cas de la plupart des assaillants, cela reviendrait à leur donner le droit de nous exterminer jusqu'au dernier. La résistance passive crée seulement un type de victime qui échappe intérieurement à son tortionnaire et elle en fait le plus haut modèle humain possible. Moralement, cela ne va pas sans une indéniable noblesse. Mais cette sainteté s'appuie, dans la vie quotidienne, sur l'idée irrecevable d'une société figée dans une existence qui a longtemps considéré et considère encore le progrès comme œuvre diabolique. Un monde consacré à l'élevage et à une agriculture primitive peut être le rêve d'écologistes plus bigots que réellement fervents et des nostalgiques du bon sauvage dont l'idée même est en contradiction avec l'Histoire de l'homme et ses structures psychologiques. Mais c'est une chimère. Si nous la vivions, elle ne ferait que nous remettre dans les conditions d'un Moyen Âge dont nous avons eu beaucoup de mal à sortir et dont il nous faudrait de nouveau nous extraire pour de nouveau conquérir le monde et arriver au stade où nous sommes actuellement.

Autrefois, pendant que Moïse déchiffrait en lui les principes de la Torah, les dissidents, las de ne pas sortir d'un désert qui ne demandait certainement pas quarante ans pour se franchir, ont voulu recourir à des cultes périmés et, par là même, sacrilèges. De même, aujourd'hui, sommes-nous parfois tentés d'écouter la voix débilitante de la sainteté, parce que la nuit est descendue sur notre désert et que nous avons peur.

Avons-nous un chef qui, invisiblement, prie sur les cimes ? Nous ne le savons même pas. Nous dansons devant le veau d'or — qui, contrairement à ce que nous croyons, ne symbolise pas l'idolâtrie ploutocratique, mais d'anciennes formes de pensée. Et nous rêvons volontiers à la soi-disant innocence d'un monde rural, à l'analphabétisme de villages où les jours sont consacrés aux dieux et s'écoulent en harmonie avec les saisons, mais ignorent l'unisson avec les sphères plus formidables auxquelles le progrès nous donne accès.

Ce médiévalisme bénisseur qui, à certains d'entre nous, paraît être le plus haut bien ne fait donc que nous égarer. Cette paix bucolique est empoisonnée, et trompeur son cortège obligé de propitiations dont la plus admirée, la grève de la faim, ne fléchit plus toujours le bourreau, si elle continue d'impressionner les foules. Du moins se trouve ainsi désignée notre nostalgie d'un état édénique pour lequel, croyons-nous, nous sommes prêts à tout sacrifier : un monde paisible jusqu'à l'inertie, un monde désindustrialisé, un monde décérébré nous semble parfois réfléchir l'image de l'antique Éden. Et nous croyons que nous serons sauvés — délivrés du Mal et rachetés — pourvu que, remplissant la seule condition édictée, nous vivions dans des villages d'argile, sans l'électricité ni aucune des commodités qu'elle apporte, souffrant de maladies que nous ne saurions guérir, labourant

avec des charrues en bois, musardant à travers une nature redevenue sauvage, recourant à des chamanes et bénissant le nom de Dieu.

Parallèlement, nous voudrions nous perdre. Il en est de plus en plus, parmi nous, qui, ne croyant pas qu'il y ait de Canaan au-delà des dunes où nous errons depuis des millénaires, ne cherchant pas à rebrousser chemin pour trouver, en deçà, les vestiges du paradis préhistorique, et voyant que la Mort est le seul motif de toute notre aventure, semblent en hâter la venue, ou en multiplier les ravages. Et cependant que, dans nos rangs enfiévrés, les uns aspirent à retrouver le rythme d'autrefois, ses huttes modestes, ses tout petits bonheurs jumeaux de malheurs tout petits, les autres inventent des expédients où s'abrutir différemment : plaisirs sauvages où la conscience horrifiée se crève les yeux, suicides collectifs que sont, au nom d'idéaux bornés, les luttes fratricides.

Rut de l'orgie et du meurtre — dont naîtrait quel avenir ? — ou rituel d'une renaissance impossible dans le ventre du passé, notre époque oscille de l'un à l'autre extrême et les oppose sans se douter qu'ils sont les deux aspects complémentaires et simultanés de notre unique visage. En même temps que, harcelés par l'idée de notre fin, nous nous faisons sauter viscéralement dans tous les orgasmes accessibles et ethniquement dans toutes les possibles frénésies guerrières, nous cherchons à regagner la matrice primitive où le monde n'existe pas encore, non plus que nous-mêmes.

C'est le même mouvement vécu de façons diverses. La folie du stupre et du sang exprime la même chose que l'aspiration à la vieille sagesse inintelligente des peuples, archaïques ou même à la vision transcendante, impersonnelle et inhumaine des visionnaires silencieux. Une même annulation de soi est la cible visée. Nous ne voulons que nous déprendre de nous-mêmes. Si nous devons disparaître, que ce soit par notre main : abolissons-nous dans la nuit, dans la boue, dans l'infamie, ou bien dissolvons-nous dans cette apesanteur et cette lumière dont, au fil des temps, nous ont parlé prophètes et messies et dont l'image la plus facile est celle d'une société rendue à la simplicité originelle.

Cette tendance-ci ne va pas à l'encontre de celle-là, ne s'y oppose ni ne la compense. Ce n'est pas forcément par dégoût de la descente aux enfers des uns que les autres s'évertuent à monter au ciel. Il ne s'agit pas d'une réaction, mais d'une action combinée qui, sous deux masques contradictoires, propose le diagramme de notre attitude face au destin — attitude qui, au vrai, fait elle-même partie de notre destin. C'est avec les moyens que nous trouvons en nous que nous cherchons à exorciser l'angoisse que sème en nous l'inéluctabilité de la Mort universelle.

Que nous frappions aux portes du satanisme ou à celles de la sainteté, c'est toujours pour anesthésier l'effroi que nous ressentons non seulement devant notre fin personnelle, mais devant la condamnation sans appel de notre race tout entière. Et c'est surtout cela qui aujourd'hui, nous épouvante, ce jugement rendu sans que nous puissions expliquer ni quand, ni où, ni comment, ni par qui, sans que nous puissions même déceler à quel moment historique nous avons été, malgré nous, jetés sur les chemins du Mal, comme le raconte une allégorie dont nous avons fait l'assise de notre conscience, ni en quoi cette

faute ancienne et les tourments qu'elle nous a valus au long des âges devraient maintenant se payer de notre exécution à tous — et, suprême raffinement du bourreau divin, par nos propres mains mettant le monde à feu et à sang.

Face à un aussi absurde cauchemar, comment n'aurions-nous pas ce sursaut de révolte qui nous met au ventre des voracités d'enfer, ou nous fait rêver à la bienheureuse idiotie d'un paradis dégénéré ? Ensemble, même si tout a l'air de nous séparer, nous explorons l'ultime étape du baignoire où, depuis le début, nous sommes enfermés et dont il nous semble bien qu'aucun de nous ne sortira vivant.

Plus bas descend l'un, plus haut s'élève l'autre, et la boue paraît toujours plus fangeuse, le firmament toujours plus lointain. N'y aura-t-il donc jamais rien qui nous sauvera vraiment et définitivement de la hantise de notre fin et des moyens par lesquels nous tentons d'en repousser le spectre ? Ne parviendrons-nous jamais qu'à davantage d'horreur pour nous étourdir, et qu'à davantage d'extase vaine pour oublier, sans que la Mort soit pour autant atteinte et déboutée ? D'ailleurs, comment éviterions-nous le décret qui pèse sur nous ? Comment pourrions-nous aller à l'encontre de ce qui nous a fait naître et a décidé, maintenant, de nous faire mourir ? Comment même ne serions-nous pas tentés parfois d'accélérer le mouvement, de précipiter le coup qui doit tous nous anéantir comme un seul être, puisque, justement, c'est un seul être que nous sommes et que cet être aspire à l'ultime délivrance.

Nous sommes un seul corps. Nous avons suffisamment progressé, en termes de psychologie, pour le savoir, sinon pour l'admettre. Nous avons peu à peu dominé l'instinct clanique qui nous opposait aveuglément, et s'il est vrai que nous sommes plus que jamais auteurs de guerres, du moins l'esprit tribal n'a-t-il plus les mêmes titres : religions et politiques nous ont ensemencés d'espérances en une future unité.

Tout nous a même été donné pour que nous apprenions à dépasser la vieille âme diviseuse qui nomme le monde en disant moi et non-moi, à transcender l'obscur conscience animale, son sens pour ainsi dire programmé de l'espèce et du territoire, à nous élever bien au-dessus de cet Éden où les carnages mutuels dans la jungle ou les savanes tenaient lieu d'innocence.

Tous les grands instructeurs du monde ont œuvré à nous faire sortir de ce paradis originel où l'être vivait sans clarté intérieure, tuait sans merci et mourait sans question. Tous, ils se sont évertués à nous guérir de cette dichotomie où nous nous imaginons seuls, face à un monde qui voudrait nous faire périr.

L'agressivité est en nous séquelle de la Préhistoire. Et le géant corps à corps de nos guerres ne fait qu'épuiser l'atavisme où nous nous voyons autres que nos prétendus ennemis. Cependant, l'irrémissible opposition de jadis s'est transformée : il n'est plus seulement question d'abattre, mais aussi de guérir, et même nos conflits doivent se résoudre en une alliance définitive si nous ne voulons pas tous disparaître. Ou bien est-ce ce que nous voulons ? Et allons-nous nous enfermer sur la dualité, assise de notre perception de nous-mêmes et du monde ? Cette dualité, n'allons-nous pas la dépasser

enfin ? Nous savons bien qu'aujourd'hui c'est une question de vie ou de mort et qu'il nous faut d'urgence mettre en pratique ce qui nous a été enseigné par ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont, au fil des siècles, connu, peu ou prou, une autre conscience que la nôtre et son duel avec l'univers.

Ce que nous savons, grâce à eux, il nous faut désormais le vivre. Par exemple, nous savons que le saint est aussi le criminel traqué par la justice, que celui que nous réprouvons ou détestons n'est autre que nous-mêmes, que celui qui est tué est celui-là qui le tue <sup>[1]</sup>. Intellectuellement, nous le savons. Mais nous ne le vivons pas. Religieusement, nous le savons. Mais nous ne parvenons pas à y croire. Et même au nom de ceux qui nous l'ont enseigné, nous nous aventurons à juger nos semblables sans comprendre qu'ils sont nous sous d'autres traits — des prolongements de notre être, des cellules de notre individualité réelle.

Cependant, ce corps unique qu'individuellement nous formons avec le reste de l'humanité étant aujourd'hui tout entier menacé, ce que nous ne pouvions comprendre en regardant les choses de la vie, nous sommes obligés de le voir en contemplant le fait de la Mort. Nous allons tous mourir. Et tous mourir ensemble, parce que nous sommes un être unique. Ou bien, et pour la même raison, nous allons tous ensemble dépasser l'ignorance qui nous recouvre les yeux d'une taie mensongère.

La Mort qui, jadis, nous a révélés à nous-mêmes, qui nous a fait prendre conscience de l'écoulement du Temps, de la possibilité d'autre chose, que nous ne voyions pas, et de la persistance (sinon de la survie) de notre personnalité, la Mort qui, jadis, nous a donné les clefs mystiques du monde, la Mort, aujourd'hui, en nous menaçant d'universel effacement, nous ouvre d'autres portes, nous initie à un mystère encore plus haut, dont la révélation la fait disparaître, elle, au lieu de nous supprimer.

Soudain, tandis que nous allumons des torches effrayantes et dressons notre bûcher, il nous est donc donné de comprendre que nous ne sommes qu'un être. Nous nous armons de telle manière que nul ne puisse survivre, et il ne serait que de considérer demain la Terre brûlée, rasée, dépouillée de notre présence pour le savoir.

Le regard qui se poserait sur notre monde anéanti verrait non pas les divisions qui nous opposent, mais l'égalité de notre condition, l'unicité de notre existence. Avec la fin de l'humanité, un seul être disparaîtrait : l'Homme, que chacun de nous est à la fois

---

<sup>1</sup> « Nul n'est autre que vous », disait Shrî Râmakrishna, le grand voyant bengali du XIX<sup>e</sup> siècle, résumant ainsi tout un courant de la pensée indienne. Intuition que l'Occident connaît aussi et que l'on retrouve, par exemple, dans un poème de Marguerite Yourcenar : *Dans tes bras je m'étreins, je m'entends sur ta lèvre ;*

.....  
*Je me prends en pitié dans les pauvres qui pleurent.*

(« L'homme épars » *Les Charités d'Alcippe*)

« Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, écrivait déjà Victor Hugo dans *Les Contemplations*. Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi. »



partiellement et intégralement. L'Homme n'existerait plus — c'est à cette effrayante hypothèse que nous sommes parvenus.

Jusqu'à présent, nous acceptions de penser que tels hommes cesseraient d'exister : tels membres de la famille ou du clan, tel pays, ou bien nous-mêmes. Mais nous tous d'un seul coup, non. Qu'avons-nous fait, alors, qui nous accule aujourd'hui à cette énigme ? Ou que nous a-t-on fait ? Et qui ? Et que devons-nous faire afin de ne pas mourir ? Et si nous ne mourons pas, quel sort nous est réservé ?

En quoi devons-nous nous muer, qu'aveuglement annonce notre siècle en sa frénésie de Mal et sa fièvre de Bien ? Vers quoi nous conduisent tous ces dépassements que nous tentons dans tous les domaines ? Les choses vont désormais si vite que le génie d'hier est un bouffon sur les tréteaux de demain. Le sol tremble sous nos pas. Le ciel bouge au-dessus de nos têtes. Et nos cœurs, dans nos poitrines, battent à un rythme nouveau.

À la question posée d'âge en âge, la réponse n'est plus l'Homme, mais autre chose, ou quelqu'un d'autre, dont nous ne savons rien encore et dont, sans doute même, la connaissance ne peut nous être acquise que si nous oublions ce que nous croyons savoir. C'est justement là que le symbole revêt tout son pouvoir sorcier et qu'il nous met plus que jamais en face de notre disparition. Tout oublier ! Ne plus rien savoir ! Nous faut-il donc vraiment abattre l'édifice babélien de nos civilisations, arracher la page de notre Histoire et que tout soit annulé en l'absolue virginité de la Mort ?

Est-ce cela ? Ou bien l'annulation doit-elle se faire sur un autre plan, intérieur et non pas extérieur ? Annuler l'homme en nous, n'est-ce pas cela qui nous est demandé, plutôt que de détruire l'humanité : une catharsis au lieu d'un holocauste — une naissance supérieure remplaçant un suicide ?

L'avenir, jusqu'ici, n'avait jamais été que le parachèvement d'une œuvre amorcée autrefois. Le matériau s'affinait, mais demeurait le même. Le ciseau invisible du Temps nous sculptait avec une délicatesse que les premiers coups n'auraient pas laissé soupçonner : les néandertaliens ont pu avoir l'intuition fulgurante de la dimension de la Mort qui est devenue la base de toute notre pensée, quel gouffre les sépare de la prédication du Bouddha, des opéras de Mozart ou de n'importe lequel de nos gestes à nous qui sommes leurs héritiers et appuyons sur des boutons pour ouvrir des portes, regarder un film, ou tuer nos semblables.

Néanmoins, en dépit de la différence, c'est un seul être qui, d'eux à nous, s'est constitué. Chacun de nos actes ne fait qu'en couronner un autre commencé à une époque révolue. Et de même chacune de nos pensées, chacun de nos sentiments. Ce qui a été rêvé confusément et balbutié dans les cavernes glaciales d'autres ères, nous l'accomplissons aujourd'hui. Les grognements de demi-bêtes puantes, brutales et hirsutes sont devenus nos poèmes et nos équations. Leurs gestes aveugles de carnage et d'accouplement, nos mouvements guerriers ou ceux de notre amour et de notre adoration.

De millénaire en millénaire, c'est un seul fleuve qui coule, tantôt paisible et tantôt furieux, vers un unique but : finalement, nous ne sommes que de mieux en mieux des hommes, nos dieux eux-mêmes ne sont, au fil du temps, que des effigies de plus en plus lumineuses de ce que notre humanité a de plus pur et de plus haut, de ses rêves d'immatériel ou de son pouvoir de changer la Matière. Si menacé ou périlleux qu'ait été l'avenir, au fil des âges, il n'a jamais tenu qu'à nous faire croître en humanité, qu'à nous permettre de circonscrire et d'éclairer notre caractère d'hommes parmi la création terrestre et la manifestation galactique.

Or, voici qu'atteignant à notre vraie stature, nous découvrons que tout concourt à nous éliminer, comme si la dernière main apportée à l'œuvre que nous constituons devait aussitôt nous précipiter dans le néant.

Aveuglement, nous aurions titubé parmi les millénaires pour dessiner ce visage de l'humanité ; et au moment où il serait complet, il faudrait l'effacer ? Ce serait pour cela que nous aurions vécu et souffert et lutté contre la Mort depuis des temps incalculables : pour nous dissoudre au moment précis de notre accomplissement ?

Disparaître à l'heure même où la vérité doit nous être révélée tout entière et nous illuminer ? Être anéantis par cette illumination même ? Nous noyer en le déferlement silencieux de son éclat ? Et qu'il n'y ait plus rien, rien pour commémorer notre passage angoissé parmi la poussière et l'herbe et les arbres, parmi les vagues marines et le lyrisme des oiseaux, la force somnolente des bêtes et l'hymne inouï des montagnes à l'assaut de l'azur ? Tout cela d'un seul coup annulé au moment de prendre tout son sens ? Mais par qui et pourquoi ? Pourquoi devrions-nous demain tous mourir, être sans exception radiés de l'univers ? Ce qu'à l'aveuglette nous tâchons de faire au long des âges est-il donc si contraire à l'ordre des choses que cela nous vaille fatalement cette condamnation ? Ou bien s'agit-il d'autre chose ?

Cependant, que pourrait être cette autre chose ? Mourir n'est que mourir. Et quel qu'en soit le sens, notre mort voudra dire l'oubli de tout ce qui, aujourd'hui, nous est gloire ou déshonneur, plaisir ou peine, bien ou mal, amour ou haine. Et le monde sera comme si nous n'avions jamais existé, croyons-nous, forcés d'imaginer qu'un jour ni Platon, ni Newton, ni Shakespeare, ni les impressionnistes, ni la roue, ni les sondes spatiales ne représenteront plus rien.

Oui, donc, comme si nous n'avions jamais existé, la Terre, labourée par les séismes ou brûlée par les radiations nucléaires, présentera au ciel un autre visage. Et si le romantisme nous paraît encore opportun, il nous semble qu'elle nous accusera de l'avoir mise à feu et à sang. Vois ce que m'ont fait mes enfants humains, qui sont tous morts à cette heure.

Mais sommes-nous bien sûrs que ce soit là une juste prévision des choses ? Sommes-nous vraiment certains que nous soit imputable comme un crime la prochaine phase, encore inimaginable, de l'Histoire terrestre, et que notre disparition ne soit pas plutôt une mutation de notre race ? Cette question même, pour le moment, nous paraît aberrante. L'évidence n'est-elle pas là ? Nous courons à notre perte. Nous allons mourir en

châtiment de nos crimes multimillénaires. Dieu n'a montré que trop de clémence à l'égard de notre espèce enragée. Et les prophètes de la fin des temps nous crient de nous repentir avant qu'il ne soit trop tard.

Mais nous repentir de quoi ? De notre ignorance native que, de génération en génération — ou de civilisation en civilisation — nous n'avons cessé d'éclairer ? De notre souffrance originelle que, pareillement, nous avons œuvré à transformer en son contraire ? De la boue et de la nuit dont nous étions recouverts au commencement et dont, peu à peu, et au prix de tant d'erreurs et de maux, nous nous sommes en partie purifiés ? De quoi devons-nous au juste, nous repentir ? De notre progrès incessant vers une compréhension toujours plus grande du cosmos, de ses causes et de son fonctionnement ainsi que de notre présence ?

Est-ce vraiment de cela que nous sommes accusés et pour quoi nous allons être châtiés ? Est-ce la lumière de notre intelligence qui nous est reprochée comme un crime impardonnable ? Est-ce la force de l'évolution que nous taxons d'impie parce qu'elle nous ouvre les yeux sur la réalité du monde et nous enseigne ce que nous sommes seuls à pouvoir distinguer ?

Est-ce cette flamme en nous qui éclaire de mieux en mieux l'univers, cette flamme que nous disons divine et que nous appelons âme, est-ce elle, est-ce Dieu en nous que nous jugeons diabolique et que nous vouons à la mort et à la damnation éternelle ?

Nous recensons les outrages, thésaurisons les sacrilèges, engrangeons les moissons du péché qui doit nous anéantir : notre orgueil, notre vaine intelligence, leurs œuvres éclatantes et mortelles. Si nous ne savions rien, nous resterions en paix. L'ignorance est la clef de la béatitude. Un conflit thermonucléaire est impossible chez des crétins physiologiques, ou à tout le moins chez de bons sauvages, chez Adam et Ève avant leur forfait. L'imbécillité est gage de sagesse et d'immortalité. Tout savoir est porteur de souffrance et de mort.

Abrutissons-nous dans l'inconscience originelle. Faisons retour non à la conscience supérieure qui a conçu le monde, mais à l'inconscience qui nous a mis jadis au monde et détournons-nous de l'Être pur que, sur de nouveaux Sinaï, découvrent les voyants. Comme les Juifs dans le désert, adorons des totems primitifs. Régressons jusqu'à la torpeur animale au lieu de nous élever douloureusement vers notre ultime transcendance. Ce qui nous exhausse vers la Lumière, accusons-le de profaner la création et sombrons dans la Nuit. Appelons à la rescousse tous les pouvoirs des ténèbres et faisons tourner à l'envers la roue sidérale. Inversons le svastika <sup>[2]</sup> et célébrons les vampires de notre siècle qui, de leur foulée cyclopéenne, ont voulu détruire l'œuvre des civilisations et, partant, faire régner d'anciens principes de vie, barbares, bestiaux et ténébreux, au lieu de la lumière de l'avenir. Mais qui aura le courage, alors, de dire qu'Auschwitz et Dachau sont

---

<sup>2</sup> Symbole solaire, le svastika indien va dans le sens des aiguilles d'une montre et indique tout naturellement le progrès terrestre, l'évolution. Au contraire de la croix gammée nazie qui tourne dans l'autre sens.

les reflets d'Éden ? Et pourtant ! Pourtant, dans l'assassinat de l'individualité que, depuis quelques décennies, nous avons laissé se perpétrer dans les camps de Russie, d'Allemagne, de Chine et d'ailleurs, de quoi s'agit-il sinon d'un retour à la condition animale éclairée par rien et que, dans nos symboles, nous prenons pour un état d'innocence tant que nous ne parvenons pas à voir Adam et Eve sous leur aspect de néandertaliens poursuivis par les cris d'un kapo leur interdisant la connaissance ?

En les projetant dans le monde matériel, le Temps charge d'autres valeurs les symboles que nous croyons le mieux connaître. Les choses deviennent leur propre contraire dans le miroir des jours. Notre nostalgie du paradis s'est hideusement muée en frénésie d'enfer. Et les millions de victimes de la honte nazie, de la mégalomanie stalinienne ou de la dictature chinoise sont les martyrs de cette erreur d'optique, qui ne peut que s'accentuer si nous ne savons aller à la racine du mythe de l'Arbre de la Connaissance et des paraboles voisines. Tant que nous croirons que fut un péché l'acte qui détacha Adam et Ève de l'indifférence édénique — que la perception mentale du monde est un crime —, nous nous mettrons en position de nous exterminer les uns les autres dans des camps où, démiurges stupides, nous nous ingénierons à recréer artificiellement la prétendue innocence des origines.

Écraser l'intelligence humaine, parquer des dizaines ou des centaines de milliers d'hommes dans des enclos de mort — nous pouvons, en guise d'explication, évoquer une conception démentielle des classes ou des races, il n'en est pas moins vrai que, tout au fond des choses, c'est bien de cela qu'il s'agit : déshumaniser pour réanimaliser, briser le moule d'une civilisation pour voir réapparaître, sous les décombres, le fantôme de la bête avortée, et cette bête, alors, la réinstaurer pour manufacturer, grâce aux lavages de cerveau, une humanité nouvelle, pure de tout péché.

Comment ne voyons-nous pas, en filigrane, ce qui s'opère dans les prisons et les goulags ? Comment ne voyons-nous pas à quelle effrayante parodie de nos symboles les plus essentiels se livrent la gestapo et le politburo et les autres organismes qui nous traquent et nous enferment et veulent ou bien purifier la Terre de notre présence ou bien nous purifier du Mal qui est en nous ? Comment ne voyons-nous pas que, sous des cagoules différentes, ce sont toujours les mêmes bourreaux qui nous poursuivent et qu'il n'est jamais qu'une histoire depuis le début : la nôtre, c'est-à-dire celle de la découverte du Mal et de la nostalgie d'un état antérieur à cette découverte ?

Or, initialement, de quoi s'agit-il ?

Incapables d'élucider le sens du Temps et de la causalité qui s'est fait jour en la seule conscience humaine et donne une signification positive ou négative au moindre instant de notre vie, nous appelons péché, ou Mal, ce qui, croyons-nous, fait de nous des rebelles par rapport à une Loi à laquelle nous devrions obéir aussi aveuglément que les animaux. Cependant, loin d'être des rebelles, nous nous efforçons de sonder les mécanismes de cette Loi, et c'est sous l'effet même de son action ; la Loi qui meut toute chose semble vouloir s'élucider en nous. En fait, rien ne peut l'enfreindre — et surtout pas l'acte du premier homme : cela reviendrait à dire qu'une créature aussi infime aurait, dès son

apparition, contrevenu à ce qui ordonne l'éploiement des milliards de galaxies composant l'univers.

Il s'agit donc d'autre chose, qui nous permet de mieux et davantage participer au monde, en sorte que le seul péché serait en réalité de revenir à l'état d'avant le péché. Ne nous y trompons pas, la plus grande horreur possible réside non en un armement qui nous terrifie, mais en les programmes sociaux et politiques, voire psychiques, qui visent à établir une contrefaçon de notre état originel. Là, est le plus grand danger : en ce retour, en cette régression, en cet abaissement jusqu'à une soi-disant pureté perdue, et non en le tâtonnant déchiffrement des secrets de notre être et de l'Être du monde.

Le risque est sans doute immense à ausculter la Matière et à la traduire en Énergie, mais il est encore plus grand à rejeter la voix de la conscience évolutive et à nier le progrès constant dont témoigne l'Histoire terrestre et à nous cramponner au leurre de paradis qui n'ont jamais été.

D'ailleurs, il n'est plus temps de croire à des allégories qui, indispensables hier pour nous aider à supporter le choc perpétuel des éléments de la Nature, sont aujourd'hui devenues plus nocives que ce qu'elles voulaient dénoncer. Il n'est plus temps d'accepter ce rôle de pécheurs dans le mystère cosmique. Nous savons désormais quelle vérité était derrière l'emblème : une scission s'est faite à une époque lointaine, probablement chez l'homme de Neandertal, qui nous a irrévérablement séparés des règnes précédents de la création, où, opaque, indistinct, purement instinctif, sans regard sur soi ni en arrière, ni en avant, ni au-delà, ni au-dessus, tout baigne dans une torpeur impersonnelle et, pour cela même, innocente.

De ce chaos somnolent, nous avons été tirés par la Nature elle-même, qui nous a armés d'un regard plus profond, d'un cerveau plus complexe, d'une pensée jamais lasse d'interroger. Notre être repose sur le besoin de savoir, que rien ne satisfait jamais — comme si ce besoin même était en fait le pressentiment d'une chose dont nous ignorons encore tout mais qui, lorsque nous la trouverons, ne fera aucun doute à nos yeux et annulera notre interrogation.

Aussi longtemps que nous n'avons pas trouvé, nous sommes tenus de chercher. Aussi longtemps que nous cherchons, la preuve est faite que nous n'avons pas trouvé. Tautologie exaspérante, mais qui nous livre le très simple mécanisme de notre conduite : nous cherchons parce qu'il y a quelque chose à trouver — du moins le croyons-nous —, et la découverte de cette chose doit transformer notre vie du fait même qu'alors toute quête sera inutile.

Or, ce besoin de trouver quelque chose ne dépend pas précisément de nous. On peut même dire qu'il nous a été insufflé par la Nature au moment où elle nous a détachés des autres plans de la création terrestre et que notre apparition correspond à une phase de recherche active dans la conscience planétaire. Il est douteux que nous soyons apparus tout d'un coup et que nous ayons vécu des millénaires d'« innocence » avant de nous mettre en quête de cela qu'après des dizaines de milliers d'années nous n'avons pas encore

trouvé. Bien plutôt, nous sommes la manifestation de cet esprit de recherche. Nous sommes en quelque sorte la formulation d'une question qui, jusqu'à notre naissance, demeurait informulée — sur l'origine, le sens et le but de la vie — et qu'une nouvelle perception de la Mort, il y a quelque soixante mille ans, rendit impérieuse.

Le monde, alors, fut recréé. Une conscience put le saisir, tel, à peu près, que nous le saisissons. Et dans cette demeure brusquement étrangère où tout nous était inconnu, à commencer par nous-mêmes, la peur nous envahit. Ce qu'à un stade antérieur de l'évolution, la créature avait pu accomplir sans hésiter se fit en nous source de perplexité. Intelligent, l'être devint maladroit, et tout ce qu'il savait jadis d'une autre manière se chargea d'un sens nouveau et lui échappa — comme s'il avait été chassé de son ancien domaine. Mais par qui ? Et pourquoi ? Et qu'était cette chose à la poursuite de quoi il se sentait confusément lancé et que, toujours, lui dérobait la Mort ?

Regardant en arrière et regrettant un état dont, aujourd'hui, nous ne savons plus rien (si nous le connaissons encore, nous ne l'aurions pas perdu), que nous sommes donc réduits à imaginer de toutes pièces, nous nous figurons avoir été lésés de la liberté que nous prêtons aux animaux. Faisant fi de leurs souffrances à eux, de leurs peurs et de leurs difficultés, nous considérons qu'ils vivent dans un monde miraculeusement protégé dont, de toute évidence, nous avons été retranchés. Reste à expliquer pourquoi.

Or, il se trouve que nous sommes la seule espèce terrestre à pressentir l'au-delà — c'est cela même le pivot de notre « chute ». Et à cette dimension nous donnons le nom, le titre, les attributs de Dieu, l'entité des chamans se muant au fil des millénaires en une abstraction de plus en plus pure, de moins en moins magique et finalement de moins en moins religieuse. Dieu, donc, en se révélant, nous aurait châtiés d'avoir quitté l'enclos de la conscience animale où nous ne pouvions Le deviner, pour entrer dans l'espace de l'inquiète conscience humaine où nous pouvons L'imaginer.

Sacrilège effroyable, sans doute, et incompréhensible, mais comment expliquer autrement nos souffrances ? Même quand il Lui reconnaît pouvoir de mort, l'homme ne peut accepter l'image d'un Dieu tortionnaire et préfère toujours se juger coupable des maux qui l'accablent.

Mais pourquoi ces maux devraient-ils être le châtement d'une faute ? Pourquoi, nécessairement, penser en termes de rétribution ? Les peines qu'endurent les bêtes, leurs angoisses, leurs souffrances, leurs agonies sont-elles le prix dont elles paient d'inconcevables péchés ? Où commence le Mal dans la création ? Si les animaux ne pèchent pas, comment l'homme serait-il pécheur ?

Mais de percevoir l'écoulement du Temps nous fait établir le sens de la causalité. Mais d'être conscients de notre conscience nous fait croire que sont nôtres, personnellement, les forces et les mouvements de la Nature universelle qui nous meuvent et accomplissent par notre intermédiaire un dessein dont nous n'avons pas idée.

Notre sens de l'enfer ne vient pas d'autre chose : chassés d'un état édénique dont, niant que la souffrance y ait jamais été possible, nous décrétons qu'il était béatifique pour toutes les créatures, il nous semble que nous ne pouvons avancer que vers une horreur toujours plus grande. Exilés du paradis, nous sommes d'avance condamnés à l'enfer, et toutes nos entreprises ne font que le confirmer.

Or, il n'est pas d'autre enfer que la condition où est tenu pour mauvais ce que l'on fait en toute innocence. L'accusation cosmique qui pèse sur nous et que nous déduisons de la rigueur de notre sort a longtemps suffi à éclairer notre énigme. Longtemps, nous nous sommes tenus pour coupables d'une chose autrefois commise par notre espèce, et dont découlerait tout ce qui nous est advenu depuis. Mais il est clair, aujourd'hui, que cette faute ancestrale ne peut plus élucider notre destin. Nous ne souffrons pas à cause d'un crime commis à l'aube de notre ère, mais tout simplement parce que le Mal fait partie de la Nature, pour laquelle il n'a sans doute pas valeur de Mal : imaginons-nous l'immensité cosmique punie pour la gravitation, pour l'explosion qui produit les supernovæ ou pour les galaxies cannibales ?

En quoi le jeu terrible des forces sidérales serait-il moins punissable qu'une action de l'inconscient des premiers hommes ? À supposer que la fable du jardin d'Éden symbolise une infraction réelle dont l'humanité se serait rendue coupable, comment cette infraction serait-elle unique dans toute l'étendue de l'Espace-Temps, au nom de quoi serait-elle seule châtiée ? Ou bien faudrait-il supposer que, partout, de Soleil en Soleil, à travers la Voie Lactée, et de galaxie en galaxie à travers l'univers, d'innombrables sentences ont été rendues et que des myriades de formes de vie se traînent dans la misère que leur ont valu leur ignorance et leur insoumission ? Devons-nous imaginer des milliards de fois des milliards d'Adam et d'Ève aux traits toujours différents, au crime toujours analogue et aux peines toujours semblables ? Comment, aujourd'hui, rejeter encore la responsabilité du Mal sur l'innocence humaine ? Comment ne pas, une fois pour toutes, comprendre que, de ce Mal, nous sommes les victimes et non les créateurs, qu'il nous précède dans le Temps et nous y succédera, comme, dans l'Espace, il nous entoure à l'infini ? Comment ne parvenons-nous pas à voir que ce Mal dont nous nous accusons est universel, qu'il est l'un des rouages de l'essor cosmique et qu'il n'est donc peut-être le Mal que pour nous — qui, fatalement, sommes innocents ?

Ou bien si l'on doit voir en nous des pécheurs éternellement relaps, que l'on nous explique du moins quelle loi nous enfreignons. Une Loi naturelle ? Mais nous ne faisons, depuis le début des temps, qu'en recenser les modes et que nous conformer de plus en plus précisément à leur croissante subtilité. Une Loi divine ? Mais comment ce qui transcende l'humain pourrait-il jamais se formuler dans nos paroles humaines ? Comment pourrions-nous dès lors le concevoir et y contrevenir ? Pourtant, cela aussi, depuis le début, nous essayons de le comprendre de mieux en mieux et cela aussi se fait toujours plus subtil : Dieu ne cesse de se faire plus divin, depuis le début, et notre actuel athéisme n'est lui-même qu'une tentative pour mieux Le définir.

Il semble donc que, ni sur le plan de la Science ni sur celui de la Connaissance, nous n'insultions au mystère qui nous a engendrés et qui au contraire, nous n'avons cessé

d'avoir une attitude d'amour et d'humilité — et c'est cet amour et cette humilité que quelque chose en nous profane en parlant du péché de prétendre savoir quand il faut ignorer.

Ainsi s'est formée en nous une sorte de paléopsyché factice, une âme de ténèbres qui nous accuse au nom d'une antique perfection qui n'a jamais existé. Nous présentant l'image inversée de ce qui s'est produit jadis, elle en fait un crime impardonnable dont elle rejette sur nous seuls la responsabilité.

De ce que l'on pourrait poétiquement décrire comme un chant d'amour et de gratitude élevé par les premiers hommes délivrés de l'opacité animale et capables de penser, d'avancer, éperdus, sur un nouveau chemin, de former des gestes fragiles pour adorer l'Inconnu, quelque chose a fait en nous une tare, qui, selon les ères et les cultures, a pu changer de nom, mais nous a toujours désignés, à nos propres yeux, comme des criminels.

L'acte le plus saint de la création terrestre s'est trouvé stigmatisé. Paradoxalement, la découverte de Dieu a été condamnée au nom de Dieu Lui-même : Il n'existait pas pour la conscience avant que celle-ci ne fût capable de connaissance, et c'est justement cette connaissance qui nous est reprochée en ce qu'elle semble nous conduire sur les orgueilleux chemins du Mal.

Ainsi que la Lilith des textes rabbiniques qui, première épouse d'Adam, se révolta contre Dieu et devint la reine des succubes, cette paléopsyché a établi en nous un cloaque du mensonge et de l'effroi que, partout sur la Terre, nous honorons comme la seule vérité en nous croyant naturellement mauvais et en décrétant que notre fol esprit de science et de conquête nous perdra.

Mais cet esprit lui-même qui nous créa jadis en nous exprimant peu à peu du matériau de la brute préhumaine, comment pourrait-il nous fourvoyer ? Ce qui cognait aux parois de la torpeur animale, ce qui, confusément, cherchait à savoir — à voir au-delà des apparences offertes à un regard d'avant l'homme —, ce qui, d'espèce en espèce, avait conquis toujours plus de maîtrise, plus d'intelligence du milieu, cela qui, pour atteindre à plus de puissance encore, nous a enfantés, en quoi cela aurait-il contredit l'ordre des choses ? Résultat naturel et nécessaire, comment l'acte de notre émergence hors du crépuscule animal, comment la naissance du jour que nous représentons pourrait-elle être une chute dans les ténèbres ?

S'il y a jamais eu création du monde — fait indéniable pour notre conscience qui, percevant le Temps, en induit un début et une fin de toutes choses —, cela implique un passage : du non-manifesté au manifesté. Et cela implique aussi que le passage d'un état à un autre état est la Loi cosmique, avec pour processus apparent une gradation de l'inférieur vers le supérieur, de l'inconscient vers le conscient, de l'imparfait vers le parfait. Notre conscience même prouve qu'il ne peut s'agir du glissement de l'inconscient vers une inconscience plus grande, vers un néant où s'annulerait aussitôt la puissance transformatrice qui est à la racine de ce passage. Il faut nécessairement que le mouvement



aille vers le haut : vers toujours plus de vie, de compréhension, d'adaptabilité, de lumière pure.

Ce qui exclut d'emblée la réalité d'une faute — non pas, sans doute, la notion du Mal, mais sa réalité. L'homme ne peut tomber. Il ne peut ni choir d'un état auquel il n'est pas encore parvenu, ni s'abaisser à un état auquel la forme particulière de sa conscience l'empêche définitivement de revenir.

Lorsque l'Occident parle de chute, que faut-il entendre alors ? Nous voyons davantage, savons davantage, existons davantage que toutes les espèces qui nous précèdent. Où est la chute ? Où sont les ténèbres ? Il n'y a qu'élévation, au contraire, et que lueurs accrues, ce qui ne veut pas dire toute la lumière : nous sommes encore loin du zénith de la création, mais du moins pouvons deviner que ce zénith, centre omniprésent du monde, nous sera un jour perceptible.

La force aveugle de la Nature se réfléchit en chaque homme sans parvenir encore à illuminer l'univers. Des ombres demeurent, et des incertitudes que, de toutes nos forces — dont nous ne connaissons même pas l'ampleur —, nous cherchons à dissiper, comme si nous n'avions d'autre raison d'être que cette progressive érosion des ténèbres environnantes, comme si nous étions les vaisseaux d'une conscience de plus en plus aiguë et déterminée à explorer l'univers, à le faire entièrement exister en elle.

Or, c'est en cela que la physique établit aujourd'hui sa recherche : l'univers n'existe que si, le percevant, une conscience le fait exister. Ce qui revient à dire qu'en l'absence de notre conscience, ou d'une forme de conscience semblable à la nôtre, ce que nous appelons univers est inexistant. Sans doute. Ou du moins l'univers que perçoit la conscience mentale n'existe-t-il pas, ce qui ne signifie nullement que n'a aucune existence un univers qui dépasse la pensée, se situe en deçà ou au-delà.

D'autant que l'on peut fort bien supposer une préconscience qui fait, pour elle-même et par elle-même, exister l'univers. Une préconscience qui, éternelle, le voit dans toutes les phases de son déroulement, qui le connaît à chaque instant, depuis toujours et à jamais.

Se trouve alors rejointe la notion indienne du Témoin, de l'Esprit (Pourousha) qui contemple les œuvres de la Nature (Prakriti), laquelle n'est autre que lui-même, que l'aspect dynamique et mutable de son essence immuable.

L'Indien parle encore de Tchit-Shakti, la Conscience-qui-est-Énergie, la Conscience pure qui, en elle-même, manifeste les myriades stellaires et y exprime son unicité dans la multiplicité.

Il n'est pas ici question de Mal, ni de chute, mais d'un mystère divin où l'Être choisit en quelque sorte de s'obscurcir pour prendre forme, où Dieu se voile pour donner apparence à Son vide éblouissant et infini. Jeu au cours duquel, d'abord méconnaissable, Il se dévoile peu à peu et laisse sourdre Sa lumière à travers des formes de plus en plus délicates jusqu'à l'illumination finale du retour à Soi.

C'est ainsi qu'après tous ces milliards d'années d'inconscience planétaire, la force créatrice entreprend de se connaître, ou plus exactement de se reconnaître en nous. Inutile de se demander pourquoi elle s'éveille, et pourquoi en nous. Le fait est simplement que cet éveil a lieu — ici, sur cette Terre, en ce moment —, qu'il a peut-être, et même sans doute, eu lieu ailleurs, en d'autres systèmes depuis longtemps disparus et qu'il s'est probablement accompagné d'autant de souffrances qu'ici-bas sans qu'il ait toujours été besoin de parler de Mal ou de péché.

Des milliards de fois, peut-être, le mystère a déjà pu se dérouler et peut se dérouler à cette heure, en même temps qu'ici-bas : si une Conscience suprême, infinie, éternelle est à la fois l'origine, le réceptacle et le matériau du monde, de quelque façon qu'elle ait opéré il y a quinze milliards de nos années pour passer de sa non-manifestation à la manifestation, il semble normal que tout doive à un moment ou à un autre le réaliser. Si Dieu est l'univers, il est normal, nécessaire et fatal que l'univers se sache Dieu — que Dieu se sache Dieu par l'intermédiaire de sa création, car il ne peut rien y avoir en Dieu qui ignore cette Divinité. Ce serait une contradiction dans les termes.

Dieu ne peut être que Dieu. À défaut de quoi il ne saurait exister d'absolu : ni Éternité, ni Infini, ni Être en soi, ni origine du monde. Cela peut sans doute faire le compte d'une certaine pensée matérialiste, mais ne résout aucunement le paradoxe, car sans cette origine éternelle et transcendante que, par convention, nous appelons Dieu, c'est le monde lui-même qui, pour exister, se trouve frappé d'éternité, donc d'absolu, de tous les titres dont nous essayons de définir Dieu. Et l'on n'arrive alors qu'à cette constatation : non pas que Dieu n'existe pas, mais que le monde est Dieu. Or, c'est justement la position à laquelle doit parvenir — et est déjà parvenue — la pensée spiritualiste.

En conséquence, tout, dans l'univers, est marqué du sceau de l'absolu et doit manifester cet absolu, en prendre conscience et en instituer une image vivante. On pourrait multiplier les paradoxes et les syllogismes, dire que le monde est l'acte par lequel Dieu se réalise et que, en tel point de la manifestation, cet acte n'est pas achevé aussi longtemps que n'y est pas mise au jour la conscience de l'Infini et de l'Éternité — aussi longtemps que ne s'est pas effectué le passage de l'Espace-Temps dans ce qui est sans début ni fin dans l'Espace comme dans le Temps et dont, par un passage identique mais inverse, tout procède en ce monde.

Ainsi en est-il depuis quinze milliards d'années, comme si, en son sein, la Matière universelle portait un message qu'elle déchiffre au cours des âges, un ordre de route lui donnant sa destination, une devise indiquant son origine, son mobile et son but. À travers les milliards de systèmes des milliards de galaxies, d'une façon ou d'une autre, en un immesurable contrepoint, doit se répéter l'odyssée de la connaissance transmuée en ignorance et se transfigurant de nouveau en connaissance.

Aussi longtemps que nulle forme de vie n'est capable de percevoir le cosmos où elle se trouve contenue, la conscience est comme maléficiée, soumise à l'expérience procustéenne de la Matière. Elle existe, elle connaît des degrés inférieurs de sa puissance,

des stades obscurs de sa lumière, pour ainsi dire. Mais il lui faut devenir réflexive pour être capable de saisir l'univers.

L'immense voyage dans le vivant lui a donné tous les visages et a créé le réseau multiforme des sensations sans qu'elle ait encore pu se retourner sur elle-même, se voir et s'interroger : qui est-elle et qu'est ce monde où elle erre en somnambule ? Puis la réflexion se fait jour en une double naissance : l'homme, miroir du monde, et le monde, miroir de l'homme, car le mouvement est simultanément, qui tourne l'homme — et combien d'êtres ailleurs, autrefois, et combien, ailleurs, en ce moment ? — vers l'intérieur et vers l'extérieur, lui donne à la fois une âme et l'univers, lui inspire le sens du moi et de l'apparent non-moi.

Étape cruciale dans le déploiement de la conscience dissimulée à elle-même depuis des milliards d'années et qui laisse deviner d'autres étapes encore, plus haut, plus loin, au cours desquelles, peu à peu, rien ne la cachera plus à ses propres sens.

Or, ce mouvement qui nous a jadis ouverts à une dimension jusque-là indécélable, c'est justement lui que, partout sur la Terre, nous nommons péché. Et ce que nous regrettons aujourd'hui, c'est l'état où nous n'avions pas d'âme et où le monde n'existait pas.

C'est cela que nous appelons paradis et cela qu'hypnotisés par des images de délire nous tentons de recréer dans nos camps de concentration et d'extermination en avilissant la personnalité humaine au point qu'elle n'a presque plus d'âme et que le monde n'existe quasiment plus pour elle.

L'atrocité des camps et des génocides qui y sont perpétrés est encore plus effrayante quand on voit, de strate en strate, à quelle erreur fondamentale de nos concepts elle correspond : accuser l'homme au nom d'une Loi antédiluvienne qui aurait établi la perfection sur la Terre, nier la grandeur et la beauté qu'il incarne, vouloir empêcher que plus de grandeur et de beauté encore se manifestent et, pour cela, le ravalier à un stade antérieur et inférieur, le flétrir depuis des millénaires au nom de religions diverses, souvent opposées mais toujours d'accord sur ce point et, depuis quelques dizaines d'années, le dégrader dans toutes sortes de pénitenciers politiques, pouvons-nous imaginer plus terrible méprise ?

Nous avons pris le Bien pour le Mal et avons fait payer le prix du sang à d'innombrables générations humaines depuis le début des temps. Comment avons-nous pu déclarer apostat le pouvoir qui a engendré les galaxies et s'enfante en nous pour les contempler, les conquérir et en dépasser un jour l'apparence ? N'allons-nous pas comprendre, enfin, qu'accuser l'homme d'être pécheur revient au fond à dire que Dieu Lui-même est pécheur qui, en Sa créature, prend conscience de Sa création avant de reprendre conscience de Soi ?

Comme en une fugue au miroir où, note après note, se joue à l'envers ce qui a d'abord été joué à l'endroit, l'univers entier reproduit l'image inversée de la Divinité et, en chacune de ses phases, remonte plus près de son mystère initial pour l'élucider et le devenir. Le

chemin parcouru en un sens, de l'Esprit à la Matière, nous le reprenons de la Matière à l'Esprit. Cette façon de progresser à reculons comme dans certaines œuvres de Bach, ne peut sans doute que nous cacher notre but. Non pas nous le faire manquer.

Nos yeux fatalement fixés sur le passé dont nous nous séparons de plus en plus et que nous saisissons de plus en plus objectivement, nous n'en avançons pas moins vers un avenir dont l'image ultime doit, d'une manière ou d'une autre, reproduire celle de l'origine : au moment précis où nous aurons compris d'où nous venons, à ce moment-là nous serons arrivés où nous devons aller. Comme en un cercle se refermant sur lui-même, les deux extrêmes se touchent, se joignent, sont en réalité un seul point universel dont la perception fait disparaître toute idée de circonférence.

Et sans doute est-il, de ce fait, inévitable qu'en ce jeu de miroirs nous projetions toujours dans l'avenir le reflet du passé. Sans doute est-il inévitable qu'à toute force nous tentions de recréer artificiellement et morbidelement les conditions supposées de nos débuts terrestres en instituant ces camps de la mort afin d'imposer l'idée de notre vérité ultime.

Mais il nous faut remonter plus loin dans le passé planétaire pour savoir qui nous sommes. Mais nous ne pouvons faire notre idéal de ce cannibalisme préhistorique. Mais nous ne pouvons nous réclamer d'une innocence qui n'a jamais existé que dans nos mythes et faire régner en son nom l'inconscience du plus grand nombre tombé aux mains de tortionnaires hallucinés.

Nous ne pouvons vouloir que soit notre but ce retour à la mentalité de l'Âge des Cavernes sous prétexte que s'y manifestait mieux notre alliance avec les forces, divines ou non, de la Nature. Nous devons vouloir plus et mieux que ce faux paradis dont nous berçons en nous la nostalgie. Nous devons vouloir pour seul terme la vision de notre vrai début. Qu'ici-bas, sur cette Terre de douleur, nous soit connaissable en nous-mêmes le pouvoir qui nous a manifestés. Cela seul mérite que nous y aspirions, et non pas une allégorie désuète dont le factice apparaît aujourd'hui sous ses dorures écaillées.

Une fois pour toutes, il est urgent que nous cessions de regretter un passé imaginaire, que nous rompions avec ce phantasme d'un état édénique qui nous précéderait, que nous abattions ce décor où s'est joué jusqu'à présent le drame de notre vie et que, notre regard portant plus loin, nous voyions de face le lieu où, éternellement, se déroule notre mystère.

Si paradis il y a, qu'il soit — mais tel, en notre conscience, qu'il est en sa réalité, lieu alocal et intemporel, origine transcossmique de notre être où il n'est pas question de mièvre candeur et de virginité dévote, mais d'une vibrante immensité de puissance et de paix, du formidable vouloir qui a fait l'univers. Tout au fond du plus lointain passé sidéral comme sur les cimes de l'avenir le plus reculé, il resplendit et se découvre en nous, paré de ses insignes réels : le sens de l'Infini et de l'Éternité, le sens de l'un et de l'immortalité.

Autre image d'effroi de notre époque qui semble plonger dans le gouffre final, le péril atomique, plus meurtrier, plus définitif, contient néanmoins, et à notre insu même, la promesse que le but n'est peut-être plus tellement loin. Par le processus de la fusion

thermonucléaire, nous recréons les conditions internes du Soleil dont l'opaque incandescence reproduit elle-même l'océan de lumière du tout début de la manifestation, quand la chaleur était si grande que les atomes ne pouvaient s'agréger et que la Matière ne pouvait exister.

Mais pour le moment, nous avons peur et il nous faut éduquer notre peur, la dominer d'abord afin d'en considérer l'objet, ne plus trembler ainsi devant ce qui risque de tout dissoudre au moment même où la meilleure part de nos politiques s'efforce vers l'unité humaine. D'ailleurs, ce n'est certainement pas un hasard si se révèlent ensemble le pouvoir qui désagrège tout et la force qui peut nous unir. Cette coïncidence n'est que l'effet d'un contrepoint dans une œuvre dont la structure musicale, qui nous échappe le plus souvent, se découvre en un éclair lorsque nous comprenons l'immense symétrie du monde et son jeu de miroirs.

Mais obsédés par les détails, nous en tirons des conclusions qui ne sont pas nécessairement celles de l'ensemble. Face à notre arsenal que chaque jour accroît, nous ne voyons que la guerre qu'il nous permettrait, vers laquelle tout paraît nous entraîner et qui nous anéantirait. Et les meilleurs probabilistes de supputer les chances de survie pour une poignée d'entre nous, et la signification de cette survie — qui nous ramène une fois de plus à la vieille image du paradis : les deux hantises du siècle se rejoignent.

En effet, si un troisième conflit mondial fait table rase de notre humanité actuelle et n'épargne, ici et là, que quelques êtres physiquement détériorés et moralement anéantis, capables seulement d'exister comme les demi-bêtes de jadis, les créatures pseudo-édéniques d'avant homo sapiens ; ou si nous multiplions les camps où dégrader nos semblables, leur enlever leur dignité d'hommes, les ravalier à des instincts mécaniques, de terreur ou de férocité, les dépouiller de ce que les millénaires nous ont permis d'acquérir, les enfoncer dans la fange primitive, c'est toujours à cet improbable passé que nous semblons retourner.

Quoi que nous entreprenions, on dirait donc que c'est toujours vers un nouvel Âge de Pierre que nous nous dirigeons. Suprême dérision, la caravane de l'humanité n'aurait traversé le désert hanté de la vie terrestre que pour se retrouver à son point de départ — et condamnée à recommencer perpétuellement sa ronde au milieu des mirages ? Il est plus d'une tradition pour l'affirmer et déclarer qu'avant notre humanité il en fut d'autres qui périrent au seuil du mystère. Explication poétique où la réincarnation se trouve transposée à l'échelle de l'humanité.

Ce qui, pour l'individu, se compte en années de vie se compterait, pour l'humanité, en millénaires. Un cycle de civilisations correspondrait à une existence humaine. Et de même que chaque être meurt, chaque humanité mourrait. Aucun recours ne serait possible. Seules, les modalités changeraient : cataclysmes ou guerres abattraient le corps de la race aussi sûrement que les maladies ou les accidents viennent à bout de notre enveloppe. Les fins du monde pourraient varier à l'infini, avoir des causes aussi diverses que les semences qu'elles transmettraient à une poignée de survivants qui se verraient chargés de reconstruire le monde : Noé, Deucalion, ou Manou.

L'image, en son étrangeté, a du moins le mérite d'expliquer en partie le mouvement qui nous entraîne vers notre mort à tous. Si l'humanité n'est qu'un corps, comment échapperions-nous en effet à sa décrépitude et à son extinction ? De surcroît, si, comme le racontent tant de légendes, d'autres humanités vécurent avant nous, nous portons en nous la mémoire inconsciente de leur histoire et de leur fin. Et l'on peut en conclure que nous cherchons à ranimer les images de leur vie : le danger où nous nous mettons à l'heure actuelle n'aurait au fond pour objet que de nous rendre conscients de ces ancêtres insoupçonnés et de reproduire le moment de leur fin, qui demeure en notre subconscient le plus secret afin de comprendre ce qui s'est passé jadis.

Cependant, la notion même de réincarnation est liée, sur le plan de la personnalité, à celle d'évolution : de vie en vie, l'homme se parachève. Il va de soi qu'il ne reproduit pas mécaniquement, à chaque naissance, le même programme de gestes, de sentiments et de pensées. Si tel était le cas, il n'y en aurait pas un seul parmi nous qui aurait dépassé le stade des néandertaliens, source de notre humanité. À supposer donc que la réincarnation soit plus que le théorème invérifiable d'occultistes, qu'elle soit une réalité fondamentale de tout être humain, elle s'appuie sur l'évolution, qui la nécessite et dont elle assure le fonctionnement.

Dès lors, si ont jamais existé ces civilisations que les naïfs croient plus grandes que celle-ci, nous devons comprendre que, pour remarquables qu'elles aient pu être dans un domaine ou un autre, et avec leurs moyens, aucune n'a jamais été plus près du but que nous. Quoi qu'elles aient accompli, qui nous emplirait peut-être d'admiration si nous le découvriions aujourd'hui, il n'en est pas une seule qui se soit rapprochée autant que nous de la compréhension du mystère qui nous meut. En nous, convergent les efforts de ceux que le Vêda appelle les ancêtres. Et en nous, il n'est pas impossible qu'ils soient couronnés du succès que rêvait leur aspiration.

Simplement, il faut aller plus loin, toujours plus loin, dépasser le symbole du paradis et la Préhistoire qu'il symbolise, et dépasser également les images plus subtiles et plus effarantes des civilisations perdues et de l'état merveilleux, proprement édénique auquel elles avaient dû atteindre. Il faut remonter plus haut que toutes ces légendes et que la vérité qu'elles représentent. De notre vraie origine, nous devons faire le seul but de notre quête, et non de cette vieille mystification qui a eu son utilité, mais n'a plus guère de valeur au moment où, ayant découvert que la Matière est Énergie, nous avons su en partie déchiffrer le nom de notre vraie Origine.

Le pouvoir qui désagrège tout et la force qui peut nous unir se manifestent simultanément, avons-nous dit, car il faut désormais envisager la transcendance de la forme finie, c'est-à-dire l'abolition de la limite purement matérielle et l'unité de tous les êtres (et, finalement, de toutes les formes d'être), si nous voulons mettre fin à ce qui nous achève.

Or, nous sommes aujourd'hui parvenus à ce seuil : au moment même où nous semblons enfin atteindre à l'harmonie, notre possible anéantissement se profile. Et nous croyons que l'un est la négation désespérée de l'autre, alors que les deux sont un seul phénomène

perçu à deux niveaux différents : union et désagrégation — fusion de tous les hommes dans l'Homme et libération de l'énergie secrète de la Matière. Dépassement, dans les deux cas, de la forme donnée, de la racine de la Matière ou de l'ego psychologique. Dépassement de ce qui, ayant une forme, a un début et une fin — de ce qui est mortel. Et naissance, dès lors, à une inconcevable liberté. De tout en chacun et de chacun en tout. Lorsque nous rêvons à des programmes d'unité humaine, ou lorsque nous désintégrons la Matière, tous, individuellement et en tant qu'espèce, avons donc un seul espoir, en définitive : échapper à la Mort et, partant, comprendre ce qui précède la naissance à ce monde mortel et nous y a engendrés.

C'est vers cette origine-là que nous progressons en la fugue au miroir qu'est l'évolution terrestre. Quoi que nous croyions et voulions, nous remontons plus loin et plus haut qu'Éden et, en ce moment même, allant à reculons, les yeux fixés sur un passé qui ne cesse de s'approfondir, c'est vers cet état non d'innocence mais de splendeur que nous marchons. Simplement, nous ignorons comment notre odyssée commença jadis et n'avons guère d'images conscientes dont le reflet puisse nous guider.

Nous pouvons rêver au paradis perdu ou à l'Âge d'Or révolu que célèbrent nos mythes. Mais cela, qui est notre origine véritable, et à quoi nous retournons vaille que vaille, nos symboles ne le représentent pas. Cela dépasse le plan où nos symboles les plus hauts peuvent s'élever. Cela dépasse toute forme de pensée, mais est pourtant ce que nous réalisons en ce moment, penchés sur une tâche dont l'initiative ni le plan ni le résultat ne nous appartiennent et que, portés par la voix même qui nous suscite, nous poursuivons en une hypnose où, sans pesanteur, l'univers, autour de nous, se dévoile au fond de nous.

Encore une fois, nous n'avons pas d'autre raison d'être que de découvrir le principe de notre être — pas d'autre but que notre origine. Nous ne nous intéressons qu'au mobile de notre présence. Tous nos actes s'élaborent pour étayer nos jours et repousser la nuit dont nous nous croyons menacés. Tout en nous réclame de vivre et de ne pas mourir, réclame les clefs de la vie éternelle, de l'existence hors du Temps qui précède la manifestation.

Notre être tout entier ne vit et n'évolue que pour cela, qu'il serait vain d'appeler Dieu et qui dépasse toutes les conceptions de la Divinité. Athées ou religieux, mystiques de l'idée pure ou adorateurs de la Matière, à quelque culture, ou à quelque siècle que nous appartenions, tous, sans exception, n'avons de motif et de but que cela. Nos pensées, nos sentiments, nos mots peuvent sembler différents et même contradictoires. Mais en leur réalité profonde, ils désignent une seule aspiration : retrouver notre origine. C'est-à-dire en recréer les conditions, l'exprimer du tréfonds de notre être, elle qui, infinitésimale en nous, émane hors de nous tout ce qui nous entoure et dont nous dépendons en un entremêlement perpétuel, reflet de l'unité primordiale.

En quoi l'adepte d'un culte se tromperait-il plus que le zéléteur d'un savoir, ou inversement ? En quoi l'origine serait-elle moins originelle dans l'espérance des églises que dans l'œuvre des laboratoires ? L'onirisme de la foi, ses emblèmes et ses dogmes, comment vaudraient-ils moins — ou plus — que la vision de la science, ses symboles et ses lois ? Un même progrès marque les deux — ou l'on peut dire qu'elles sont l'une et

l'autre tout aussi limitées. L'objectif de la science n'a cessé de se faire plus sublime, et de même celui de la foi — pour cette simple raison qu'en réalité c'est l'homme qui a grandi, passant de ses cultes magiques à des formes d'intuition et de spéculation plus hautes, dont la possession l'élevait lui-même.

Et tout comme autrefois, les pratiques du chaman ne séparaient pas la foi du savoir, mais les fondaient en une seule expérience du monde et de soi, il semble qu'aujourd'hui se rejoignent les deux axes de notre pensée. En fait, c'est la science qui devient de plus en plus mystique, sans que la religion saute encore le pas pour s'ouvrir à la science. Mais c'est un seul Homme, c'est une seule Humanité qui cherche, et une chose unique. Le savant ne poursuit pas un but, et le croyant un autre. Avoir pour Dieu l'Esprit ou la Matière ne change rien à la tâche qui nous incombe. Une même angoisse nous étreint tous sans exception, et un même résultat nous appartiendra à tous. Qu'elle vienne de la science ou de la foi ou des deux combinées, une même réponse nous sera donnée. Nous voulons savoir d'où nous venons, et nous le saurons. D'une façon ou d'une autre. Nous ne cesserons de chercher, d'être ces créatures inquiètes et inlassables — d'être des hommes — que lorsque nous aurons trouvé. Nous ne nous arrêterons pas en chemin. Notre histoire entière, qui serpente au gré des dizaines de milliers d'années, en est la preuve. Nous avons entrepris bien des choses, nous nous sommes lancés dans bien des aventures, nous nous sommes égarés bien des fois, mais jamais nous n'avons déclaré forfait. Jamais nous n'avons renoncé à savoir la vérité sur notre apparition.

Comment se fait-il seulement que nous ayons été atteints d'amnésie ? Quel charme nous empêche donc de nous souvenir comment nous nous sommes matérialisés ? Et ce charme, qui le rompra ? De quelle illusion sommes-nous les jouets ? Et projetée par qui ?

Tant de questions, qui hantent confusément la plupart d'entre nous, sont pour les autres comme des éclairs qui fouillent la conscience, comme un tonnerre qui couvre toute autre parole, comme une foudre qui incendie l'âme. Nous venons de Dieu, disent certains — ce qui, à la fois, est une vérité ultime et ne veut plus rien dire —, cependant que d'autres, plus humbles, plus patients, plus résolus, plus individualisés, analysent et dissèquent et griffonnent des équations sorcières où l'univers semble se laisser apprivoiser.

En fait peu importent les moyens par lesquels nous arriverons au résultat. En même, dirait-on, peu importe le résultat — car si, par exemple, c'est de la Mort que nous venons, nous que la Mort encercle, c'est à la Mort que nous devons retourner. La Mort, la non-vie primordiale, le Néant.

Mais sommes-nous sûrs que ce puisse être là la réponse définitive ? Si le Néant précédait l'existence, comment l'existence en aurait-elle émané ? Ou bien faut-il croire qu'il y ait autre chose non seulement au-delà de la Vie, mais au-delà de la Mort ? Faut-il vraiment croire, comme tant de religions y invitent, les unes maladroitement; les autres avec une intuition éblouissante, que, par-delà la Vie et la Mort, il y ait un état suprême inaccessible aux remous de la Vie comme à la rupture de la Mort, inaltérable, immuable et, pour cela, éternel et parfait ? Et serait-ce cela, notre origine ? Serait-ce vers cela qu'en titubant de fatigue et de douleur nous avançons à notre insu ?



Cependant, nous sommes las de ces nébuleuses prophéties dont l'opium a miné nos forces en allégeant nos peines. Les religions ont vulgarisé la vision primitive et voilé la lumière découverte par les voyants. Mise en mots et en dogmes, déformée, mutilée, réduite à nos pauvres moyens de comprendre les choses, la vérité s'est recouverte d'un masque menteur, qui ne nous effraie ni ne nous attire plus, mais nous paraît infantile et grotesque. Momerie du carnaval des religions ! Qu'avons-nous à faire de ce rutilant carton-pâte ? Harassés, nous ne voulons plus de ces paraboles qui n'expliquent rien, ni de ces encens frelatés.

Nous n'avons même plus besoin de nier la Divinité. Elle appartient à un âge qui n'est pas le nôtre. Nous n'avons pas plus à la nier que nous ne nions l'existence des dinosaures. Dieu est mort du seul fait que l'homme se justifie en d'autres termes. Les dinosaures ont disparu. Dieu aussi — et aussi naturellement. Allons-nous le regretter ?

Sans doute, est-il encore une partie du monde — l'Inde, par exemple, ou bien l'Islam — où la vieille réponse tient encore, où le carnaval se poursuit dans la misère, où l'on explique le monde et notre présence par l'acte d'une ineffable entité et où l'on vit quotidiennement selon cette explication, alors qu'en Occident cet ésotérisme suranné n'est plus qu'une espèce de vague bibelot de famille sans valeur ni signification.

Dieu n'est pas mort — il n'est rien, il n'est plus rien de vivant, de nourricier, d'utilisable pour nous. Nous avons si bien assimilé le suc de ses représentations, même les plus abstraites, ou les avons à ce point nivelées, avons si bien guillotiné leur transcendance pour les adorer plus facilement dans nos églises que, les unes après les autres, elles se sont évanouies et que, tout naturellement, nous nous retrouvons affamés d'une autre réponse.

Où est le sacrilège ? Dans nos religions aujourd'hui moribondes où nous avons abaissé cela même devant quoi nous nous prosternions et dont, tout de même, le culte nous a permis de grandir ? Ou bien dans le moderne rejet des credo où, refusant de fermer plus longtemps les yeux pour prier, nous les ouvrons sur une énigme qui, si elle est sacrée en son essence, ne peut être profanée par notre regard ?

Cette époque est à l'athéisme, ne cesse-t-on de dire. Mais encore cet athéisme n'existe-t-il que par rapport aux formes traditionnelles de la foi : en aucun cas, il n'est une négation de l'Être. Celui-ci dût-il se réduire en définitive à un Non-Être, nul, parmi nous, ne peut le supprimer d'un haussement d'épaules ou d'un ricanement désabusé.

Ainsi, lorsque nous disons que Dieu est mort, ne nions-nous pas Dieu ; nous ne nions pas l'Être pur, mais cherchons autre chose que l'idée religieuse, impossiblement éthique de la Divinité. Autre chose que l'image coutumière dont s'est nourrie notre croissance et qui ne saurait désormais suffire, parce que nous avons atteint un degré dans l'intelligence de l'univers et de nous-mêmes où il faut nous séparer des anciennes notions afin que plus de grandeur, de beauté, de lumière — de Divinité, si l'on veut — puisse se manifester. Nous ne rejetons Dieu que pour mieux Le connaître, que pour découvrir quelque chose qui soit plus haut que l'idée que nous nous en faisons.

Dieu est mort ! Vive Dieu ! On pourrait presque le formuler ainsi, n'était justement cette évidence que la dynastie s'est éteinte et qu'il n'est pas de dauphin qui doit monter sur le trône de notre âme. C'est elle qui, aujourd'hui, demande autre chose. C'est elle qui, se libérant des images du Dieu-Roi, du Père, du Juge, de l'Amant et du Frère, se dépouillant des antiques objets de son adoration et se retrouvant nue, cherche une autre réponse.

Nue et déserte, elle appelle l'Inconnu pour qu'il l'habite et construise en elle un monde nouveau, un nouvel univers, que rien ne peut encore énoncer, qui soit simplement autre chose que tout ce qu'elle a vécu depuis son éveil dans les cavernes glacées de la Préhistoire. Autre chose ! Autre chose !

Le cri a commencé de se répandre sur la Terre avec la Révolution française et son rêve d'un Être suprême et de l'âme immortelle votée par Robespierre. Et depuis, le cri n'a cessé de s'amplifier : l'immortalité des hommes, l'Éternité de l'Être, non plus dans des temples ni pour l'élite des fidèles, mais pour l'humanité entière. C'est le rêve fou, le rêve incompris de Robespierre qui n'hésita pas à tuer un roi et à abattre l'Église qui avait oint ce roi, pour désigner, plus haut que tout, au zénith de sa vision, le but des siècles qu'il mettait en marche : cette autre chose que rien ne peut définir, qu'aucune forme n'enferme, que toutes évoquent et déguisent et font oublier, l'Être suprême, l'Être pur sans quoi rien ne fut ni ne sera jamais et qui est l'éternel présent de l'univers.

Autre chose. Simplement cela. Autre chose que les dieux, si grands soient-ils, si emblématiques soient-ils de l'Unité, de la Transcendance, de l'Infini et de l'Éternité. Autre chose : non plus les emblèmes, mais la chose elle-même. Non plus les dieux, mais Dieu, en dehors des chaînes et des carcans des confessions. Autre chose de plus proche et de plus grandiose à la fois, où soit dépassé tout ce que nous avons cru et tout ce que nous avons été. Quelque chose qui soit tout ensemble à la mesure de l'atome et des milliards de galaxies et corresponde à notre nouveau visage — qui soit notre nouveau visage dans le miroir où nous déchiffrons anxieusement notre histoire.

Donc, nous rejetons Dieu, oui, c'est vrai, et il ne nous est guère de tâche plus urgente. Nous rejetons le symbole qui, quel qu'il soit, plane au-dessus de nos Églises et les emplit de sa douceur ou de son tonnerre. Et nous le rejetons pour nous ouvrir à ce qui le dépasse et dont rien ne nous indique encore la modalité. Et simultanément — comment nous le cacherions-nous ? —, nous rejetons le monde, ou nous le détruisons — nous nous apprêtons à le détruire sous les cyclones incendiaires de nos bombes.

Il serait faux de dire que nous rejetons Dieu pour mieux posséder le monde, puisque, justement, au même moment, nous œuvrons à rejeter aussi le monde en le plongeant dans la géhenne thermonucléaire. Nous ne préférons pas la Matière à l'Esprit, nous renions les deux.

Consentons à le voir, et à comprendre que la mort de Dieu et la fin du monde sont inséparables — non pas que celle-là entraîne fatalement celle-ci, non pas, comme nous le croyons peureusement, que notre impiété condamne notre race à disparaître et la Terre à périr. Non pas que « Dieu » veuille nous anéantir pour se venger de nous voir délaisser

ses autels, mais parce que les deux phénomènes sont concomitants. Nulle causalité ne relie l'un à l'autre. Ils sont l'expression nécessaire, et obligatoirement double, de l'immense réalité dont nous participons.

Au moment où il nous semble ne plus avoir besoin de Dieu, au moment où nous dépassons la notion de Divinité, il est fatal que nous dépassions également celle de monde. Et là aussi, le besoin d'autre chose se fait jour. Autre chose que Dieu. Autre chose que le monde. Mais quoi ?

La proposition est en soi si aberrante qu'elle paraît irrecevable. Pourtant, c'est à elle qu'aboutit la physique contemporaine, dont nous effraie l'aspect de mort universelle. Les quanta, la relativité, le rayonnement de la lumière fossile, les trous noirs : depuis le début du siècle, nous nous extrayons de ce qui, jusqu'à présent, était le monde, nous nous en défaisons comme d'une peau morte, nous muons aveuglément et, à notre insu même, nous quittons « l'univers » pour pénétrer dans autre chose.

## LE PLUS-QUE-COSMOS

Or, au moment de toucher la Lumière, nous hurlons que la Nuit s'abat sur nous et va nous engloutir à jamais. Au moment même où nous allons entrer en possession des clefs de notre être, nous nous épouvantons et clamons que nous allons périr, victimes de notre impudente ignorance : rien de plus mortel que la connaissance de l'immortalité, car il faut que disparaisse de nous ce qui est mortel pour que puisse apparaître ce qui est immortel.

Quelque chose refuse de croire qu'il soit jamais possible de sonder vraiment le pourquoi des choses et, d'avance, condamne tout élan vers le savoir. Et cette chose, la part mortelle en nous qui voit son hégémonie menacée, nous allons jusqu'à l'appeler Dieu — Élohim ou Yahvé — pour mieux nous persuader de la justice de son interdit. Mais ce n'est que la Mort qui, en quelque sorte, refuse que nous découvriions l'immortalité. Et c'est donc précisément cette chose qu'il nous faut en premier lieu dépasser, si nous voulons retrouver notre vraie origine.

C'est cette très vieille image de la Divinité qu'une fois pour toutes il nous faut renverser, si nous voulons voir ce qui est au début des choses. Non pas ce qui fut, mais ce qui est, car cela échappe au Temps, si cela le précède ; cela lui est antérieur, parallèle et postérieur, constitue en soi une dimension perpétuelle que, du fait de leur temporalité, nos perceptions et nos concepts ne peuvent envisager.

Cette très vieille et grossière image de la pseudo-Divinité édénique, ce symbole préhistorique de la Mort qui interdit le mouvement vers l'immortalité et nous contraint à une vie bornée, inconsciente de son mobile et de son sens, il nous faut nous en purifier, si nous voulons qu'enfin la vérité se fasse jour sur le comment — ou le commencement — du monde.

Que Dieu meure une fois pour toutes : il y va de notre vie. Car c'est Dieu que nous continuons obscurément de voir en ce vieux totem inexorable, en cet Amant universel qui se couche sur toutes les créatures sans exception. C'est la Mort que nous essayons de nous rendre propice par toutes sortes de subterfuges et à laquelle, irrésistiblement, nous sommes tenus de nous abandonner un jour sans avoir rien saisi du mystère de notre être.

Ainsi que le veut cette chose à la puissance absolue, nous apparaissions et disparaissions sans savoir pourquoi. Rien n'a changé depuis les cavernes du paradis. Et tous ces millénaires de souffrances ne nous ont pas rapprochés du but. Nous en sommes au même point que nos ancêtres préhumains qui vivaient sans même s'en rendre compte. Comme eux, nous jaillissons du ventre des femelles et, comme eux, crevons et tombons en poussière. Tout est pareil. Les esprits forts l'affirment sans ambages. Mais justement, si tout était pareil, nous serions toujours dans ce que nous appelons le paradis terrestre et ne nous poserions de questions sur rien.

Ces dizaines de milliers d'années, nous ne les avons pas vécues dans l'inconscience. Peut-être, extérieurement, n'en savons-nous guère plus que nos hideux ancêtres néandertaliens quant à la raison de notre présence ici-bas et de l'existence de l'immensité cosmique. Mais nous n'avons cessé d'œuvrer à soulever le voile. Peut-être faudra-t-il encore longtemps avant que nous ne voyions la vérité en face. Mais le mouvement qui nous anime ne peut retomber. Non seulement il ne s'est pas relâché depuis la Préhistoire, mais il s'est intensifié, il a grandi en force et en rapidité. Nous marchons de plus en plus vite — vers quoi ? Vers le dépassement de notre condition ignorante et mortelle ? Vers notre transcendance ? Vers notre commencement qui est à la fin, vers notre origine éternelle sur la possession de laquelle doit s'achever notre odyssée dans le Temps ?

Peu importe, au fond, comment nous nommons notre but. Il se rapproche et son éclat entraîne l'extinction des lueurs qui nous ont guidés jusqu'à présent, de toutes les lumières, de toutes les divinités que notre intelligence a été capable de déceler ou d'imaginer afin d'humaniser les gigantesques rouages du cosmos et de s'élever jusqu'à des lumières plus vives, des concepts plus purs, des dieux plus grands, des principes plus subtils présidant au déroulement de la manifestation.

Les uns après les autres, les dieux n'ont cessé de briller, puis de s'éteindre sur notre route. Seule, demeure encore, semble-t-il, l'angoissante momie préhistorique de la Divinité issue de la perception du Temps et de la causalité par les néandertaliens et qui, d'une façon ou d'une autre, règne encore partout dans le monde. Et c'est cette déité radicale — la Mort, le vieux cadavre et la Gorgone intronisé en nous — qu'il nous faut destituer en nous hissant plus haut que ce qui la perçoit, et qui perçoit le monde comme nous le percevons. Plus haut que la pensée, si nous le pouvons.

C'est pourquoi nous rejetons Dieu. De plus en plus violemment, nous Le rejetons et disons qu'Il est mort, ou n'a jamais existé. Et cela est naturel et fatal. Mais ce n'est pas encore vrai. Car nous n'avons pas encore rejeté la Mort. Et depuis l'aube de notre ère, depuis le lointain Âge de Glace où la Mort revêtit un caractère sacré et marqua les confins de nos jours, suggéra un au-delà et une Présence invisible, Dieu et la Mort sont bien en réalité une seule chose dans notre conscience. Nous pouvons donc nous vanter de ne plus croire en Dieu, à quoi bon ? Nous croyons toujours en la Mort. Nous pouvons proclamer la mort de Dieu, c'est-à-dire de la conscience mentale de Dieu en nous, à quoi bon ? La Mort ne cesse pas de nous abattre. Et en ce cas, Dieu n'est pas plus mort que ce monde où nous mourons.

Aussi nous tendons-nous éperdument vers autre chose. Autre chose que Dieu, cela veut dire autre chose que la Mort. Autre chose que le monde, cela veut dire l'immortalité.

Et c'est précisément dans cette poursuite que nous nous sommes lancés. C'est à cela qu'aujourd'hui nous œuvrons tous sans même nous en douter. Prolongeons seulement la courbe qui, de notre apparition il y a quarante mille ans, conduit à notre présence actuelle ; prolongeons-la de quelques siècles et regardons. Nos sciences ne s'éloignent-elles pas de plus en plus de la pensée rationnelle et logique ? Ne s'ouvrent-elles pas de plus en plus à des ondes qui, pour ainsi dire, ne sont pas du ressort de notre cerveau

ordinaire ? Et n'est-ce pas là le signe avant-coureur d'un processus, peut-être très long, où tout ce qui, aujourd'hui, constitue le domaine de la pensée sera non pas seulement distancé, mais purement et simplement inconcevable ?

De Ptolémée à Galilée, à Newton, à Einstein, en dix-huit siècles seulement, l'univers est passé par bien des métamorphoses dans la saisie que nous sommes capables d'en avoir intellectuellement. Croyons-nous donc que nous allons en rester là ? Que l'univers, dans les décennies à venir, ne va pas nous apparaître sous de nouveaux aspects aujourd'hui insoupçonnables et que cela ne va pas influencer sur notre façon de concevoir notre statut ? Que toute une philosophie ne va pas découler des prochaines révolutions scientifiques, grâce auxquelles nous capterons de mieux en mieux cette chose autre que le monde et que Dieu, à la conquête de quoi nous sommes partis il y a si longtemps ?

Patiemment, nous apprenons à dépasser le monde et nous allons au-delà des simples apparences. Déjà, nos sens physiques ne perçoivent pas les choses comme les perçoivent les sens des animaux et des autres espèces. Nous voyons mieux, nous voyons davantage ; nous occupons un monde que personne d'autre n'occupe ; notre conscience est ouverte à une sphère où nulle autre conscience terrestre ne peut pénétrer. Et, d'une certaine façon, elle est cette sphère elle-même avec ses océans d'étoiles, avec ses myriades de galaxies. Et non contente de percevoir ce que nulle autre forme de conscience ici-bas ne perçoit, elle l'analyse, elle l'interprète, elle le pense d'une manière qui en bouleverse les données apparentes.

Ainsi dépassons-nous le monde et le rejetons-nous pour découvrir autre chose. De même qu'hier nous avons su dominer la perception sensorielle du mouvement du Soleil et que nous l'avons mentalement appréhendé, que nous l'avons étudié avec notre intelligence au lieu de nous contenter du témoignage de nos sens, de même, aujourd'hui, nous fondant sur la relativité, sommes-nous en train de découvrir en nous un instrument plus délicat, plus subtil et plus précis que l'intelligence même pour considérer le monde et pressentir des mystères et des lois hier unimaginables, et nous donner demain accès à une nouvelle dimension où le monde que nous voyons aujourd'hui n'existera plus pour nous.

Tout naturellement, au long des âges, depuis que nous nous interrogeons, cet œil intérieur s'est formé, que l'on pourrait appeler troisième œil, n'était l'occultisme de mauvais aloi auquel l'expression se réfère habituellement. Mais il est vrai que la vision d'Einstein et que les impressions, les rêves, les visées des physiciens modernes relèvent très précisément de ce que l'on appelle troisième œil : il est certainement aussi difficile de concevoir les trous noirs que de percevoir la forme physique d'un dieu, par exemple.

À ce sujet, il faut d'ailleurs noter que, dans la mesure où il peut effectivement nous arriver de les voir, les dieux, qu'ils soient historiques ou mythologiques, ne nous apparaissent jamais que sous la forme culturelle que nous leur prêtons, et même, en général, que selon la culture à laquelle nous appartenons. Il n'est sans doute pas impossible, mais il est très rare qu'un Oriental entre en contact intérieur avec l'image du Christ, ou inversement qu'un Occidental se retrouve en face du Bouddha, de Shiva, ou de Krishna. Il ne semble pas que les voyants d'aujourd'hui aient la vision des dieux

d'Assurbanipal, de Ramsès ou des Grecs de l'époque socratique. Encore moins de ceux de civilisations plus anciennes ou moins structurées. Presque toujours, les dieux sont perçus comme idoles ethniques, agissant selon les critères particuliers au groupe auquel nous appartenons et, même, vêtues selon nos coutumes vestimentaires : Krishna ne porte pas la robe du Christ, qui ne porte pas la peau de tigre de Shiva. Enfin, le même Pouvoir peut arborer des traits tout différents d'une race à l'autre : ainsi, pour les Indiens, la Mort est-elle un dieu qui, un lasso à la main, chevauche un buffle.

Indiscutées, ces représentations si diverses et si limitées — si humaines — de principes si énormes ne nous laissent guère deviner l'ultime réalité que nous leur demandons de représenter. Le rôle qu'elles tiennent dans l'économie terrestre est purement symbolique. Mais par-delà le symbole, que devons-nous réellement chercher à atteindre ? Les masques de l'Olympe nous égarent, comme nous égarent les fards de l'Égypte ou de l'Inde, derrière lesquels se dissimulent des acteurs humains censés détenir des pouvoirs formidables.

Jamais, s'ils existent, s'ils sont davantage que des projections de la psyché humaine, les dieux ne nous apparaissent sous des traits autres que terrestres. Qu'en est-il, par exemple, dans la constellation du Cygne ou dans tel système de telle galaxie autre que la Voie Lactée ? Pouvoirs cosmiques, pouvoirs supraterrrestres, les dieux devraient d'une manière ou d'une autre exister partout dans le cosmos. Mais ces aspects-là, bien sûr, nous demeurent cachés. Nous ne voyons jamais les dieux en soi, mais des représentations culturelles, des archétypes nés de l'inconscient collectif qui ne valent que pour la mentalité terrestre, lors même que nous leur demandons d'assumer des rôles universels.

La question serait sans importance si toute une partie du monde ne vivait encore à l'heure des dieux. Sans parler de l'Inde, dont les centaines de millions d'habitants n'ont de quotidien qu'en compagnie de leurs déités terrifiantes ou auspicieuses, il est, en Orient comme en Occident, nombre de pays qui, en dépit de l'écroulement des dogmes, pensent encore d'une manière religieuse : chaque habitant porte en soi, comme une icône subconsciente, l'explication du monde donnée jadis par l'Église de son peuple. Et cette explication, purement géocentrique, ne saurait désormais suffire à révéler les vrais arcanes de la geste cosmique.

Il est certain qu'au long des millénaires il a fallu à la race humaine un merveilleux pouvoir poétique pour s'approcher ainsi des demeures des dieux, c'est-à-dire pour contempler et décrire le jeu colossal des forces de l'univers. Et d'ailleurs, les formes et les noms qui nous ont ainsi été inspirés pour les désigner, dans ce rêve évanescent qu'est la vie, les visages que nous avons adorés, rien n'empêche qu'ils soient le reflet d'une réalité authentique captée dans le prisme de notre sensibilité.

Détenteurs de ce que nous pressentons en nous-mêmes et dont nous voulons acquérir la maîtrise, ils seraient la part supérieure de notre être et ne pourraient, dès lors, nous apparaître que sous nos propres traits. Et il nous faudrait comprendre, par conséquent, que ces dieux que nous adorons ne sont autres que nous-mêmes, enfantés par nous dans les ténèbres pour nous conduire sur les sommets illuminés de notre être.

Ils seraient comme le programme que chacun de nous doit remplir, l'idéal auquel chacun doit se conformer, la perfection qu'il doit devenir en harmonie avec l'immensité cosmique où, en leur réalité de forces incommensurables et abstraites, ils ne cessent d'orchestrer la manifestation.

Nombre de systèmes de yoga proposent ainsi à l'adepte de s'unir au dieu avec lequel il se sent le plus d'affinités — non seulement de pénétrer à fond le concept qu'il représente, mais de s'identifier avec lui au point de n'être plus que lui dans son rôle terrestre, de participer, sur la Terre, à l'exercice de son pouvoir. Noces qui ont été célébrées dans toutes les religions du monde, fusion du principe interne et du principe tutélaire de notre être, ce couronnement yogique peut conduire à un yoga encore plus haut, à une union encore plus totale <sup>[3]</sup> : non plus avec le principe supraterrrestre, mais avec l'origine supracosmique de l'immensité sidérale.

Là, il ne s'agit plus de perception culturelle d'un phénomène surhumain expliqué en termes humains. Il ne s'agit plus de la matrice des archétypes qui, cryptés en nous, se révèlent peu à peu à nous afin que nous nous hissions à leur niveau et accédions ainsi à une intelligence toujours plus juste de l'univers et de ses lois — que les savants d'aujourd'hui se gardent bien de dire seulement physiques. Il s'agit de l'Être à l'état pur, en son abstraction éternelle et sa lumière jamais vierge. Il s'agit de la Réalité fondamentale et impérissable dont tout est tiré et constitué, du quark le plus infime à la plus gigantesque galaxie. Il s'agit de l'origine qui n'a pas de début et n'aura pas de fin.

Si une quelconque forme de conscience doit percevoir cela en quelque point que ce soit de l'univers, fût-ce à des millions et des millions d'années-lumière de notre planète, cette forme de conscience le percevra comme, ici-bas, les voyants le perçoivent. Car cela, n'ayant nulle forme, nulle ombre, nul relief, nulle limite, nul fond, nulle surface, est toujours identique à soi-même. Cela est l'Unique, l'Éternel, l'Infini — qui, transcendant toute forme, transcende aussi, et nécessairement, la Vie et la Mort.

On peut l'appeler le Rien, le Néant, le Vide, comme le font les bouddhistes, le Tao, comme le font les taoïstes, Brahman ou Tat (Cela) comme le font les hindous, Yahvé, comme le font les Juifs ou l'Être ou bien Dieu — c'est toujours vers sa vision, vers l'identification avec lui et, partant, la connaissance de la vraie réalité du monde qu'en nous sont dirigés les pouvoirs secrets de notre être : d'abord les dieux auxquels vouer l'adoration de nos cultes et par lesquels comprendre peu à peu les mécanismes de l'univers, éclairer la voûte céleste autrefois si effrayante et hostile pour la sensibilité des premiers hommes, puis cela qui n'a nul besoin d'être adoré et dont, en se révélant, l'abstraite nudité dénude l'univers et le rend transparent.

Or, cette transparence de l'univers n'est-elle pas très précisément l'objectif de la Science ? Qui oserait dire que les savants ne cherchent pas à savoir, mais s'ingénient à épaissir l'ignorance ? Et ces neuves conceptions qu'ils mettent au point du milieu cosmique et à travers lesquelles le monde apparaît si différent de ce que voient nos yeux, de quel droit

---

<sup>3</sup> En sanskrit, le mot yoga signifie simplement union.



pourrions-nous affirmer qu'elles sont moins justes que les perceptions des thaumaturges d'autrefois, des voyants et des sages ? Pourquoi, seuls, les yogis, ou les prophètes, les saints ou les messies auraient-ils le droit de voir le monde autrement qu'il ne semble ? Pourquoi un homme de science n'aurait-il pas, lui aussi, la capacité de repousser le leurre sensoriel et de voir au-delà une vérité qui nous dépasse encore ? Et pourquoi cette vérité serait-elle moins vraie — moins divine — parce que, au lieu de se formuler en hymnes dévotionnels, ou en sentences hiératiques, elle recourt à des équations ? Plus vérifiable (l'expérience dût-elle prendre des années et des années), la vérité scientifique objective serait moins vraie que la vérité religieuse subjective ? L'une serait toujours nécessairement la parente pauvre de l'autre, parce que, depuis le début, a été flétrie la notion de connaissance humaine ?

Sans doute, aujourd'hui, officiellement, les choses semblent s'être inversées, bien que nous ne puissions en être sûrs et qu'ici et là on assiste à des revirements en faveur de mystères qui ne sont peut-être plus de saison. Mais disons que, d'une façon générale, en effet, nous nous sommes — provisoirement — détournés des formes confessionnelles de la connaissance et que nous ne demandons plus guère aux voyants de nous expliquer le monde : pour restituer leur expérience de la Transcendance, les meilleurs d'entre eux n'échappent pas aux conventions de leur milieu.

Pour le moment, donc, et avec une naïveté qui trahit l'âge de notre espèce, nous accusons l'univers de ne pas contenir les idoles que nous avons imaginées et qui nous expliquaient à nous-mêmes en fonction de nos pouvoirs initiaux — qui ont grandi avec le temps et requièrent d'autres explications. Magiciens dépités de notre propre développement, nous boudons l'enfance de notre race : la religion nous apparaît comme le vêtement qu'un adolescent ne pourrait plus mettre, si fier qu'il ait été de le porter, quand il était enfant. Elle correspond à un stade de notre mentalité. Elle ne peut couvrir toute notre Histoire. D'autres formes de pensée doivent s'épanouir en nous, qu'elle n'a pas le droit d'empêcher. Cela même qui nous a aidés, nous nuirait en ne cédant pas la place à des aides nouvelles. La religion doit aujourd'hui accepter de se retirer, son rôle rempli, afin que se manifeste une vision plus riche, plus profonde, plus complète du monde.

Aujourd'hui, cette vision est celle que nous donne la Science. Il n'est pas impossible qu'il existe, plus loin que la Science, un autre mode encore d'appréhender l'univers, d'élucider son pourquoi et de nous illuminer nous-mêmes. Mais à l'heure actuelle, c'est la Science. Comme autrefois la magie et comme hier la religion, elle nous ouvre maintenant les portes d'une plus entière participation au monde. La relativité, les quanta, le probabilisme donnent naissance à des dogmes tout aussi draconiens que les grandes Lois d'antan, et qui vont dans le même sens : celui d'un au-delà de nous-mêmes, mais cette fois-ci lavé de la morale archaïque qui était censée nous en fournir le sésame.

L'erreur serait donc de croire que les savants poursuivent d'autres buts que les antiques hiérophantes. D'un bout à l'autre de notre Histoire, il ne s'agit, répétons-le, que de trouver la réponse à l'unique question qui nous préoccupe. Notre attitude ne dépend au fond que de notre orientation : attachés au passé, à ses conquêtes établies, à ses traditions, il est juste que nous accordions plus de prix ou de confiance à la pensée religieuse, quand bien

même serions-nous incapables de la comprendre vraiment et le fétichisme dût-il entacher notre préférence.

Enivrés d'avenir et de ses victoires imprévisibles mais certaines, il est tout aussi juste que nous nous rangions du côté de la Science, même si notre fringante témérité nous aveugle parfois sur les vraies raisons de notre penchant, nous empêche de voir dans quelle poursuite de ce que les autres appellent Dieu nous nous lançons ainsi.

Les froides équations d'aujourd'hui vont dans le même sens que les incantations rituelles d'hier. Encore une fois, c'est le même Homme qui, cherchant la même chose, après avoir répété les unes pendant des millénaires médite à présent sur les autres. Il n'y a pas deux Hommes différents, celui d'autrefois et celui qu'en ce moment nous sommes. Et pas, non plus, deux buts différents, celui que nous avons poursuivi dans les grottes de Cro-Magnon, les pyramides d'Égypte, les temples hindous, les églises de Jésus et, maintenant, celui de Palomar et de Palo Alto. Nous sommes le même Homme depuis le début et, au fil du Temps, grandissons, mûrissons et devenons plus fins. Des demi-bêtes éberluées d'il y a cent mille ans aux mages de l'infiniment grand et de l'infiniment petit que multiplie notre siècle, c'est une seule race qui se déploie — et une seule prêtrise qui s'assemble pour célébrer le monde.

Nous ne le comprenons pas toujours, ou refusons de le croire, ayant la nostalgie des vérités obsolètes et des chatoyantes illusions dont tant de science nous nettoie. Et la plupart d'entre nous se raccrochent aux fantômes liturgiques qui hantent la conscience du monde sous un prétexte ou un autre, sans qu'il s'agisse toujours ouvertement de religion : les codes moraux des sociétés les plus laïques sont l'héritage d'Églises disparues.

Selon les latitudes et les époques, nous avons pris l'habitude de croire à un paradis ou à un autre — ou à son absence —, à la vie éternelle au-delà ou à la ronde perpétuelle des renaissances — ou à leur absence —, à l'anéantissement de la personnalité subjective dans le vide impersonnel et resplendissant du nirvâna ou, au contraire, dans la ténèbre absolue de l'inconscience et de la Mort.

Nous n'aimons pas trop devoir changer d'optique et découvrir qu'il y a peut-être autre chose, que la Science met lentement au jour. Et si le matérialisme, que nous disons scientifique — ce qu'il est loin de toujours être —, ne nous fait pas nier Dieu — l'idée de Dieu, par-delà tout conformisme religieux —, nous condamnons la Science pour impiété : elle profane l'étendue céleste et insulte à la Divinité en voulant sonder l'abîme au lieu d'y rouler béatement, les yeux crevés, en brûlant de l'encens.

À l'aube d'une ère dont il nous est déjà évident qu'elle doit être entièrement différente de toutes celles qui l'ont précédée, ou bien qu'elle ne sera pas, il existe encore des pays qui interdisent l'enseignement de concepts scientifiques en lesquels ils voient l'œuvre du diable. Au nom de la même vision où, comme au jardin d'Éden, tout savoir est maudit, et donc tout progrès, ils jettent de surcroît l'anathème sur les nations dont l'essor et la richesse prouvent qu'elles se sont vendues au diable.

Nous payons quotidiennement le prix du sang pour nous en souvenir. La guerre, la guérilla, le terrorisme sont là pour nous empêcher d'éluder la question : que vaut la Science et que vaut la religion ? Quelle explication satisfaisante de l'univers sommes-nous en droit d'attendre de l'une ou de l'autre ? La religion peut-elle encore nous apporter des éléments véridiques pour alimenter notre croissance ? Est-elle définitivement dépassée ? De même qu'hier elle a supplanté la magie dont les rituels avaient été indispensables, et la valeur indéniable, est-elle aujourd'hui supplantée par la Science ?

Ou bien avons-nous jamais cru qu'elle dût être la forme ultime et suprême de notre aspiration ? Avons-nous vraiment cru un seul instant qu'il dût ne rien y avoir, après l'établissement d'une morale aussi claire que possible, substitut des principes psychosensoriels suivis aux temps de la magie, et rien après la foi en Dieu ? Avons-nous donc cru qu'après cette foi en Dieu dût ne pas se faire jour quelque chose qui nous rapprochât davantage encore de Lui, qui nous Le fit connaître, aimer, voir et devenir davantage ? Tout devrait s'arrêter à cette croyance ? La perception même de la Divinité serait interdite ? La vision de Dieu serait une hérésie ?

Les réponses s'imposent d'elles-mêmes — sans nous permettre de conclure que c'est la Science qui va nous procurer cette vision. Simplement, nous devons comprendre qu'ayant jadis enfermé l'idée de Dieu dans des systèmes religieux et l'ayant exclue de toutes nos autres activités, nous risquons aujourd'hui de ne pouvoir sortir de l'impasse au moment où nous sentons qu'il faut aller plus loin. Avoir réservé le monopole du sacré à une seule forme d'attitude et de raisonnement et à une seule caste d'hommes, peut avoir un effet rétroactif désastreux après avoir eu le pouvoir de nous éduquer par l'exemple.

Incapables de reconnaître la quête du divin dans la démarche scientifique, fatigués des vieux hosannas qui, pour nous, sont les seules marques extérieures de l'Esprit, nous pouvons avoir du mal à comprendre, du moins au début, le sens profond de l'œuvre des savants. Il faut donc répéter qu'il s'agit d'une cérémonie du monde — dont, en réalité, tout participe.

Et il faut une fois de plus admettre que, théistes ou athées, nos concepts ont fait leur temps et doivent, les uns comme les autres, être élargis ou dépassés, afin que réponse soit donnée à la question que notre espèce semble avoir pour mission de résoudre. Rien au monde ne peut être plus sacré que la tâche de comprendre le comment et le pourquoi de notre apparition comme de notre disparition. Et nous ne devons pas nous laisser impressionner par les voix qui, au nom de l'ignorance, s'efforcent de nous en dissuader.

Qu'elles maudissent, qu'elles se moquent, qu'elles aboient leur rage et leurs sarcasmes, comment pourrions-nous nous détourner de notre but ? Il a certainement été des sorciers, autrefois, pour menacer ceux qui, délaissant les pratiques animistes, pressentaient en eux un mystère plus pur et cherchaient à en déchiffrer l'appel. Et les ostracismes se sont abattus à chaque fois que nous avons voulu faire un pas vers un nouvel aspect de la Divinité. Toujours, l'abandon de l'habitude, l'élan vers l'aventure inconnue ont été tenus, pour sacrilèges. Toujours Yahvé a interdit à Adam et à Eve de déroger à la coutume établie et de chercher établir un ordre plus haut.

Nous en sommes aujourd'hui arrivés à ce point où la voix qui nous guide depuis le début de notre Histoire — la volonté qui préside à l'évolution terrestre, et même cosmique — nous ordonne de commettre un second péché originel.

Nous nous trouvons devant de vierges étendues dont nous ne pouvons pour l'heure évaluer les découvertes qui nous y attendent et qui bouleverseront entièrement le visage de l'univers. Il nous faut franchir le pas. Et il est clair que nous devons nous dépouiller de beaucoup de nos plus hautes notions d'hier afin d'accéder à la connaissance de demain.

Et tout d'abord, puisque, irrésistiblement, nous sommes lancés vers autre chose que le monde et autre chose que Dieu, nous devons comprendre que c'est une erreur aussi grande de croire en Dieu que de ne pas croire en Lui.

Nous avons bâti toutes sortes de systèmes à la mesure non pas, bien sûr, de la Divinité — dont nous ne savons toujours rien, même s'il en est parmi nous qui, au fil des millénaires, se sont identifiés avec l'effulgence de l'Être pur —, mais de la compréhension que nous croyons en avoir. Pour périssables qu'ils soient (il n'en est pas un seul, scientifique ou religieux, qui ne périclite un jour), ils ont force de loi.

Ce ne sont pourtant que des expédients qui nous permettent d'ausculter l'énigme de notre destinée de diverses façons et d'espérer parvenir un jour à une réponse définitive.

Pendant une période plus ou moins longue, nous y puisons l'énergie nécessaire à notre survie dans les ténèbres. Mais comment ne pas constater que leur programme diffère souvent du tout au tout, que les ténèbres sont toujours là, que nous mourons toujours et ne savons toujours pas pourquoi — ni pourquoi le monde existe ? Aucune de nos réponses n'y a rien changé. Les plus lumineuses n'ont pas fait toute la lumière sur notre état. Ni ce que nous appelons Dieu — la religion — ni ce que nous jugeons non divin — la Science — n'a déraciné l'angoisse qui, du dedans, nous harcèle.

Les deux nous ont sans doute apporté quelque consolation. Mais sommes-nous pour autant guéris ? Sommes-nous transformés, par la Science ou la religion, en êtres connaissant ? Nous pouvons nous figurer posséder la connaissance grâce à un dogme, mais ce n'est pas la connaissance, c'est la foi, et la foi varie, se contredit même d'une époque à l'autre et d'une race à l'autre, tandis que la connaissance que nous recherchons doit être absolue : nous voulons savoir ce qu'est la Mort afin de la vaincre et de ne plus mourir.

Aussi longtemps que nous ne le saurons pas, il nous faudra chercher dans une direction ou une autre, fouiller notre pensée matérialiste la plus dense et notre pensée spiritualiste la plus éthérée. Prospector au besoin d'autres champs. Et ainsi répertorier tous les aspects de l'univers pour nous affranchir des lois qui le gouvernent : mécaniques et bornées, ou fluides et libres de tout déterminisme, ainsi qu'incrédules, émerveillés les scientifiques commencent aujourd'hui de s'en rendre compte, qui se demandent alors comment, si rien n'est déterminé au niveau subatomique, tout peut être si précisément organisé au niveau de l'infiniment grand, et quelle conscience peut se tenir derrière les moindres phénomènes

pour en harmoniser le cours, les rythmes et les correspondances et pour engendrer notre conscience à nous qui, témoins du mystère, le faisons exister (du moins en tant que mystère).

Y a-t-il une intelligence au tréfonds de la Matière ? Et de quel genre ? Il est aujourd'hui des savants pour s'interroger à ce sujet. Ce qui ne veut pas dire qu'ils doivent trouver tout de suite la réponse : trop de résistance dans leur milieu même s'y oppose. Ce qui ne veut pas dire non plus que cette réponse doit être la dernière et que tout se trouve ensuite élucidé.

Simplement, elle nous met sur le chemin d'autre chose. Elle nous fait pressentir, en termes de raison et non plus de croyance, une énigme qui dépasse la formidable apparence du cosmos. Elle suggère une réalité cosmique différente et de ce que nous voyons et de ce que nous supputions jusqu'à présent. Elle nous laisse deviner une qualité de la Matière qui n'a presque plus rien à voir avec ce que, d'habitude, nous considérons matériel, même au niveau le plus subtil.

Nous sommes en train de découvrir un état d'être qui, au fond, n'est ni la Matière ni l'Esprit et néanmoins participe des deux. Ainsi œuvrons-nous à renverser nos catégories familières et à nous dégager du vieux moi diviseur qui, jusqu'à présent, a régenté notre vision du monde. Peu à peu, nous perdons l'ancienne conscience de la dualité et, quittant la pesanteur de la pensée ignorante, nous nous élevons vers quelque chose qui est plus que la pensée et parvient à l'unité.

Ni Esprit ni Matière, telle semble être la Réalité qui se découvre à nous dorénavant. Et c'est pourquoi il est si vain d'opposer encore les deux tendances de la pensée, de parler ici de blasphème scientifique et là d'obscurantisme religieux. C'est d'une chose intégralement différente de nos concepts actuels que nous devons prendre connaissance, quelque temps qu'il y faille et quelques erreurs que nous puissions commettre en chemin.

Sans nous en douter, nous avons commencé de quitter le cosmos au moment même où nous avons commencé de l'explorer. Capables de nous arracher à la gravitation et de l'utiliser, nous sommes sortis de la sphère où le monde nous apparaissait en sa matérialité la plus opaque et, depuis lors, nous ne cessons plus de nous élever vers un nouvel Espace que, pour ainsi dire, notre vol suscite à mesure, ou que secrète notre ivresse : un Espace qui n'est plus seulement physique, un Espace psychologique et peut-être même psychique, image, peut-être, de la Psyché de l'Être.

Dans ces conditions, il devrait nous être évident que la sempiternelle querelle qui oppose les tenants de la foi à ceux de la Science n'a plus aucune valeur. Il se passe en ce moment même quelque chose de beaucoup plus important que ce vieux combat. Il n'est plus temps d'afficher le masque des religions, aussi outré, dans sa grimace inspirée, que les masques du rire et des larmes de la comédie et de la tragédie antiques pour proscrire le savoir moderne. Il n'est plus temps non plus de faire appel à des manitous cybernétiques pour vitupérer les Églises. Autre chose est à l'œuvre en ce moment précis. Et tout au plus pouvons-nous nous demander en quoi il serait plus païen d'évoquer les trous noirs que

d'évoquer l'enfer, ou moins sacré de parler de l'horizon cosmologique que de parler du paradis.

Mais que ce soit alors pour constater que nous sommes d'ores et déjà plus loin que cette remarque élémentaire. Symboles actuels de l'anéantissement cosmique, les trous noirs, en s'inversant, paraissent nous donner le chiffre de la création universelle, ou en tout cas de la transmutation de la Mort en Vivant : l'enfer de la physique moderne recèle ainsi des secrets que n'avaient certes pas les dimensions pénitenciers d'autrefois. Par ailleurs, l'horizon cosmologique, seuil ligné que doivent atteindre les galaxies en leur déploiement de plus en plus rapide à mesure qu'elles s'écartent de leur origine, est la barrière où, à la vitesse de la lumière, la Matière se transfigure en une réalité plus essentielle et pour nous inconcevable : les paradis d'autrefois ne proposaient plus de divins mystères que cette transfiguration.

Une fois admis le contenu purement sacré de ces deux concepts contemporains, il nous faut donc aller plus loin. Sans doute, si nous devons parler d'un au-delà, ces nouveaux royaumes, que nous désigne l'astrophysique et dont elle est encore loin d'avoir évalué toute l'ampleur, sont-ils beaucoup plus formidables que ce que notre sensibilité religieuse a jamais édifié au cours des siècles, qui a eu son prix et nous a soutenus dans notre croissance, mais qu'aujourd'hui nous avons en général dépassé, sauf sentimentalement.

Car avec la Science, il ne s'agit plus d'au-delà. Il s'agit de la réalité même de ce monde en son imprévisible grandeur, en le vertige de ses dimensions sans nombre. En sa divinité. Nous sommes à la veille de comprendre que le monde est Dieu, ou mieux encore de découvrir autre chose : que le monde et Dieu sont une seule réalité, qui est à la fois l'ici et l'au-delà, la Matière et l'Esprit, le Fini et l'Infini, le Temps et l'Éternité.

Dès lors, il est aisé de voir pourquoi, dans nos morales, nous proclamons la mort de Dieu et semblons, dans nos politiques, viser celle du monde : nous marchons vers un supra-univers, vers un plus-que-cosmos dont ne luisent encore, de loin en loin, que de faibles indices dans notre pensée spéculative et dans nos intuitions. Nous avançons pas à pas vers un autre plan de la manifestation, une strate encore irrévélée de la création. Et nous ne pouvons pas plus augurer de son étendue véritable ni de ses modes qu'hier, en basculant de la non-pensée dans la pensée, les néandertaliens ne pouvaient supposer dans quel univers ils allaient se retrouver, ni qu'il allait les transformer à son image.

Quoi que nous puissions prétendre, nous sommes dès à présent comme en orbite autour d'un autre Soleil. Ce qui, insensiblement, au fil de ce que nous appelons des millions et des millions d'années, a fait évoluer les formes jusqu'à la nôtre, sur cette Terre, est, tout aussi insensiblement, en train de faire évoluer notre forme jusqu'à une autre, dont nous ne pouvons avoir idée et qui doit correspondre à la forme future de l'univers — autrement dit, grâce à laquelle l'univers puisse être capté d'une autre façon et différemment vécu.

Les recherches mêmes auxquelles nous consacrons nos efforts vont dans ce sens. Et nos guerres elles-mêmes vont dans ce sens. Arracher l'ancien visage du monde, voir la face

éblouissante de son origine — n'est-ce pas ce à quoi semblent tendre nos programmes atomiques ?

Mais justement, sommes-nous si sûrs que l'océan de feu du début, dont l'incandescence se reproduit au cœur du Soleil et dans la fusion thermonucléaire, soit la vraie origine, unique et entière, de ce monde aux milliards de galaxies ? N'est-ce pas simplement l'image mentale la plus haute à laquelle nous puissions nous hisser ? Non pas la vision suprême, mais un symbole intellectuel ?

En ce cas, il est évident que la destruction de notre Terre ne peut être le moyen de découvrir cette vérité de notre origine qui nous hante sans que nous puissions la circonscrire — et donc que l'expérience atomique et le péril où elle nous met ne sont qu'une étape sur le chemin du décryptement de cette vérité.

Étape nécessaire et même indispensable, car sans elle nous ne pourrions avoir la vision de l'impossible. Nous ne pourrions réaliser ce qui va contre nos notions scientifiques elles-mêmes, sur la structure de l'atome, et nous ne pourrions projeter cette espèce de photographie planétaire de ce qui nous paraît encore être à l'origine du cosmos.

Mais étape seulement, car elle conduit fatalement à une autre. Les nouvelles connaissances qu'elle établit en laissent prévoir d'autres, qui ne sont encore qu'hypothèses de travail, mais sur lesquelles nous fondons la future réalité. Il y a donc encore un avenir ? demanderont les pessimistes dans leur candeur bornée. Il serait puéril de croire que les savants sont les âmes damnées de politiciens démoniaques dont la seule ambition serait de ravager la Terre au point de ne même plus pouvoir y régner. Savants et politiciens participent d'une seule entité, l'Homme — autre notion de plus en plus impérieuse, aujourd'hui. Malgré que nous en ayons, l'Homme a un rôle particulier à tenir dans la manifestation — rôle qu'il n'a pas plus décidé lui-même qu'il n'a autrefois décidé d'apparaître, et que tout concourt à lui faire tenir sans dévier. Ce qui a suscité l'Homme, autrefois, n'est pas différent de ce qui inspire les savants dans leurs recherches, et cela est également ce qui guide les politiciens, que leur politique nous plaise ou non. Si donc nous œuvrons à découvrir notre origine, et que tel soit notre destin, rien ne nous empêchera de mener cette œuvre à bien, quand bien même, en cours de route, serions-nous obligés d'amener à la lumière ce qui paraît susceptible de ruiner toute espérance.

Comprenons donc d'abord que nous sommes en pleine évolution, qu'en ce moment, malgré l'apparence de nos projets à court terme, nous sommes pris dans le mouvement à longue échéance de l'évolution planétaire. Et encore une fois comprenons également, d'après le legs ancestral, que cette évolution a un seul but : découvrir notre origine, connaître ce qui dépasse la Vie et la Mort et les a engendrées, et que, pour y parvenir, il nous faut nécessairement rejeter ce monde où règnent la Vie et la Mort.

Les religions ne nous ont pas enseigné autre chose. Toutes nous ont proposé un programme qui nous permette de renoncer à cette sphère d'ignorance et de douleur pour gagner le plan béatifique d'une existence impérissable, le royaume des cieux, qu'elles ont identifié avec notre origine. Parallèlement, en étudiant le monde et ses lois, et en

s'efforçant de déterminer cette origine, la Science a cherché une voie plus rationnelle pour sortir de notre univers où tout souffre et s'abolit.

D'un côté comme de l'autre, les choses sont très claires, que, pourtant, nous avons si souvent opposées : l'au-delà — l'au-delà de notre condition actuelle, l'au-delà de notre misère obscure, l'au-delà non seulement de la Mort, mais aussi de cette vie, c'est-à-dire une vie intemporelle, qui échappe aux vicissitudes du vivant et à l'horreur de mourir — est notre seul souci. Le rejet du monde : le seul moyen dont nous disposions pour y réussir.

Mais jusqu'à présent, nous avons cru que, pour être effectif, le rejet du monde devait s'accompagner de notre mort. C'est après la mort que les religions fixent l'objet de notre quête. Après la mort qu'aujourd'hui la Science paraît également indiquer que se trouve le but de notre odyssée : l'éblouissement thermonucléaire, en nous anéantissant, nous livrerait l'image autrement insaisissable de ce qui nous a conçus.

Mais après ? Qu'en est-il après notre mort individuelle ? Quelle assurance pouvons-nous jamais avoir qu'existent bien les paradis ou les enfers dont on nous a parlé ? Et à supposer que de tels lieux existent, à la fois limbes et coulisses de notre monde, quelle chance avons-nous d'y trouver enfin la réponse à nos questions sur le pourquoi du monde ? Qui nous dit que ce ne sont pas des dédales plus subtils et tout aussi absurdes ?

Et qu'en serait-il après la destruction de notre espèce ? Où serait la réponse ? Comment ces lieux de délices ou de souffrances nous la donneraient-ils davantage parce que nous nous y retrouverions tous ensemble et d'un seul coup ? Ou comment le néant que d'aucuns s'imaginent nous répondrait-il ?

Comment mourir, alors, sans disparaître dans l'imaginaire des religions ou sans nous abîmer dans l'inconscience hermétique du Rien ? Comment mourir sans cesser d'être vivant, d'être conscient, puisque c'est là, clairement dit, le but que poursuit follement l'humanité depuis l'âge lointain où la Mort s'est dressée devant elle ? Ou comment rejeter le monde sans le quitter ?

Seuls, jusqu'à présent, quelques systèmes de yoga offraient au chercheur l'accomplissement de cette démente au bout de laquelle se trouve la sagesse. Car les techniques psychophysiques que l'ascèse requiert, et la philosophie sur laquelle elle s'appuie n'ont pas d'autre objet que de donner, dès ici-bas, connaissance de l'au-delà, fondant ainsi par l'expérience ce que les religions imposent par la foi.

L'objectif de l'initié est d'affronter sa mort et de la dominer et, partant, de vaincre la Mort en tant que phénomène individuel. Le moyen ? Devenir impersonnel. Tuer petit à petit la personnalité, en arracher toute semence, effacer toute limite, se dissoudre dans l'Infini, devenir — ou plutôt redevenir — l'Un qui ne peut pas mourir. Les méthodes peuvent différer avec les époques et les pays, mais toutes aboutissent aux mêmes résultats : la perte progressive de la notion d'individualité, l'exaltation en une conscience plus vaste et lumineuse — c'est la sainteté —, puis, pour de très rares élus, l'ascension, plus haut



encore, à un plan de pure abstraction où l'âme baigne dans l'Éternité — c'est la sagesse, ou yoga, union avec l'Être transcendant et immanent, qui contient, imprègne et constitue tout, de la particule élémentaire la plus infime au plus colossal amas galactique. Là, « mon père et moi sommes un », et la Mort n'existe pas, ni la vie au sens où nous l'entendons, mais seulement le Présent inaltérable.

Le diagramme de l'expérience yogique peut donc nous livrer une indication sur le chemin qu'il nous faut matériellement parcourir pour quitter l'univers sans mourir, et plus précisément encore sur le chemin que nous parcourons en ce moment sans nous en rendre compte.

Pas plus que le yogi ne se tue pour s'affranchir de son enveloppe physique et de l'inéluctabilité de la Mort qui s'y attache, nous n'avons à détruire le monde pour nous en libérer, ainsi que de la Mort qui y règne. L'image des cyclones de feu s'abattant, par notre faute, sur la planète entière et y marquant la fin de toute vie, relève du caractère naïvement religieux, enfantin, irréfléchi de la plupart de nos activités. Nous croyons au pouvoir des images, oublions qu'elles sont le support d'une réalité proprement inimaginable. Ou nous croyons plus aux images qu'à la réalité qu'elles représentent. Mais le temps est probablement venu, où nous devons passer du symbole à l'ineffable et libérer l'énergie enfermée dans nos formules.

Si la Mort était l'origine de tout, elle serait aussi l'achèvement de tout. Et l'arsenal que nous avons entassé nous assurerait ce retour à l'origine, cette connaissance de ce qui nous précède et nous a enfantés que nous traquons partout. Mais justement, la Mort est-elle l'origine des choses ? Et en ce cas, comment la définir ?

Comment envisager le Pouvoir qui détruit, si c'est le Pouvoir créateur ? Un trou noir dont l'envers serait blanc, comme le suggère la physique contemporaine ? Mais au-delà de ce trou noir lui-même ? Le trou noir fait partie du cosmos. Quelle explication donner de la Mort si c'est elle qui a créé le cosmos ? Que veut dire mourir. Que veut dire être mort ? Que veut dire ne pas être né ?

Au fil des questions, la Mort, insaisissable et protéiforme, ne cesse de changer de direction et de signification pour, finalement, s'évanouir en sa propre non-existence. Cependant, il est vrai que, pour notre mentalité coutumière — et peut-être pour elle seule —, elle existe et nous renverse comme elle renversera demain ces mondes qui scintillent autour de nous dans la nuit. Et il est également vrai que, pour notre intelligence scientifique et philosophique, elle est à l'origine de notre race, qu'elle en est le sceau, car nous sommes, sur la Terre, la seule espèce à vivre dans l'idée de la Mort.

C'est parce qu'elle a peu à peu déclenché l'éclosion de ce qui nous distingue des autres règnes que l'on peut dire qu'elle nous a créés : en fracturant en nous la couche d'inertie où la vie avait jusqu'alors proliféré, en violant la torpeur animale où, pithécantropes, nous étions passés sans nous en douter au stade d'homo erectus, en rompant les plombs qui empêchaient l'intelligence de s'ouvrir et en forçant alors une créature à voir le monde

avec des yeux nouveaux, capables de connaître la profondeur de l'Espace et l'écoulement du Temps.

De l'Espace et du Temps, elle est donc maîtresse et, en nous, elle en a créé la conscience. Mais les a-t-elle créés ? Avait-elle créé le monde où s'ébattent les animaux ? Celui où croissent les plantes ? Celui où dorment les minéraux ? Celui où tourbillonnent les atomes ? Celui d'avant les atomes ? Elle n'est que psychologiquement un pouvoir créateur, et que dans la mesure où, il y a soixante mille ans, sa puissance a éveillé en les néandertaliens une série de sensations et de questions dont nous sommes nés.

Existe-t-elle seulement, d'ailleurs ? En dépit du carnage universel, de la désintégration de toutes les formes, de l'extinction des étoiles, de l'arrêt de la vie dans les corps les plus humbles comme les plus gigantesques, de notre future disparition à tous sans exception, une question plus insensée que toutes les autres se pose à nous : la Mort existe-t-elle ?

Non, répond le yogi, celui qui s'est uni à l'Être pur : Ni la Mort ni la Vie n'existent, et je réside entre les deux, dans l'immensurable dimension du Présent qui n'a jamais commencé, car je ne suis jamais né, et qui ne finira jamais, car je ne mourrai jamais. Ce qui existe donc, c'est autre chose que la Vie et la Mort, ou plus exactement autre chose que ce que nous percevons comme Vie et Mort.

Et, dit le yogi, il n'y a que cela. Cela est un. Il ne peut y avoir autre chose que cela. Même ce que nous croyons être différent de cela — nous-mêmes, le monde — est et ne peut être que cela. Ou alors, songent les éléates, les bouddhistes et les mayavadis [<sup>4</sup>], ce qui semble différent est simplement une illusion, n'existe pas en soi : nous sommes imaginaires, et le monde est un rêve.

Ce qui n'annule pas la réalité onirique du rêve ni la réalité poétique de notre fiction. A quelque degré que ce soit, nous existons bel et bien, et ce monde aussi, dans lequel nous mourons vraiment. Simplement, nous découvrons ici la relativité de nos perceptions quand, une fois de plus, nous les imaginions irréfutables et absolues.

En effet, si, comme tout tend à le prouver, nous sommes les seuls à voir le monde tel que nous le voyons, il va de soi que la Mort, qui, déjà, n'atteint pas psychologiquement les animaux de la même manière, serait perçue encore différemment par une espèce plus évoluée que la nôtre — ou même cesserait tout à fait d'être perçue, n'existerait plus du tout pour une race qui vivrait naturellement, physiquement et psychologiquement dans l'état de conscience où atteint le voyant lorsqu'il fait l'expérience de l'Être pur. Et il va de soi que l'univers perçu par cette race serait différent du nôtre — au moins aussi différent que le nôtre peut l'être des « univers » perçus par les espèces qui nous précèdent. Pour commencer, cet univers où vivrait une race supérieure serait lui-même supérieur. Et nimbé d'immortalité, si cette race était inaccessible à la Mort.

---

<sup>4</sup> En Inde, tenants de l'Illusionnisme, philosophie lancée par Shankara, au IX<sup>e</sup> siècle.

Le ciel de l'Apocalypse johannique roulant comme un parchemin, la vision judaïque traditionnelle de l'immortalité sur la Terre se réaliserait alors. Un plus-que-cosmos apparaîtrait, un supra-univers se manifesterait, qui existe déjà, mais que nous n'avons pas plus les moyens de discerner aujourd'hui que les animaux ne peuvent voir le monde aux myriades d'étoiles où nous vivons.

Ce qu'il faut dès à présent comprendre, en effet, c'est qu'une certaine perception des choses correspondant à chaque espèce et la conscience grandissant d'espèce en espèce, il est nécessaire et fatal qu'une espèce plus consciente que la nôtre voie différemment l'univers et que, la Mort n'existant plus pour elle, cette transparence de la Non-Mort s'étende à toutes choses autour d'elle dans la perception qu'elle en aura.

Effacée la Mort, le Temps ne sera plus non plus perçu dans l'écoulement que nous lui connaissons, et l'au-delà n'existera plus, Dieu n'existera plus, qu'il sera d'autant moins nécessaire de se rendre propice par une morale rigoureuse que, la causalité ayant elle aussi disparu, il n'y aura plus ni Bien ni Mal.

On pourrait presque parler d'un univers en yoga avec l'Être pur, d'un cosmos qui ressemble au sage conscient de la réalité fondamentale. Mais cette sagesse n'implique pas de mutation. De même que le sage finit un jour par mourir en dépit de sa connaissance intime de l'immortalité, tout continuerait d'être voué à la Mort et, en son apparence, le monde ne serait pas différent. Il n'y aurait pas l'autre ciel et l'autre Terre dont parle l'Apocalypse.

Au vrai, on peut concevoir une sorte d'efflorescence de la conscience yogique avant qu'un changement définitif ne se fasse dans nos perceptions. On peut fort bien supposer l'établissement d'une humanité de plus en plus consciente de la vérité transcendante du monde avant que ne se forment en elle les instruments d'immortalité lui permettant de pulvériser la barrière du Temps, de franchir le mur de la Lumière et de retrouver enfin son origine.

Ce qui, d'ailleurs, donne une idée de l'ampleur de notre tâche et du temps qu'il y faudra mettre. Mais c'est vers cela que tend cette quête de notre origine qui motive tous nos actes, et à cela que, d'une manière ou d'une autre, elle aboutira puisqu'elle doit nous révéler et nous donner à vivre ce qui est au-delà de la Vie et de la Mort et nous a fait naître à une Vie où tout est Mort incessante.

Si fou qu'il paraisse, tel est en vérité le fondement de la foi occidentale. Si la transe au cours de laquelle il est possible de s'unir à l'Être pur, de savoir que l'on est soi-même l'unique Existant éternel et infini, est un but plus particulier aux spiritualités de l'Orient, l'espérance en un monde matériel divinisé est en effet le propre de l'Occident. Et d'une certaine manière, cette foi occidentale — qui présuppose une équation de l'homme et de Dieu semblable à l'identification recherchée de préférence par l'Oriental — est encore plus haute que tout ce que peuvent enseigner les systèmes de yoga et va encore plus loin, car elle établit l'unicité finale de la Matière et de l'Esprit. Non seulement l'âme humaine peut se fondre en Dieu, non seulement l'homme peut ainsi se connaître Dieu en son âme,

mais l'univers entier peut revêtir une réalité divine, une matérialité transcendante dont la Mort sera exclue et où, pour être éternelle, la Vie se vivra dans une autre dimension que le Temps.

Nous pouvons ne jamais y accorder une pensée, il n'empêche : notre subconscient est gorgé de la vieille promesse judaïque, qui est en fait la pierre angulaire de la religion chrétienne et dont la réalisation explicite le rôle du Christ. Personnage historique ou mythique, il incarne la victoire sur la Mort, et sa résurrection annonce la possibilité d'un monde nouveau, où la Mort n'existera plus, et que l'Apocalypse de Jean nous présente avec encore plus de force que les apocalypses antérieures.

On peut même dire que l'âme occidentale a été aussi sûrement façonnée par le courant apocalyptique judéo-chrétien que par la parabole du jardin d'Eden. Si nous portons en nous le sens du passage d'un état d'innocence — d'inconscience de la Mort et de la dimension temporelle — à un état opposé de conscience de la Mort et de l'écoulement du Temps, si nous faisons de ce passage une transgression, un péché originel, nous avons également le sens d'une accession à un autre état encore : la conscience de l'Éternité sur la Terre et de l'immortalité physique.

L'Éternité spirituelle, l'immortalité de l'âme sont, pour l'Occident, choses acquises depuis que l'Être s'est révélé à Moïse — ou faut-il dire, à la manière orientale, depuis que Moïse s'est identifié avec l'Être, depuis que, cessant d'exister personnellement, il a été l'Impersonnel sans traits, sans nom ni forme et donc sans limites dans le Temps ni dans l'Espace ? Quiconque, comme lui, réalise cette union, se connaît Dieu et se sait immortel en essence. Et c'est là, d'une façon générale, nous venons de le dire, le domaine privilégié par l'âme orientale dans son exploration du sublime et de l'absolu.

Mais physiquement ? Être immortel non dans le principe essentiel de l'existence, mais dans son expression même ? Cela, c'est ce que la race juive a rêvé, ce qu'elle a légué à l'Occident, ce sur quoi, en définitive, est bâti le monde moderne.

Il n'est plus question d'équivalence entre la création et son créateur, ni de structure binaire où s'affronteraient les deux, mais d'une fusion des deux, qui, en termes sacrés, sous-entend une matérialité de l'Esprit et une spiritualité de la Matière et, en termes profanes, implique une émergence du monde en sa réalité, une manifestation supérieure de l'univers, l'éclosion d'une conscience qui perçoive le cosmos sous un aspect différent où ne jouent pas les lois auxquelles est astreint l'univers que nous percevons aujourd'hui.

Mais un si grandiose avènement de notre humanité nous paraît incroyable tant qu'il nous est présenté en termes religieux. Étant la chose, justement, à laquelle il nous est demandé de croire, il ne suscite que notre stupeur incrédule. Surtout maintenant que nous nous en rapprochons et que le mot apocalypse a pris un autre sens qui, restreint, ne désigne plus que la part de catastrophe qui doit précéder — et que, peut-être, doit causer — le déploiement d'un nouvel univers sur les bases de l'ancien.

Pour peu que nous ayons admis la vision johannique d'un ciel nouveau et d'une Terre nouvelle, d'un monde où, le Temps n'existant plus, il n'est plus de jour ni de nuit, nous

imaginions-nous que nous y participerions sans qu'en découle l'effondrement de toutes nos structures actuelles, de nos perceptions mentales, de nos désirs, de nos besoins et de nos goûts, voire de notre étoffe même, de tout ce qui, en nous, est encore enraciné dans l'atavisme animal, de ce qui est la Bête en nous et qu'il nous faut écraser à jamais, dont nous devons vaincre à jamais la pesanteur organique et sensorielle en même temps que la gravitation d'une pensée égocentrique ? Nous imaginions-nous que le passage se ferait sans que nous en souffrions, que cette nouvelle naissance ne s'accompagnerait pas des affres de l'arrachement à tout ce qui nous constitue aujourd'hui et nous fait voir le monde comme nous le voyons en notre conscience soumise à la loi de la Mort ?

Et croyons-nous que nos ancêtres préhumains n'aient pas souffert dans leurs os et leur chair et leurs instincts pour se muer peu à peu en les êtres que nous sommes ? Que s'est fait sans heurts le voyage d'une espèce à l'autre, d'une forme de conscience à l'autre ? Ne nous trompons pas, c'est de cette douleur intolérable que témoigne la parabole du jardin d'Éden.

L'acte qui, dans la Bible, ne prend qu'un instant s'est déroulé sur des dizaines de milliers d'années. Il a fallu des dizaines de milliers d'années pour que les néanderthaliens s'avisent du phénomène de la Mort, de l'écoulement du Temps et donc de la causalité, ainsi que d'un Dieu au-delà. Et pendant ces dizaines de milliers d'années, quelque chose a lutté en eux pour se faire jour, et quelque chose a lutté pour empêcher cette aurore. Et au bout, il y a eu cette nudité. Au bout de ces douleurs de l'enfantement, il y a eu cette fragile nudité de l'Homme au sein de l'immensité cosmique qui, avant, n'existait encore pour aucune conscience sur la Terre.

Peut-être cela entraînera-t-il la guerre que, d'avance, nous craignons tant. Mais pas nécessairement. Peut-être les affres de cette nouvelle naissance du monde se traduiront-elles par les douleurs d'un troisième conflit mondial. Mais pas nécessairement, car un tel conflit annulerait purement et simplement le monde au lieu de le transformer. Nous croyons trop facilement que les descriptions d'épouvante pour lesquelles l'Apocalypse est si célèbre préfigurent poétiquement les phases de la guerre en vue de laquelle nous nous armons et que, cependant, nous ne voulons pas livrer. Et sans doute, si le Livre de la Révélation s'en tenait là, pourrions-nous nous-mêmes ne pas aller plus loin. Mais le fait même que cette révélation est celle de la parousie, de la seconde venue du Christ et de la descente de son royaume d'immortalité sur la Terre, nous oblige à repousser cette idée d'un anéantissement définitif de notre race, puisque, aussi bien, notre subconscient recèle toutes les images de la prophétie, et que cette prophétie est celle du changement de notre race en une race supérieure que la Mort n'atteindra pas et qui percevra ce monde même dans la lumière de l'Éternité.

Il n'est donc guère probable que l'épouvante se rapporte à une guerre entre les nations, même si allusion est faite symboliquement à des pays (comme dans les autres apocalypses dont, pareillement, le but est d'annoncer la mort de la Mort) et même si le sang doit encore souvent couler sur la Terre et le feu ravager bien des patries.

Nous portons en nous d'autres choses que cette horreur finale où serait rendue vaine la poursuite incessante de tous nos millénaires. Nous n'avons jamais cessé de vouloir connaître la vérité du monde, c'est l'axe même de nos jours, et qui nous sauvera du déluge thermonucléaire où nous croyons devoir tous périr. Notre élan, depuis le début, ne nous porte pas vers notre destruction, même s'il nous fait survoler des précipices. Notre élan nous porte vers une transfiguration dont le peut eut bien être de nouvelles souffrances, et plus grandes que celles de tout le passé, mais qui ne saurait être annulée du fait de ces souffrances. Notre élan nous porte vers un dépassement de toute souffrance, vers une désintégration de tout ce qui nous constitue, mais cette désintégration ne signifie pas obligatoirement notre mort, ne doit pas fatalement prendre l'apparence d'une dernière guerre à l'échelle de la planète qui, en un instant, établirait le silence en réponse à la question primordiale de notre être.

Encore une fois, rejeter le monde pour le dépasser n'est pas nécessairement le détruire. Une autre tâche nous attend où, d'avance, s'engagent les siècles à venir — une tâche qui doit consister à rendre l'univers de plus en plus subtil, à en recenser des modalités de moins en moins rationnelles, à en maîtriser et à en utiliser des aspects encore inconcevables, jusqu'à ce que la notion de Temps perde en nous son emprise actuelle et que commencent de se dissoudre dans notre intelligence les liens de causalité, de condition mortelle et d'au-delà qui figurent pour nous cette notion.

Parallèlement, et pour que cette mutation ne soit pas que conceptuelle, il faudra que notre sensibilité s'affine sans cesse davantage grâce à de nouvelles valeurs et à de nouveaux idéaux, que nos désirs s'allègent, que notre amour devienne de moins en moins possessif et que tombent nos haines, nos dégoûts, nos incompréhensions et notre indifférence — que nous devenions de plus en plus impersonnels : individuellement et collectivement, pour repousser les étouffantes limites de notre nature actuelle et rompre le joug de notre appareil sensoriel imparfait.

Cela est la vraie désintégration du monde dont nous portons le programme au fond de notre subconscient gorgé de prophéties. Il ne s'agit pas, il ne doit pas s'agir d'une destruction du monde matériel, mais d'une déstructuration de notre perception du monde matériel, de manière que puisse à la fin paraître la splendeur du Jour éternel de notre origine.

En fait, on pourrait jusqu'à un certain point comparer les guerres dont notre Histoire est balisée sans interruption, celles que nous livrons en ce moment, celles dont la perspective vous fait horreur aux mortifications que les anachorètes du monde entier se sont imposées et s'imposent encore parfois dans le but de distancer les voix de la nature physique et d'entrer en contemplation. Se servant de l'instinct de rivalité légué par les animaux, le tournant à des fins sacrées, la conscience planétaire, dans sa quête de la Divinité, imposerait au corps de l'Humanité des tourments analogues à ceux des ascètes désireux de dépasser la chair et de n'être qu'esprits. Au cilice et à la discipline et à tout le barbare attirail de la sainteté, correspondrait la torture des guerres. Au fanatisme de solitaires exaltés, le fanatisme de peuples exaltés.

L'individu ne diffère pas du groupe, ni le groupe de l'individu. L'un contient l'autre, et réciproquement. Ce que l'un fait est fait par l'autre. Le même courant passe dans la cellule et dans l'ensemble. La même inspiration les anime. Le même but se poursuit à travers l'un et l'autre. Simplement, le sens en est plus clair, selon les cas, dans l'un ou bien dans l'autre, et l'action de l'un élucide celle de l'autre. C'est pourquoi il n'est pas impossible de voir dans les champs de bataille des aires d'expiation pareilles aux lieux de pénitence des mystiques, et dans les tortures que les nations s'imposent entre elles l'équivalent des supplices que s'infligent les pénitents pour surmonter les passions, l'obscurité, la pesanteur de la chair.

Il est indéniable que leurs catharsis ont beaucoup fait pour conduire certains ermites, moines d'Occident ou ascètes d'Orient, à des états de béatitude visionnaire. L'effroyable domptage de la nature auquel ils se sont livrés sur eux-mêmes les a souvent purifiés de tout ce qui, d'habitude, alourdit et avilit nos pensées, nos sentiments et jusqu'à nos sensations. Pour contempler le ciel, ils se sont jetés dans des abîmes infernaux peut-être imaginaires pour ce qu'ils s'y représentaient, mais tout à fait réels pour la violence des forces qu'ils y affrontaient : le diable et ses cohortes peuvent bien ne pas exister, mais qui contesterait l'existence de courants qui, dans la Nature, semblent avoir pour seule raison d'être l'opposition, la négation, la destruction ? L'enfer peut bien n'être qu'une représentation humaine, très ingénue et partielle du pôle négatif de la vie cosmique aussi bien qu'individuelle, qui s'aviserait de contester l'existence de ce pôle et son interaction avec le pôle positif — l'interaction des courants positifs et des courants négatifs dans la manifestation ? Voir (ou refuser de voir) en ces courants les dieux et les démons des diverses traditions est une chose. Décréter l'absence de ces courants en est une autre, dont personne, aujourd'hui, ni le plus athée ni le plus religieux, ne saurait s'enorgueillir.

Ce sont donc ces forces qu'avec des moyens de fortune les ermites d'hier et d'aujourd'hui ont osé défier, et défient encore, dérisoires David affrontant l'invisible Goliath qu'est le mécanisme de la Vie et de la Mort universelles. Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si leurs routes sont jalonnées de cadavres et de fous. Cependant, il en est qui ont réussi, et qui réussissent encore.

Au prix de macérations forcenées où ils entrent en contact avec la boue qui nous constitue tous à l'origine — d'abord avec le sentiment ethnique que nous en avons, et qui est le sens du péché, variable en fonction des époques et des pays, puis avec la boue elle-même, avec les strates enténébrées, à peine conscientes de notre nature, puis avec ce à quoi elles correspondent dans l'organisation cosmique, le macrocosme se reflétant dans le microcosme —, au prix de formidables luttes, non pas contre eux-mêmes, comme on le croit en général, et comme eux-mêmes le croient au début, mais contre les pouvoirs inconnus de la Nature, ils arrivent à des états de plus en plus lumineux, de plus en plus proches de la réalité que nous voilent les apparences du monde.

Leur plongée dans l'abîme de la Nuit s'inverse et devient envol dans la lumière du Jour. Ils semblent avoir échappé à la pesanteur. Ils ont perdu le sens gravifique de la personnalité. Leur ego dissous au feu de la souffrance impersonnelle où ils n'ont pas craint de se jeter, ils flottent dans ce qui, pour d'autres, est un rêve et qui, pour eux, est

l'éveil à la pure liberté du monde. Et certains, s'élevant encore plus haut, sont constamment conscients de ce que l'humanité ordinaire appelle Dieu et que traduisent ce sourire qu'ils ont et cette lumière au fond de leurs yeux.

Les forces en jeu étant les mêmes pour l'individu que pour l'humanité, on peut donc voir en la suite ininterrompue de nos guerres les étapes de la purification à laquelle se soumettent les hommes ivres de Dieu. Et considérer que le but est le même. Nous ne répandrions l'horreur sur la Terre que pour la dépasser, que pour mater l'attraction purement planétaire et prendre notre essor vers un insoupçonnable firmament.

Le parallèle est-il jusqu'au bout soutenable ? Et est-ce d'une Terre fakir que nous rêvons lorsque nous cherchons à établir nos idées de paradis terrestre en ouvrant les portes de l'enfer, par nos guerres et nos révolutions, et en y jetant les peuples, les foules d'hommes, de femmes, d'enfants qui constituent les divers membres d'un corps unique.

Peut-être le fanatisme des anciens flagellants se répercute-t-il dans le fanatisme de tels modernes leaders, et les pénitences des moins assoiffés d'humilier leur chair dans les persécutions de dictateurs éperdus de purifier le monde. Toujours cette démence rituelle pour mettre fin à ce qui, en nous, individus ou nations, nous aveugle, nous enchaîne et nous avilit. Toujours cette barbarie sacrée pour nous affranchir des limites de notre nature inconsciente et nous accorder l'essor vers une dimension céleste. Toujours cet holocauste où notre frénésie s'efforce de changer en or le plomb dont nous sommes faits.

Mais quels résultats avons-nous jusqu'à présent obtenus ? Et quels résultats devons-nous escompter ? Si l'analogie entre la guerre et l'ascèse peut jeter quelques lueurs nouvelles sur le comportement des nations, quels progrès vers la Lumière nous a-t-elle permis d'accomplir au long des âges et quelle transmutation nous accordera-t-elle au bout du compte ?

Partis, comme le mystique, à la recherche de notre identité véritable et de notre origine et, comme lui, décidés à combattre tout ce qui voulait contrer notre développement, nous avons acquis, comme lui, une compréhension plus subtile de nous-mêmes et du monde, descellé les fontaines d'énergies secrètes : psychologiquement, en nous-mêmes ; et physiquement, dans le monde. Des pouvoirs nous ont été accordés, assez semblables aux pouvoirs magiques obtenus par les saints et dont on dit que les leur octroie le dieu de leur dévotion. Comme le mystique, nous en sommes arrivés, même, à faire des miracles. Et rien ne sert de prétendre que ce ne sont pas des miracles parce que nous recourons à la machine pour les exécuter : le miracle est, à chaque fois, de manifester une machine qui rende possible l'impossible et le mette à la disposition du plus grand nombre.

Mais avant ces machines magiques, et en même temps aussi, d'autres pouvoirs nous sont venus, qui font la fierté de notre race et que, sans la rigueur des luttes entre tribus d'abord, puis entre régions et enfin entre tous les pays du monde, nous n'aurions jamais découvertes. Il faut forer le sol pour atteindre les gisements dont nous enrichir. Il faut pareillement percer notre être pour en exhumer ses minerais les plus purs. Ce qui nous est



le plus nécessaire est enfoui en nous et ne s'obtient, dirait-on, qu'au prix de cette douleur qui taraude la couche de notre inconscience.

Ainsi la guerre, en sa brutalité, a-t-elle creusé notre être individuel et collectif pour en faire jaillir de neuves sources de vie, ou y prospector des mines de l'or nommé vertu. Le courage et la ruse animale sont devenus héroïsme et noblesse qui, à leur tour, se sont mués en abnégation et en sacrifice rédempteur. Que nous le voulions ou non, de l'aveugle appétit des bêtes à la vision des messies, l'affrontement guerrier a tracé en nous le chemin vers le sublime en nous forgeant à la mesure de l'immolation.

Mais n'ont pas seules été intensifiées les valeurs au nom desquelles nous offrons notre sang pour protéger la race à laquelle nous appartenons, l'autel ou le parti auxquels va notre foi. Nous n'avons pas fait que prendre conscience de cette nécessaire dédicace de nos jours à des principes plus hauts que le goût même que nous avons de la vie.

Dans l'opposition acharnée des clans, et du fait de l'orgie sanguinaire à laquelle nous y étions contraints, nous avons peu à peu découvert des qualités que nous n'aurions jamais soupçonnées dans la léthargie d'une improbable condition sans guerre — improbable, parce qu'elle n'existe nulle part dans la Nature dont nous participons, où tout, sans exception, s'affronte et se dévore constamment —, nous avons découvert l'horreur du sang, non pas seulement par couardise et pitié de nous-mêmes, mais par fraternité et compassion pour nos ennemis. Martelé par ses deux guerres mondiales — et combien de guerres de moindre envergure dans l'espace planétaire, mais tout aussi féroces dans leurs opérations —, notre siècle a brusquement frôlé des nappes plus profondes de notre âme, et nous parlons d'objection de conscience et d'unité humaine.

Nous contemplons le gigantesque bûcher funéraire qu'à l'horizon de nos jours semble allumer le champignon atomique. Allons-nous donc mourir au moment même où nous commençons de sentir en nous cette unité, où nous commençons seulement de comprendre que, tous ensemble, nous ne formons qu'un seul être et qu'il n'est plus seulement question, aujourd'hui, de sauver notre famille ou notre patrie, mais que, d'urgence, il nous incombe de sauver l'humanité ?

Cette révélation sidérante, nous n'aurions pu l'obtenir autrement que par la catharsis implacable qu'est la guerre. Cette prise de conscience de nous-mêmes comme un tout indissociable, nous n'aurions jamais pu l'avoir, si nous n'étions passés par le feu d'une ordalie qui, épreuve de Dieu, devait nous purifier et prouver notre innocence, et non pas nous détruire.

Mais maintenant ? Maintenant que nous savons, maintenant que le sentiment de l'unité et même de l'unicité humaine est devenu inéluctable en nous, notre optique ne va-t-elle pas changer progressivement, nos mains rejeter les armes et nos bras se refermer en une étreinte d'amour ?

Lancé sur son erre de destruction purificatrice, le vaisseau du monde va-t-il prendre feu comme les drakkars funéraires des chefs vikings ? Et toute une humanité va-t-elle ainsi

disparaître dans les flammes qui doivent embraser les remparts de l'au-delà ? Ou bien la pénitence que nous nous sommes infligés au long des millénaires est-elle en train de s'achever, faisant lever sur nos corps recrus d'abjection le Soleil d'un monde entièrement nouveau, où l'au-delà est ici-même, en un cosmos qui est plus que le cosmos ?

Une chose est en tout cas certaine : une fois concédé un allègement de la condition humaine, le chercheur spirituel ne se croit pas tenu de poursuivre sa recherche sur la route de la morbidité. Justement parce qu'elle est plus légère, plus subtile, plus transparente, sa nature n'a plus besoin d'être torturée pour se renoncer. Elle a fait fondre le grossier revêtement qui l'obscurcissait et l'étouffait. L'homme n'est plus un golem fangeux, c'est une statue vide où se déploie le ciel. Et le ciel n'a pas besoin d'être purifié. La seule étape qui demeure à franchir, plus abstraite, plus sereine mais aussi plus ardue, consiste à cesser d'être la statue pour être le ciel lui-même, la persona de la pureté pour être l'Impersonnel à l'état pur.

Où en sommes-nous de la transmutation, nous qui, au prix de souffrances sans nombre, avons plongé nos regards jusqu'au cœur éblouissant de la Matière et, avec terreur, y avons pressenti l'éternel et immuable éclat de l'Esprit ? Et aurons-nous la force de nous détacher de cette vision qui nous épouvante, de jeter dans les brasiers de nos découvertes tout le lest de notre atavisme, tout le legs de la nature terrestre primitive et, par cet ultime sacrifice, de déchirer l'enveloppe qui nous retient prisonniers de l'ignorance ? Aurons-nous la force de devenir entièrement conscients, face à la Mort universelle ? La force de ne plus avoir de subconscient ni d'inconscient, ainsi que le yogi devenu transparent à force de propitiations ?

Le fruit de nos efforts millénaires est à portée de notre main. Nous sommes parvenus à l'époque charnière où nous ne pouvons plus que disparaître, écrasés par notre ascèse, ou que nous illuminer progressivement et nous élever au-dessus de la Mort, après l'avoir circonscrite et bravée au niveau terrestre en ce qui nous apparaîtra demain, dans le resplendissement des choses, comme un yoga de la guerre destiné à faire voler en éclats l'apparence cosmique et à nous révéler physiquement une autre réalité.

## L'OMNISCIENT SANS MÉMOIRE

*Croire en Dieu est folie. Être Dieu est sagesse.* Ainsi se résume finalement toute démarche spirituelle. Rien ne peut être plus fou que de se laisser prendre aux apparences du monde temporel, que d'imaginer un début et une fin des choses, une causalité qui les relie entre elles, une Mort qui en rompt l'ordonnance et un Dieu qui, au-delà, rompt à son tour l'enchantement et rend à l'âme la mémoire de la vérité.

Ce qu'il faut, poursuivent les voyants, les messies, les bouddhas, c'est, par une ascèse sans merci, franchir les portes habituelles des perceptions, s'entraîner à voir, à sentir, à penser, à vouloir et à savoir autrement, jusqu'au moment où s'ouvre la porte ultime et où, précipité dans l'immobile incendie de la Réalité, on sait, sans doute possible, que l'on est soi-même cette Réalité, que l'on est immortel — que l'on est Dieu.

Toute ascèse vise ce seul but. Et plus obscurément, toute vie avance vers cette seule réalisation. L'ascèse de quelques-uns ne fait que résumer la destinée de tous. En quelques années de combats et de travaux intérieurs, se concentrent, chez quelques hommes, les efforts multimillénaires et apparemment dispersés de toute la race. Dans la vie d'un seul, se déchiffre toute l'existence humaine, s'accomplit le but de tous : recouvrer l'origine.

Or, nous l'avons vu, cette origine ne peut être que supratemporelle. Précédant fatalement la naissance du cosmos, qui marque aussi celle du Temps, elle dépasse toute notion concevable de Temps. L'erreur est d'imaginer qu'elle cesse d'exister aussitôt que le Temps existe. Elle est inaccessible à son déroulement. Elle se situe dans une autre dimension, inviolable, immaculée, ne cessant à la fois de porter l'univers — dont la temporalité, fatalement moindre, est contenue en elle, qui englobe tout — et d'enfanter des myriades d'univers — car si notre univers représente l'explosion d'un point de l'Espace primordial, la multiplication infinie de cette « singularité », il n'y a pas de raison pour qu'une infinité d'autres singularités n'explorent pas perpétuellement dans le plan inconcevable de l'Éternité.

Ainsi devrions-nous nous représenter Dieu. Ou, le mot étant aujourd'hui caduc, ainsi devrions-nous nous représenter l'Être, nous figurer l'origine abstraite et mystique à la recherche de laquelle nous sommes partis depuis tant de millénaires.

Sachons en tout cas que, s'aidant d'un vocabulaire ou d'un autre, c'est sur cette Réalité suprême qu'ont médité les renonçants de tous les pays et de toutes les époques et sur cette Réalité qu'aujourd'hui, dans une langue tout aussi incantatoire, les savants méditent à leur tour. La différence ne réside pas en ce que ceux-ci ont troqué les grottes et les cellules de ceux-là contre des laboratoires et des observatoires, mais en ce que, profane, leur langue, si ésotérique qu'elle soit pour la plupart d'entre nous, indique que le mystère s'est rapproché et ne concerne plus seulement ce que nous appelons notre âme, mais imprègne notre être tout entier.

C'est notre être tout entier qui, désormais, participe au cérémonial où, peu à peu, se désoculte le mystère du monde. Rationnellement et non plus passionnellement, nous suivons le chemin jadis tracé par les religions et aujourd'hui redessiné par la Science. Et il n'est pas possible que nous échappes la similitude de notre but et même des moyens d'y atteindre.

La méthode est en fait très simple, grâce à laquelle établir l'évidence — ou la foi. Et paradoxalement, c'est le doute. Il n'est pas une religion au monde qui ne recuse en doute l'apparence des choses et ne mise sur une improbable réalité. Toutes les religions du monde, sans aucune exception, prêchent l'irréalité de la vie, ou du moins son manque d'importance en regard d'un Ineffable que chacune à sa manière s'efforce de rendre présent. Toutes, de ce fait même, et sans que nous nous en soyons rendu compte, nous ont exercés à avoir un sentiment du cosmos qui en fait sinon toujours une illusion radicale, comme dans le bouddhisme, du moins une réalité relative éphémère et mutable.

Depuis les premiers temps, depuis le chamanisme préhistorique, depuis les balbutiants rites funéraires des néandertaliens, à partir du moment où a été conçue l'idée d'un au-delà, son corollaire a été deviné : l'idée que le monde appréhendé par la conscience capable de saisir la Mort était lui-même mortel, et qu'il devait en exister un autre qui, celui-là immortel, était plus réel ou même seul réel et, à la longue, taxait d'irréalité celui depuis lequel il se laissait pressentir.

Le terrain ayant été préparé par les diverses confessions, l'astrophysique contemporaine frappe aujourd'hui aux portes de ce monde, écarte les voiles de plus en plus ténus qui nous séparent de cette Réalité. Et il nous faut nous représenter la géante procession de notre humanité qui, s'étant ébranlée il y a des dizaines de milliers d'années, a infatigablement traversé l'espace et le temps de notre planète : les êtres hirsutes du début, portant dans leurs bras les morts qui leur ouvraient les yeux sur une autre vie, sur un ici différent de ce qui était avant et sur un au-delà qui n'avait jamais existé ; puis, comme modelés par les questions qui se posaient à eux, d'autres êtres, de moins en moins frustes, de plus en plus inquiets, mais capables d'espoir et de ferveur, et bientôt, toute une foule d'êtres avec ses pontifes aux yeux fixés sur l'invisible, marchant sans trêve et sans jamais trouver ce qui bat au cœur de chacun ; l'héroïque et fragile et grandiose caravane de l'humanité sillonnant le désert et, pour conjurer les mirages, n'enfantant plus des prophètes aux chants obscurs mais des savants aux mots humains. Peut-être ces mots dont usent les savants sont-ils ardues, mais du moins sont-ils vérifiables. Ils font appel à la fois à notre goût du merveilleux et à notre besoin de logique, même s'ils échappent le plus souvent à la logique habituelle. Les mathématiques sont aujourd'hui la langue de Dieu, comme hier, par exemple, le sanskrit, ou toute autre psalmodie hiératique, était celle des dieux. En introduisant dans le domaine profane les concepts les plus essentiels à l'explication de l'univers et de notre être, en s'attachant, à force d'abstractions, à nous donner à voir l'Invisible, le savant ne fait en réalité que prouver la profonde sacralité de l'univers. Et l'on ne peut manquer de voir une ligne ininterrompue entre les pouvoirs magiques des premiers chamans, les symboles et les rites incarnant l'ineffable Présence des religions ultérieures et le rêve contemporain de créer humainement un univers : il

suffirait, dit-on, de disposer de l'énergie d'une bombe à hydrogène comprimée dans un atome.

Aux trois époques, c'est du même pouvoir qu'il s'agit : esquissé dans les gestes du sorcier, élaboré dans ceux du prêtre, il semble à présent prendre toute son ampleur et tout son sens chez le mage de la physique théorique. Depuis toujours, il s'agit de faire basculer l'intangible paroi qui nous sépare de notre origine. Les esprits de la Nature ont, presque partout, cédé la place à des entités plus complexes, qui, à leur tour, s'effacent devant des notions dont l'adamantine austérité exige une foi aussi grande qu'hier ou avant-hier les religions élaborées ou les rituels magiques.

Simplement, aujourd'hui, il s'agit non plus de possessions et de vaticinations, ni d'oraisons et de dévotions, mais d'équations et de supputations. Non plus du cercle initiatique et de l'espace sacré débouchant sur la doublure fantôme de ce monde, non plus du temple ou de l'église condamnant cette doublure, l'appelant lieu inférieur — enfer — et s'ouvrant sur un firmament proclamé divin, mais du milieu laïc où l'homme de science officie, que ce soit dans son cabinet, dans un observatoire ou devant un accélérateur de particules, afin de retrouver le geste de Dieu et de l'exécuter lui-même, de rendre ainsi l'humanité divine en lui donnant à contempler le moment, ou le mouvement, qui a tout engendré.

Ce n'est que dans la seconde décennie de ce siècle que nous avons découvert que la Voie Lactée n'était pas la seule galaxie. Nous estimons aujourd'hui non seulement qu'il y en a des milliards qui forment l'univers, mais également qu'il peut exister une infinité d'univers et, pensent les chercheurs russes, qu'un univers peut avoir même deux à onze dimensions, lors même que, pour nos sens, le nôtre en a seulement trois, et quatre pour notre intelligence depuis la théorie de la relativité — cette quatrième étant celle-là même qui définit la conscience de notre espèce : le Temps, et se trouvant aujourd'hui être l'un des objets les plus souvent et les plus diversement poursuivis par les chercheurs scientifiques.

Le lent et incessant développement du surnaturel qui, du sens préhistorique d'un certain au-delà, nous a conduits à la notion historique d'Éternité, par le biais des grandes religions, ne pouvait que nous amener à nous interroger aujourd'hui sur le Temps, sa possible dilatation, son éventuelle réversibilité et jusqu'à son illusion.

Non seulement nous l'analysons au niveau subatomique pour prouver que, du moins là, il n'a pas de direction, qu'il n'y existe rien que l'on puisse décréter devoir être un passé ou un futur, et au niveau galactique où, passant du monde des quanta à celui de la relativité, les choses offrent un visage différent, non seulement nous parlons des flèches du Temps et cherchons le moyen de les inverser, mais nous nous efforçons d'élargir encore nos concepts afin de capter l'inconcevable.

Avec Stephen Hawking, nous parlons d'un Temps imaginaire (au sens où sont imaginaires les nombres qui sont la racine carrée de nombres négatifs) où l'univers est à la fois fini et sans limites, de la même façon que la Terre, objet fini, n'est limitée par rien,

du fait de sa rotondité. Cette très récente notion est d'autant plus importante qu'elle remet en question celle du Big Bang avec son explosion d'une singularité de l'Espace : qui dit singularité, en effet, dit limite quelque part. Or, dans la conquête de l'idée de Temps, se révèlent de plus en plus une soif d'illimité, une foi en l'Éternité, un pressentiment d'une autre dimension que celle même dont nous cherchons à nous emparer et à remonter le fil, ou à démonter le mécanisme, pour retrouver notre origine, pour voir Dieu face à face dans Son acte créateur.

Ce Temps imaginaire n'est pas la seule tentative faite dans le sens de l'illimité. Aux États-Unis, des recherches se font dans le sens du gaz de particules chargées qui imprègnent le cosmos. De ce plasma, s'élèvent des courants électriques titanesques et de vastes tourbillons magnétiques susceptibles de façonner des galaxies. Selon les scientifiques, un tel univers n'aurait pas besoin de Big Bang pour venir au monde : il n'aurait pas à proprement parler de début.

Et c'est très probablement vers cette absence de début des choses que la Science va devoir se tourner pour comprendre la nature du Temps, et donc la dépasser — la nature du Temps, c'est-à-dire aussi la nature de la Mort qu'en premier lieu nous voulons dépasser, car il n'est pas un instant de l'Histoire humaine où nous n'ayons rêvé à l'immortalité et œuvré à l'établir en nous, changeant ainsi l'apparence de l'univers, nous délivrant de nos liens d'ignorance et d'obscurité et devenant un avec ce qui nous a engendrés, devenant cet Éternel dont le Temps est le miroir enchanté, devenant Dieu en un plan où tout est Dieu et transcende tout ce que nous pouvons à l'heure actuelle souhaiter — ou nier — que soit son existence.

Malgré la courbure de l'Espace proposée par Einstein, nombre de savants considèrent aujourd'hui qu'au lieu de se refermer sur lui-même le cosmos ne cessera jamais de se déployer, que, né un jour qui marque le début du Temps, il y a environ quinze milliards d'années, il ne mourra jamais — ce qui ressemble curieusement à la notion chrétienne de l'âme qui, inexistante avant la naissance de celui en qui elle aura sa demeure, devient immortelle dès l'instant de cette naissance. Mais il ne peut être d'immortalité, justement, que s'il n'y a pas de naissance. La naissance est en fait cessation d'un état que l'on ne peut définir qu'en le disant inaccessible à la Vie et à la Mort.

Ou bien il faut imaginer que cette cessation n'est qu'apparente, que cette naissance ne fait que masquer une chose qui, elle, est inaccessible, qui préexiste à l'homme ou à l'univers et leur succédera, parce qu'elle est également et nécessairement immortelle. Mais l'homme tel que nous le connaissons, l'univers tel que nous le voyons, ayant un début, sont transitoires, ont une fin, à moins de se transmuier en ce qui les précède — de retrouver leur origine.

Pour concevoir un Espace qui ne cessera jamais de s'étendre et de dérouler ses galaxies, comme d'ailleurs pour concevoir le début d'un univers — aussi bien qu'un univers sans début —, force nous est de supposer ce qui est l'assise des religions les plus élaborées : judaïsme, christianisme, hindouisme, bouddhisme, taoïsme, islamisme, et les dépasse toutes de loin. Force nous est de reconsidérer le concept majeur de toutes les civilisations actuelles, qui nous a tous modelés et dont nous sommes pétris à ce point que nous n'y

prenons même plus garde. Tout naturellement, il resurgit aujourd'hui dans le domaine scientifique sans soulever la moindre protestation, parce qu'il y est lavé du vieux chantage des Églises soucieuses d'illuminer les âmes déchirées par le mystère du monde en leur enseignant la damnation éternelle entraînée par la désobéissance à leurs préceptes, ou la rédemption éternelle par la soumission à leur foi.

Mais pour essentiel qu'il ait été, et qu'il puisse être encore, ce sermon sur le Bien et le Mal et leur rétribution, qui nous a poursuivis de siècle en siècle et de pays en pays, signature même de l'esprit humain conscient de l'écoulement du Temps, ne peut plus avoir cours une fois que nous cherchons à prendre conscience ici même d'autre chose que le Temps : l'Éternité est par-delà le Bien et le Mal. Et si nous voulons encore employer le mot de Dieu, il nous faut dire alors que Dieu est par-delà le Bien et le Mal, n'en est pas affecté, ne peut ni châtier celui-ci ni récompenser celui-là. Dieu ne serait pas Dieu s'Il ne nous regardait pas extatiquement, nous et tout ce qui constitue l'univers. Étrange naïveté d'ailleurs, qui nous a fait croire que nous pouvions attenter à l'harmonie sidérale et qu'une malédiction encore plus durable que l'immensité cosmique serait le prix de notre crime — ou, au contraire, que des délices plus vastes que ce vortex aux milliards de galaxies nous seraient accordées en paiement de ce que nous, et nous seuls, selon les âges et les latitudes, considérerions être bien.

Du moins ce délire de notre cécité nous a-t-il permis de cultiver en nous le sens d'une autre dimension, d'une Réalité insurpassable qu'il nous serait donné de contempler un jour pourvu que nous ne quittions pas le chemin où nous peinions, fouettés par la souffrance, enchaînés les uns aux autres et rêvant de liberté.

L'heure est venue où, tombant comme des écailles mortes, les anciennes maximes qui nous protégeaient de nous-mêmes et des forces insondées de la vie, laissent apparaître notre âme, qui a fructifié sous leur revêtement. Pour la seconde fois de notre Histoire, nous nous sentons nus, et parmi nous il en est qui se scandalisent de voir se dessiner un monde sans morale. Non pas seulement, ici et là, quelques phalanges de débauchés, comme il y en a toujours eu, mais l'ensemble de la race humaine brusquement dépouillé des valeurs qui l'ont fait vivre jusqu'à présent et n'ont pas résisté, sans doute, au boulot sanglant des dernières guerres. Et il en est d'autres qui se réjouissent de cette mue, et que le corps de l'espèce, écorché aujourd'hui, puisse ainsi naître demain à un autre état.

Simultanément, et ce n'est pas un hasard, la Science prend son essor vers l'Éternité. Cependant que s'effondre une psychologie liée à la causalité où se reflète la conscience du Temps, une autre conscience point en nous, et c'est celle de l'Éternité, qui doit radicalement changer notre vision du monde et de nous-mêmes. La révolution des idées et des mœurs à laquelle nous assistons en ce moment n'est rien en comparaison de la métamorphose qu'elle entraînera, puisque c'est tout notre être qui doit peu à peu se transmuier en vaisseau de l'Éternité, si vraiment le mot Éternité a un sens.

Et ce sens est contraire à tout ce que nous sommes aujourd'hui. Il implique la triple notion d'immuabilité, d'infinité et d'unicité. Tout est toujours présent dans la conscience de l'Éternité, abolit la distance dans le Temps comme dans l'Espace et, pour cela même, la

notion d'Espace et de Temps, qu'elle remplace par la perception naturelle de ce que l'on pourrait appeler le Transfini : l'Infini et Incommencé de l'Être en soi qui échappe à toute dimension mentale et contient toutes les dimensions possibles, qu'elles soient ou non du ressort de l'intelligence humaine. Et cet Être étant le seul Existant, tout ce qui existe, à quelque degré que ce soit, se trouve le représenter.

Tout être est revêtement de l'Être — ce qui serait une bien pauvre tautologie si cela ne signifiait que, dès lors, il n'y a que l'Être, qui est un sous d'innombrables apparences. Et cette unicité dans le Temps, dans l'Espace et dans le fait d'exister, étant la négation même de ce que nous percevons comme Temps, Espace et Existence, ou révélant leur transcendance est ce qu'hier nous appelions Dieu, et ce qu'aujourd'hui les hommes de science poursuivent dans leurs graphiques sur la nature du continuum révélé par Einstein, et qu'il nous est encore loisible de nommer Éternité.

Il faut imaginer un Temps vierge, où rien ne se produit jamais, une dimension parfaitement pure où ne se forme jamais aucune pensée, ni aucun sentiment, ni aucun objet, un plan de lumière intégrale, transparente et sans bornes où la conscience ne connaît à jamais qu'elle-même. Cela est l'Éternité. Cela est Dieu. Cela est le Vide, et le Vide contient tout, le Vide est en vérité le Plein de l'innombrable multitude vivante.

À cette perception, il arrive qu'accède le voyant et c'est grâce à lui qu'au cours des siècles ont pu être enregistrés, de par le monde, d'irrévocables témoignages qui sont devenus la base de religions, de philosophies ou d'enseignements spirituels. Il ne s'agit pas d'une vision, car il n'y a rien qui sépare ce qui voit et ce qui est vu. Le même acte est à la fois actif et passif. Ce qui voit est ce qui est vu. On parle généralement d'identification, et que le yogi s'identifie avec l'objet de sa quête. Mais ce n'est pas de la manière dont, par empathie, nous pouvons nous mettre à la place d'autrui, c'est d'une façon beaucoup plus vertigineuse : l'âme, en quelque sorte, s'identifie avec elle-même. En s'identifiant avec ce que nous appelons généralement Dieu, l'âme retrouve simplement son identité et découvre qu'éternellement il n'y a rien d'autre qu'elle, par-delà toute notion de personnalité, depuis toujours et à jamais.

Sô'ham. Je suis Cela. Sur l'énigme lapidaire de ce mantra, l'initié indien s'efforce de méditer, car il tient de son gourou et de la tradition qu'il n'est pas au monde d'autre vérité et que tout homme, sur la Terre, doit un jour réaliser qu'il est lui-même l'Être éternel de qui tout est né et continue de naître, qui cependant contient tout, comme en une matrice immaculée, et qui imprègne et constitue même tout.

Comment ce défi de la sagesse ne briserait-il pas la raison ? Comment les hommes qui partent d'une telle donnée pourraient-ils se comporter comme les autres ? Comment la race dont les membres les plus éclairés considèrent que le destin de chaque être est de se savoir Dieu n'aurait-elle pas le culte des avatars mythologiques, historiques ou contemporains pour l'encourager sur sa voie ? Et enfin comment le pays où l'on aspire à l'Un qui est tout, et au Vide qui est en même temps le Plein ne serait-il pas tétanisé par la notion de l'irréalité du monde ?



Car c'est à cela qu'aboutit presque nécessairement la perception du pur resplendissement de l'Éternité — et dans la mesure où la Science, en recherchant de nouveaux concepts temporels, se dirige vers la découverte de l'Éternité, l'exemple indien doit nous aider à prévoir en quoi une telle révélation peut influencer sur le développement futur de la race humaine.

Apparemment, il n'y a pas de plus grande contradiction que celle qui oppose le Vide et le Plein. Dire que le Vide est le Plein porte cette contradiction aux limites de l'absurdité. La seule issue est de décréter l'inexistence de l'un ou de l'autre. Ou bien, comme en Occident, le Vide n'existe pas, seule est la Matière, fût-ce à un degré infiniment subtil, ou bien, comme en Orient, non seulement dans l'Inde mais dans les pays de culture bouddhique, le Plein n'existe pas, n'est qu'un leurre dont nous sommes victimes, et nous-mêmes, à vrai dire, n'existons pas, seul est l'Esprit pur, l'Un sans second des Indiens, le Zéro des bouddhistes. Mais le problème n'est pas plus réglé d'une façon que de l'autre.

Or, c'est précisément celui auquel la Science va être confrontée dans l'avenir. Dans son analyse du Temps et sa recherche de notre origine prétemporelle — ou intemporelle, ou paratemporelle —, elle va devoir étudier, avec ses moyens propres, le concept d'Éternité et son corollaire inévitable, celui d'irréalité du monde.

Pourquoi inévitable ? Parce que le contact avec l'Éternité, avec l'Infini, avec l'Être pur, détruisant toutes nos autres perceptions, n'étant même possible qu'après leur destruction, tout ce qu'elles captaient se trouve annulé, inexistant — faux — tandis que cela seul existe, est vrai. Et vécu par-delà le Temps, cela est inaccessible aux mutations, ne peut être contredit, est la seule réalité qui ait jamais été et qui doive jamais être.

En ce cas, il est compréhensible que, pour tout un courant de la pensée ontologique ou mystique, se pose la question de la réalité du monde. Comment, si Cela seul existe, le reste aurait-il la moindre existence véritable ? Comment, si seul existe le Vide, y aurait-il nulle part la possibilité qu'existe le Plein ? Comment, si Dieu existe — et s'Il existe, il n'existe que Lui, car Il est infiniment un —, comment, si Dieu existe, le monde pourrait-il prétendre à l'existence ?

Dans sa logique inexorable, la question, posée d'une façon ou d'une autre, a fait vaciller bien des intellects. Et la réponse, en son intransigeance, en a seulement démontré l'inanité : il faut renoncer à comprendre intellectuellement ce qui dépasse les structures intellectuelles, faire l'expérience de cela qu'aucune intelligence ne peut définir et, ensuite, considérer si les mots peuvent néanmoins donner une idée du Silence. Se laisser imprégner par la mémoire de l'expérience, la répéter si possible, en réaliser le contenu. La pensée ordinaire n'y résiste pas. Le barrage de la mentalité saute. Les références aux impressions temporelles sont emportées par le déferlement du souvenir de l'Éternité. On ne pense plus. On se retrouve avant la pensée, avant le Temps, avant l'Espace. On est à l'origine de tout. Et cependant, magie d'une ambivalence qu'il reste à élucider, on demeure présent dans le monde, dans ce minuscule fragment du monde que l'on appelle un corps et l'on sent bien que le Temps s'écoule, que les jours succèdent aux nuits et les nuits aux jours, que la Terre tourne et que les constellations flambent dans l'obscurité et

l'on sait que les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse qui, si elle atteignait, malgré nos théories, celle de la lumière, leur ferait franchir le seuil de l'horizon cosmologique, en sorte qu'elles disparaîtraient nul ne peut encore se figurer dans quoi.

Mais où tout cela se passe-t-il ? Où se situe l'univers ? Et où suis-je moi-même ? Je semble contenu dans l'immensité cosmique. Ma forme y est contenue, et même perdue, cellule infinitésimale dans les énormes tourbillons d'étoiles. Et pourtant, l'expérience où je me suis identifié avec l'Infini, avec l'Éternité, avec Dieu, avec le Vide, avec Cela qui ne peut être nommé, cette expérience où, en fait, je me suis retrouvé moi-même m'a enseigné que je suis l'au-delà de tout ce qui existe, et que nécessairement l'immensité cosmique, avec ses quinze milliards d'années et ses galaxies sans nombre, ne peut se trouver qu'en moi. Et même, si je puis imaginer un autre univers analogue à celui-ci, ou une multitude incalculable d'univers précédant celui-ci ou devant lui succéder, ou coïncidant avec lui, tous sont en moi, simultanément, depuis toujours et à jamais, sans qu'en soit modifié le vide éblouissant de mon être.

Sans fin, la réflexion achoppe à l'évidence. Tout peut me prouver apparemment le contraire : cela seul existe. Ou bien existerait-il deux genres de réalité, l'une contradictoire de l'autre et se réalisant dans sa propre négation, en devenant l'autre ?

Si l'on admet la diversité des perceptions de l'univers, et que ces perceptions diverses sont simultanées, rien ne s'oppose à ce que le Vide soit aussi le Plein, puisque le Vide et le Plein ne sont en réalité que deux perceptions de la même chose. Ce qui, en termes religieux, revient à dire que le Créateur et sa Création, ou Dieu et le monde ne sont que les deux aspects apparemment contradictoires, mais complémentaires d'une seule et même chose dont nous n'avons aucune idée. Mais en vérité, ces deux aspects sont plus que complémentaires et plus, même, qu'indissociables ou équivalents : il ne suffit pas de dire que l'un ne peut pas exister sans l'autre, ni que l'un est l'autre — les deux sont une seule chose située dans une dimension où, la dualité étant impossible, l'idée opposée d'unité n'a pas lieu d'être.

Il faut y insister : la pluralité des perceptions est la clef qui nous ouvre les portes de la compréhension du monde et de ses processus. Une fois rejetée l'illusion anthropocentrique qui, à supposer que nous y accordions seulement une pensée, nous incite à croire qu'autour de nous tout perçoit le monde à notre manière, il est aisé de comprendre que chaque forme de vie ayant au contraire son rythme et sa sensibilité propres, chacune vit dans un monde qui lui est propre et dont les autres n'ont pas conscience.

Il n'y a qu'un monde, mais à chaque degré constitutif de ce monde correspond une vision des choses qui se situe exactement au même endroit que les autres visions. De même qu'êtres humains nous vivons dans un monde qui ne cesse d'être un, en dépit des milliards de façon dont, psychologiquement, nous le voyons, de même tous les plans de la manifestation, dont le nôtre, résident-ils dans un monde qui, à la fois, est un et innombrable du fait de la saisie toujours différente dont sont capables ses divers éléments.

Ce que nous voyons, nous sommes seuls à le voir — non seulement sur la Terre, mais peut-être dans toute l'immensité galactique : il faut être construit exactement comme nous, posséder le même réseau sensoriel et intellectif pour contempler le Soleil (celui-là ou un autre) et la nuit étoilée. En tout cas, sur cette Terre, il faut bien comprendre qu'il n'est pas une espèce qui ait, physiquement ou psychologiquement, les rapports que nous entretenons avec l'univers environnant : non seulement nous le voyons mais nous l'avons longtemps divinisé, attribuant aux planètes et aux astres des titres et des pouvoirs dont nos religions ont été les messagères au long des siècles.

Dans le seul règne animal, dont nous sommes l'ultime émergence et qui, dans son ensemble, ne voit absolument rien de ce que nous voyons, même si ses représentants sont, comme nous, sensibles aux variations de l'ombre et de la lumière, il y a une multitude d'ordres et de sous-ordres dont chacun a ses instruments particuliers lui donnant à chaque fois accès à un monde à la morphologie particulière. Il est évident que, s'ils partagent la même aire — notre planète —, ils vivent tous dans des dimensions différentes de l'univers, quand bien même, à nos yeux, sembleraient-ils se trouver dans le même monde.

Il y a peu de chances pour qu'un milan, une mangouste et un cobra vivent dans la même strate, perçoivent identiquement le lieu où, pourtant, ils se rencontrent et s'entretiennent. Il est clair qu'un oiseau, rapace ou non, un mammifère terrestre et un reptile, n'utilisant pas le monde de la même façon, n'étant pas constitués pour l'utiliser de la même façon, ne peuvent non plus en avoir une même perception.

On peut multiplier les exemples, passer des airs au monde sous-marin, aux galeries souterraines, aux antres de la jungle, aux banquises et aux déserts — comment ces formes indénombrables et diverses de la conscience animale pourraient-elles percevoir pareillement l'univers ? Comment une fourmi verrait-elle ce que voit un éléphant, et un poisson ce que connaît un chien, une mésange ou un chameau ? Or, toutes ces espèces sont conscientes de Quelque Chose, nous ne pouvons le nier, vivent quelque part, en un endroit qui semble être celui où nous-mêmes nous vivons, mais qui n'a à peu près rien en commun avec lui.

Passons aux plantes, maintenant, dont la croissance même suffit à nous prouver qu'elles vivent. Leur mouvement vers le Soleil, l'absorption d'éléments nutritifs indiquent une forme de sensibilité peut-être mécanique, comme l'affirment certains, mais réelle, et qui peut aller jusqu'à une réponse aux suggestions de plaisir et de souffrance, ainsi que l'ont montré maints travaux scientifiques. La question est ici la même que pour les animaux : où vivent ces plantes que nous voyons autour de nous ? Quelle conscience du monde ont ces fleurs, ces arbres, cette herbe qui ont conscience de quelque chose comme leur comportement le prouve ?

Et les minéraux ? Pourrions-nous un seul instant estimer qu'ils perçoivent le même univers que nous et y vivent ? La plupart d'entre nous se contenteront de répondre que la pierre, le sable ou la poussière sont inconscients. Ce qui n'est pas si sûr, car leur

organisation même, la géométrie de leurs structures supposent une forme de conscience qui peut bien être différente de tout ce à quoi nous donnons habituellement ce nom, mais n'en agit pas moins efficacement. Et c'est de toute façon éluder la réponse. Où vivent cette montagne, ce caillou, cette écorce terrestre veinée de pierres précieuses ? Certainement pas consciemment dans la sphère où respirent les végétaux, ni dans celle où se meuvent les bêtes, ni dans celle où nous demeurons. Où, alors ?

Et si les minéraux ne sont pas conscients de se trouver dans l'univers que nous occupons, n'en pouvons-nous induire que, pareillement, nous-mêmes pouvons à notre insu nous trouver dans un autre univers, que nous ne voyons pas, qui, sans l'effacer, ni l'entraver, s'étend à la place du nôtre, selon un jeu de dimensions dont nous n'avons pas idée ?

De même que nous ne nous doutons pas de l'apparence du monde pour un type de perception en deçà de nos instruments perceptifs, de même ne pouvons-nous nous figurer à quoi ressemblerait — ou ressemble — le monde pour une conscience parvenue au-delà des plus hauts accomplissements auxquels elle atteint en nous.

À une extrémité de l'humainement observable, nous avons pour le moment le monde subatomique, dont l'idée d'une « volonté » n'est pas exclue. Le paradoxe EPR (Einstein-Podolsky-Rosen) a vainement tenté d'élucider l'une des questions les plus irritantes qui soient sur le comportement des particules : une particule se désintégrant, comment les deux particules résultantes, l'une positive, l'autre négative, connaissent-elles sans erreur la direction l'une de l'autre, en sorte que l'une se dirige nécessairement dans le sens contraire de l'autre ? Certains supposent à présent « une influence immanente et omniprésente [<sup>5</sup>] » valable pour les deux particules, et aussi pour l'ensemble de toutes les particules de l'univers.

À l'autre extrémité, le nirvana. Ici, nous atteignons à la vision pure et sans objet, à l'éblouissante et insondable transparence de l'Être qui, ne contenant ni ne reflétant aucune forme, aucune sensation, aucune pensée, n'étant rien ni personne, étant le Néant illuminé, est éternel et infini. À l'infini et pour toujours et depuis toujours, la Lumière et rien d'autre. Venue de nulle part, n'allant nulle part — aucun ailleurs n'est ici possible —, invariable, cette Lumière est tout ce qui est, tout ce qui fut, tout ce qui sera. Et c'est en elle que pénètre et se désagrège la conscience individuelle du yogi, avec elle qu'il s'identifie, en se souvenant d'elle que, par la suite, de retour à ses perceptions ordinaires, et il regarde le monde et, peu à peu, en décèle ou l'illusion ou le caractère éternel.

Le choc de la révélation que lui accorde l'expérience est double et immédiat. Au moment précis où il pénètre et se fond dans l'Être, il se rend compte, non, il se souvient qu'il est lui-même cet Être, qu'il l'est depuis toujours, qu'il le sera à jamais — et que cet Être n'est rien ni personne, est le Néant.

Que, submergé par la certitude qu'il n'existe que Lui, on l'appelle l'Un et que l'on en fasse le fondement de tout monisme philosophique ou religieux, ou bien qu'écrasé par

---

<sup>5</sup> Hubert Reeves, *Patience dans l'azur*.

l'évidence de sa vacuité on y voie le Zéro à quoi équivalent le monde et Dieu, c'est à sa découverte, ou plutôt à son découvremment, qu'en définitive parvient le voyant. Et en dépit de tout ce qu'il croyait savoir, en dépit de tous les enseignements sur lesquels il avait pu méditer au long de son ascèse, il ne s'attendait pas à ce brutal arrachement des bandelettes et du suaire qui dessinent la forme de notre personnalité mortelle, il ne pouvait deviner qu'il serait ainsi précipité dans l'immobile incendie de la non-naissance et de l'immortalité.

Cela est vrai, cela seul est réel, cela est moi — cette vérité, cette réalité le terrassent, ce moi d'immensité l'emplit et, en même temps, contient toute existence possible passée, présente ou à venir. Et cela est le choc qui l'attend, pour ainsi dire, à son retour de l'Éternel et Infini. Double choc encore une fois, mais qui n'a pas l'immédiateté de celui de la vision, dont au contraire l'impact se déchiffre lentement à mesure que la raison, à contre-courant de son mode habituel, analyse la vision, la comprend et capitule. Si cet Être — ou ce Néant, ou cet Un, ou ce Vide — est éternel — et je sais désormais que l'Éternité existe, j'ai éprouvé le goût de son existence —, alors cet Être, alors Dieu est en ce moment précis, sa présence est le présent de l'univers. Et s'il est infini — et je sais également, et pour la même raison, que l'Infini existe et que rien d'autre n'existe —, alors il est ici même. Partout où je vois l'univers, il n'y a en réalité que Lui. Ou il n'y a rien. Le Plein est le Vide, et le Vide est le Plein.

Mais ici, la raison humaine ayant abdiqué pour introniser la sagesse de l'esprit, c'est souvent comme le spectre d'un suicidé qui parle maintenant : le monde n'existe pas. Si le Plein est le Vide, il faut entendre que le Plein n'est qu'apparent, n'est qu'une image projetée par enchantement sur le Vide. Comment ? À quelles fins ? Par qui ? Ces questions sont sans intérêt une fois que l'on sait que l'on n'existe pas, que l'on n'est pas cette fiction d'être que voit le monde, et qui le voit, mais que l'on est le Néant éternel et infini.

Toutefois, ce que l'on pourrait appeler la sagesse ectoplasmique du Néant et qui marque si profondément la pensée bouddhique et une part de la spiritualité hindoue, est-elle le dernier mot de la conscience humaine réalisant son origine ? L'inexistence est-elle la vérité de l'existence ? Ou cette médusante impression d'être imaginaire n'est-elle au fond qu'une perception de plus dans la liste déjà longue que nous pouvons dresser des saisies de l'univers ? Et dès lors, n'y en a-t-il pas d'autres, tout aussi valables, irrécusables — et partielles ?

De nouveau, l'Orient — avec l'ancienne Chine taoïste et l'Inde oupanishadique — propose une réponse qui peut enivrer l'âme assoiffée d'absolu et qui découle de la même expérience : Tao de l'une, Brahman de l'autre, l'Être pur manifeste ce monde, se manifeste en tant que monde, l'imprègne et le soutient, le porte et le nourrit, en sorte que, malgré les apparences, le monde n'est pas réellement différent de lui. Il suffit d'entrer dans un certain état de conscience pour, les yeux ouverts, reconquérir la certitude que le monde est Dieu. C'est le plus haut état auquel l'homme puisse atteindre, dit-on. Cette capacité de reconnaître la Face sans traits de l'Être unique sous les masques multiples de la manifestation cosmique est la plus haute forme de yoga que nous devons rechercher.

Mais en soi, cette réalisation n'implique guère de changement. Elle marque sans doute une différence gigantesque dans l'approche de soi-même et du monde, mais elle ne donne rien de plus. Elle peut imposer la certitude que le Plein et le Vide sont la même chose, que le Tout est l'Un, que le monde est Dieu. Mais elle ne va pas plus loin. Pour le yogi, elle en fait une vérité d'expérience — mais d'expérience incommunicable. Il faut croire ou nier. Elle ne donne pas d'explication sur le pourquoi ou le comment : celui qui se sait Dieu et sait que tout est Dieu n'a pas besoin d'argumenter. Il voit autrement, il sait autrement, c'est tout.

Et justement, c'est là le fil d'Ariane : dans cette altérité perpétuelle des façons d'appréhender l'univers et de s'y situer. Une fois que l'on a compris qu'à chaque forme différente de conscience, correspond une saisie différente du monde, il est facile d'admettre que l'infinie variété d'univers ainsi perçus se trouve en un seul et même lieu, que tous sont simultanés dans l'Espace et dans le Temps et que, s'il existe, ainsi que le proclament les voyants, un plan de Lumière éternelle et infinie, il leur est lui aussi concomitant : son abstraction occupe (au moins) le même Espace que les myriades de figures universelles. Le Vide contient le Plein qui, inversement, le contient à son tour, Dieu est le monde et le monde est Dieu.

Toutefois, Dieu n'est pas seulement le monde, comme peuvent le dire ceux d'entre les sages qui ne croient pas que le monde soit une illusion, mais n'appellent monde que ce que l'homme perçoit extérieurement ou intérieurement. Dieu, dont le concept est limité à l'existence humaine, n'en est pas moins tous les mondes possibles, toutes les formes possibles de perception du monde. Lavé de nos étroites idées religieuses, Il est toutes les strates de l'univers. Dieu n'est pas Dieu. Il n'a rien à voir avec ce à quoi nous donnons ce nom. Il est simplement l'Être. Et Il est infini non seulement en étendue et en nombre, mais en la diversité de Ses modes et en leur simultanité. Ce que nous appelons Dieu n'est qu'une nuance de cet Être transfini. Même ce nirvana de lumière auquel accède le voyant n'est qu'un plan de ce Transfini où tout est simultanément dans l'Espace et le Temps, comme en l'Infini aspatial et l'Éternité intemporelle.

Il y a plus : cette dimension hors du Temps à laquelle s'élève la conscience illuminée du yogi, si elle existe réellement, emplit chaque instant du Temps de son étendue sans début et sans fin. Dans l'Éternité, tout est éternel par définition. Et ce qui, pour la conscience humaine, se compte en fractions temporelles, secondes, heures, années, millénaires, cycles d'âge, a la même durée immuable dans l'Éternité.

Une seconde contient la même immensité intemporelle que les quinze milliards d'années de notre univers. Même si son extase ne dure que le temps d'un éclair, le yogi, lorsqu'il perçoit l'Éternité, la perçoit intégralement. Cette inconcevable intégralité hors du Temps soudain captée par la conscience est d'ailleurs la preuve que c'est l'Éternité. Tout morcellement, tout sens de l'écoulement, toute impression d'une différence, d'une non-unicité prouveraient au contraire qu'il n'est pas en contact avec l'Éternité. Aussi longtemps qu'existe une limite, si lointaine qu'elle soit, un sommet, une surface, une rive, un horizon, ce n'est pas l'Infini, ce n'est pas l'Éternité. Mais à peine en frôle-t-on un point

que tout se transfigure, que la conscience se désintègre, qu'il n'y a plus que Cela et que l'on est soi-même Cela depuis toujours et à jamais.

Sat-Tchit-Ânanda, disent les Indiens, tentant de décrire dans une formule la totalité de ce qui est perçu : pure Existence-Conscience-Béatitude. Les trois termes sont équivalents et catégoriques, mais ne semblent cependant pas exhaustifs.

Qu'il ne puisse y avoir d'Être sans Conscience ni de Conscience sans Être, et que cette Conscience sans objet qu'elle-même, ou cet Être sans raison que lui-même soient de ce fait pure Béatitude, cela se comprend sans peine, et le voyant peut en faire l'expérience, en avoir la connaissance directe. Il sait que telle est donc l'Éternité : une pure Existence qui est pure Conscience qui est pure Béatitude, et qu'en cette équation se résume le mystère de l'origine du monde.

Mais, nous l'avons dit, le processus de la manifestation lui demeure obscur. Il n'est pas un messie, pas un avatar, pas un dieu-homme, ni non plus un homme-dieu, un yogi, un voyant qui, dans toute notre Histoire, ait démonté les mécanismes de la manifestation cosmique. En dépit de cette identification avec le plan suprême de l'Existence, en dépit de cette perception directe de l'Infini et de l'Éternité, en dépit de cette fusion dans l'être de Dieu, de ce retour conscient à l'origine, nul n'a été capable de nous éclairer sur le passage du non-manifesté au manifesté. Les plus hautes réalisations religieuses, philosophiques ou spirituelles ne nous ont rien donné. Elles nous ont enseigné que « cela » existait et que, même si nous n'en avons pas personnellement l'expérience, il nous fallait y croire. Mais à part quelques légendes, parfois très subtiles et très belles, elles ne nous ont rien fourni qui résolve l'in vraisemblable pourquoi du monde ou en explique l'impossible comment.

Pourquoi cette pure Existence qui est pure Conscience et pure Béatitude — et qui peut être encore bien d'autres choses inconcevables — se projetterait-elle tout à coup dans cet oubli d'elle-même qu'est le monde ? Si elle est pure Béatitude, qu'a-t-elle besoin d'autre chose que de ce qu'elle est ? Pourquoi donner un objet à sa Joie, et surtout un objet aussi douloureux que le monde ? Et cette pure Conscience éternelle, pourquoi se transformerait-elle soudain en perpétuelle Inconscience temporelle ? Et aussi cette Existence illimitée, cette Existence qui n'a jamais commencé ni ne finira jamais, quel intérêt a-t-elle brusquement à commencer et à devoir finir et à se limiter dans sa négation qu'est la Mort ?

Ou bien, ces questions sont-elles irrecevables ? Mal posées par notre ignorance, peut-être ne correspondent-elles à aucune réalité, ne font-elles que vouloir ausculter un phantasme de notre imagination. Sans doute, ainsi que nous l'avons vu, le monde n'est-il pas illusoire, ni de loin ni de près, et les incalculables cohortes de bouddhistes et de mayavadis se sont-elles fourvoyées en le proclamant. Mais sans doute aussi sommes-nous victimes de nos sens. Peut-être ne sommes-nous pas imaginaires et voyons-nous un cosmos authentique. Mais que sommes-nous vraiment et qu'est vraiment le monde ? Nous voulons croire qu'en dépit de l'écrasante et unique réalité de l'Être en soi, nous aussi sommes réels, et de même l'univers.

Mais peut-être, après tout, n'y a-t-il pas eu de création.

Si c'est une chose unique que nous percevons comme monde et comme Dieu, comme Espace-Temps et comme Infini-et-Éternel, il va de soi que le monde est Dieu, que l'Espace-Temps est infini et éternel. Nous l'avons déjà dit, mais il faut y revenir : c'est à ce sujet que s'opposent les tenants de l'essence et ceux de l'existence sans pouvoir accorder la préséance à celle-ci ou à celle-là.

Polémique de Byzantins, pour celui qui a vécu l'expérience de l'Éternité. À quelque conclusion qu'il parvienne ensuite, une chose est pour lui certaine : l'Éternité réduisant à néant toute notion de temporalité, le Temps ne peut être qu'une perception inférieure, la conscience de l'Éternité ne peut être que suprême.

En fait, rien ne nous dit qu'il n'y ait pas, pour une conscience plus développée que la nôtre, un absolu plus haut que l'Éternel et l'Infini auquel notre âme parvient à se hisser dans l'extase. Nous ne disposons mentalement d'aucun des instruments qui nous permettraient d'en rendre compte après la transe. Même si nous en faisons l'expérience lorsque nous nous ouvrons à la perception de l'Éternel et Infini, nous n'avons aucun moyen de le savoir ensuite. Pas plus que nous ne pouvons imaginer ce que cet état pourrait être en plus de l'Existence-Conscience-Béatitude de la formule sanskrite, nous ne pouvons, avec notre cerveau, déduire de notre expérience spirituelle quelque chose qui soit plus que l'Infini et l'Éternité, alors que cette description de l'Être en soi est déjà si difficile à enregistrer.

Ce sens de l'Éternité a ceci d'absolu que le Temps s'y dissout, comme notre être personnel se dissout dans l'Être impersonnel, qui est notre vrai Moi. Conscients de l'Éternité, nous sommes obligatoirement conscients qu'il ne peut rien y avoir d'autre, qu'il n'y a jamais rien eu et qu'il n'y aura jamais rien d'autre pour mesurer la durée de l'Être. En conséquence, tout ce qui est dans le Temps ne peut en fait se situer que dans l'Éternité, chaque instant ne peut être qu'éternel et que contenir à lui seul l'immense durée de l'Être.

D'où plusieurs conclusions que nous avons déjà envisagées : le sens de l'écoulement du Temps relève d'un mode perceptif particulier, ainsi que le sens de la causalité qui en dérive, celui du Bien et du Mal et de leur rétribution, celui, en vérité, de toute l'assise de la civilisation humaine. Dépassé ce sens, automatiquement nous dépassons non seulement la nécessité d'une morale qui nous permette de vivre plus lumineusement, mais aussi et surtout la dyade que forment pour nous la Mort et Dieu. Car nous comprenons bien que, hors du Temps, nous sommes immortels et qu'immortels nous n'avons plus besoin de cet au-delà de nous-mêmes qu'aujourd'hui nous appelons Dieu et dont, justement, nous faisons le Maître de l'Immortalité : nous sommes fondus en Lui, nous sommes Lui. Il n'existe plus, et nous non plus. Il n'y a plus aucune différence, aucune dualité. Il n'y a que Cela.

Or, malgré ce que l'expérience du voyant peut avoir d'irréfutable pour lui, le Temps n'a rien en commun avec l'Éternité. Il en est tout le contraire. Et pour nous, toutes ces



révélations sur la vraie nature du Temps ne sont que des sophismes. Pour nous, chaque chose dans l'univers, loin d'être immuable, a un début et une fin ; l'univers lui-même a probablement une origine et risque de s'évanouir lorsqu'il aura atteint le double de son âge actuel, présument certains, soit dans quinze milliards d'années.

Nous pouvons admettre intellectuellement que l'Éternité, dépassant, occupant et contenant toute durée possible, le moindre instant du Temps se déroule en elle et est donc éternel, nous n'en sommes pas moins aveugles à cette pérennité, à cette immuabilité de l'instant, nous n'en voyons pas moins le Temps se dévider d'un instant à un autre, relier entre eux des événements, les susciter peut-être et en tout cas leur donner un sens — une orientation et un prix —, alors que, dans l'Éternité, il ne se passe jamais rien, que le moindre événement marquerait la fin de son statut, l'annulerait immédiatement, ferait qu'elle n'a jamais été.

Une conclusion s'impose à certains : Dieu est mort en créant le monde. L'acte créateur est assimilé par eux à un suicide de l'Éternel et Infini. L'alchimie où, depuis toujours et à jamais, l'Être se transmue en Devenir nous est incompréhensible. Par nature, nous ne pouvons guère concevoir une Réalité qui soit deux choses à la fois. L'idée nous dérange d'autant plus que ces deux choses que l'on nous demande de considérer comme une seule ne sont même pas complémentaires à nos yeux, qu'elles sont purement et simplement contradictoires.

Sans doute arrivons-nous à édifier des systèmes sur leur antinomie, à parler de Jour et de Nuit — mais notre vision géocentrique nous contraint de les voir en une succession sans fin répétée, et même si nous avons un point d'observation dans l'Espace, nous ne pourrions les voir ensemble, la Terre étant ronde —, de Matière et d'Esprit — mais l'expérience mystique prouve que la vision de l'un annule nécessairement la vision de l'autre. Nous parlons aussi de Yin et de Yang avec les Chinois, admirons un graphique où les deux sont réunis — réunis, non pas un — en un cercle unique, ou avec les Indiens, nous évoquons le Pourousha, l'Âme, le Seigneur, le Témoin immobile, et la Prakriti, son Énergie, la Nature qui, pour lui, déroule les cycles cosmiques.

Mais lorsque nous quittons le niveau des concepts et qu'il ne s'agit plus de donner des noms symboliques pour résumer le processus de la manifestation, lorsque nous sommes de nouveau plongés dans l'horreur quotidienne de la dévastation universelle, il ne nous sert pas à grand-chose de gloser sur l'interaction du Yin et du Yang ou d'expliquer nos souffrances physiques et morales, individuelles et collectives en en référant au Pourousha pour le plaisir duquel la Prakriti déploie l'immensité sidérale — dont notre douleur fait partie, ainsi, probablement, que la douleur d'innombrables formes de vie à travers les milliards d'années-lumière.

Peut-être ces notions sont-elles sublimes, mais elles ne nous donnent pas à vivre, à voir, à sentir ce qu'elles sont censées nous décrire. Et au fond, parmi tous les voyants dont les paroles ont concouru à leur élaboration, y en a-t-il eu seulement un qui ait vécu cette double nature simultanée de l'Être et du Devenir ? Ou tous n'ont-ils fait que déduire de

leur identification momentanée avec le Transcendant le théorème de l'Éternité ici et maintenant ?

Hic et nunc ! Comment vivaient en fait le Christ et le Bouddha, dont l'enseignement prouve irréfutablement qu'ils ont vu ? Comment le monde s'offrait-il à leurs sens ? Et percevaient-ils l'écoulement du Temps, ou bien tout leur apparaissait-il dans le halo de l'Être pur ? L'irréalité cosmique était-elle une perception directe pour l'un ? L'unicité fraternelle pour l'autre ? Ou bien n'était-ce, dans les deux cas, rien de plus qu'une idée, le résumé suprarationnel, mais opéré par la raison, de ce qu'aucune pensée ne peut concevoir et qui ne peut être appréhendé que par l'âme, ou ce que nous appelons ainsi ? Et comment, d'une façon générale, les voyants voient-ils le monde ? Eux qui ont fait l'expérience de l'Éternité, que leur en reste-t-il quand ils considèrent les phénomènes temporels ? Et qu'éprouvent-ils dans la Mort, eux qui se savent immortels ?

Pour le sceptique, la mort des grands visionnaires, celle du Bouddha et encore plus celle du Christ, est la preuve que l'immortalité n'existe pas. Si un seul d'entre eux ne mourait pas, la preuve serait faite, au contraire, que l'Éternité existe, quoi qu'il faille entendre par là. Ou bien, si elle existe, elle n'a rien à voir avec le Temps. Dieu n'est pas dans le monde, il est extracosmique. Et l'Éternité est une durée non pas incommencée et infinie, mais indéfinie. Elle encadre le Temps, elle ne l'imprègne pas. Elle le limite ou le délimite. Et de ce fait, finalement, elle est la Mort.

L'Immortalité est la Mort — nouveau paradoxe qui, cette fois, vient du matérialisme traditionnel et n'est pas plus compréhensible que celui du spiritualisme, qui met en équation l'Être unique et immuable et le Devenir sans nombre et mutable.

Or, la Science s'efforce aujourd'hui, dans son langage et avec ses instruments, de résoudre le paradoxe et de montrer la justesse de l'équation — signe qu'en passant du sacré ou profane l'antique préoccupation humaine ne perd pas de sa vitalité, mais au contraire s'étend à des couches jusqu'à présent inatteints de notre psychologie et risque de les mettre en œuvre pour enfin trouver la solution.

Le pas a été franchi avec Einstein. Qu'il ait fait du Temps une dimension suggère automatiquement l'idée d'une intégralité donnée en une seule fois et pour toujours même si, pour notre conscience, elle se déroule d'instant en instant selon un sens précis qui nous fait aller du passé vers l'avenir tout en nous faisant croire à un présent, qui n'est autre, en réalité, que le sentiment de notre présence. Ainsi le film est-il tout entier contenu dans une boîte, mais possède-t-il une durée, qui est celle de sa projection. Cependant, l'analogie n'explicite pas la direction du Temps, qui est actuellement le problème majeur auquel se heurtent les physiciens concernés.

Comme, en topographie, une carte donne le relevé d'un paysage sans déterminer s'il faut aller d'est en ouest, par exemple, mais simplement que tel point est relié à tel autre par telle ou telle route, l'étude du Temps devrait nous révéler la quatrième dimension sous l'aspect d'un paysage subtil qui existe en soi et tout entier et auquel seule notre interprétation donne un sens ou un autre. Ou encore on pourrait dire que le Temps est

comme un visage — le visage de l'Éternel. Le visage est depuis toujours et à jamais donné. Mais nous devons le déchiffrer, nous devons en dénombrer et en nommer les traits, et ce n'est que l'énumération terminée que nous serons maîtres du Temps et de l'Éternité.

Des expériences peuvent être faites — l'ont été et le seront encore — afin d'établir que le Temps, pour inflexible qu'il nous paraisse, n'a de sens que dans une sphère bien déterminée de l'univers que nous sommes à même d'observer. En deçà de cette sphère, il ne joue plus de la même manière, quand il existe encore. Pareillement, au-delà de cette sphère, il cesse de légiférer. Et l'on peut en déduire sans peine que, dans ces domaines, aucune de nos valeurs psychologiques — morales ou seulement sensorielles — ne tient plus. On peut aussi en inférer qu'un changement de conscience est la clef de ce dépassement du Temps : il faut (et l'on doit pouvoir) se mettre, d'une manière ou d'une autre, à l'unisson de ces plans de la manifestation cosmique où le Temps n'a pas l'emprise qu'il a sur le nôtre et, dès lors, adopter un mode perceptif dont soient exclues la notion de causalité, de Bien et de Mal et de leur rétribution, celle de Mort et d'au-delà, et celle de Dieu, afin que soit seul l'éprouvement de l'Être.

C'est cette transcendance qu'assez clairement la Science nous propose aujourd'hui — la Science et non plus la religion, ce qui, répétons-le, implique une expansion de la révélation primordiale, une illumination non plus seulement de ce que nous appelons âme (et qui, en fait, est toujours illuminé) mais des éléments pour ainsi dire plus quotidiens de notre nature.

Cela implique en réalité qu'une révolution se prépare dans les organes mêmes de notre perception du monde. Les religions avaient imposé une révolution conceptuelle, nous avaient imposé de croire à ce que ses hérauts avaient vu. Parce qu'elle use de moyens pragmatiques, même quand elle est théorique comme aujourd'hui, la Science est en train de tourner en nous la clef du mécanisme qui doit nous permettre de voir.

Mais de voir quoi ?

Que cherchons-nous donc à voir, qu'elle nous enseigne à invoquer en termes ordinaires avec autant de foi que les religions nous avaient appris à y rêver avec des mots d'adoration ? Et si le pressentiment que cette chose existe n'était pas si fort, les chercheurs miseraient-ils ainsi leur être pour y atteindre ? Comme l'artiste est prêt à tout sacrifier à son cuivre dont il ne peut rien savoir avant de l'avoir exécutée mais qui, depuis son tréfonds, le somme de l'accomplir, la Science répond aujourd'hui à une vocation qui peut soulever l'hostilité, les insultes ou les railleries de ses détracteurs et parfois même de ses desservants, qu'importe. L'artiste est lui aussi hué ou ridiculisé par les aveugles et les nains. Cela n'empêche pas des ailes de s'ouvrir en lui et de l'emporter vers des formes que nul n'avait devinées auparavant. Comme l'art, la Science proclame sa foi en l'invisible et s'assigne à elle-même le devoir de le rendre visible.

C'est pourquoi, face à ces virtuoses des quanta et de la relativité, il nous faut nous demander quelle prémonition les habite, que l'incantation de leurs formules rapproche de nous peu à peu.

Il serait faux de croire que leur recherche est immotivée et que c'est pure coïncidence ou simple émulation s'ils sont si nombreux, aujourd'hui, à se pencher sur le même sujet, à en parachever l'étude à un niveau ou à un autre, en acceptant d'avance de ne pas trouver encore le chiffre du Logos créateur, mais en ayant la certitude qu'avec eux un pas de plus aura été fait et que la relève sera demain assurée pour une étape qui nous emmènera plus loin dans le décryptement du mystère du monde.

Et l'on peut supposer qu'ainsi, à force de patience, il nous sera donné de contempler cette origine que, depuis le début, nous n'avons cessé de chercher, ce visage de l'Éternel que notre mouvement dans le Temps nous interdit de voir lors même que nous le parcourons. Lorsque nous aurons atteint les confins de la pensée, alors nous passerons sans effort au-delà. Et tout nous sera donné. Mais tant que nous n'aurons pas couvert toute l'étendue mentale du monde, épuisé tout le contenu de l'idée du monde, il est vain d'imaginer que nous pourrions changer de condition et voir ce qui dépasse notre organisation mentale. Il faut que l'intellect aille jusqu'à ses plus extrêmes limites pour que nous soit sensible ce qui est plus grand que lui. Il faut que nous atteignions les frontières de notre être actuel pour entrer de plain-pied dans ce qui s'étend de l'autre côté. Truisme ? Certainement, mais c'est la raison pour laquelle nous ne voyons pas encore ce qui a jadis été annoncé par les hommes de Dieu et sur le chemin de quoi les hommes de Science avancent aujourd'hui.

Manifestement, nous sommes loin d'avoir atteint le zénith de nos facultés. Notre mouvement incessant en est la meilleure preuve. Nous en sommes encore à nous débattre dans un rêve liséré d'épouvante. Dans quelque domaine que ce soit, nous jugeons en termes de dualité — d'opposition pure et simple dans la majorité des cas, de complémentarité dans les autres. Nous sommes donc en général incapables d'envisager l'unité et a fortiori l'unicité, qui est le but pourtant nettement indiqué des recherches actuelles après avoir été l'objectif déclaré des enseignements mystiques.

Il n'en demeure pas moins qu'en cette unicité doit culminer notre race et que nous y atteindrons une fois guéries toutes nos contradictions, une fois entièrement exploré le domaine de la pensée dualiste et découvert tout ce qu'il contient pour notre croissance. Alors enfin, et pas avant, nous pourrions passer de l'autre côté de nous-mêmes et regarder le monde avec des yeux que ne bornera plus le sentiment du Temps mais qu'aura transformés le sens de l'Éternité.

À ce sujet, il y a plusieurs points qu'il reste à préciser et dont nous devons l'élucidation à l'expérience même des voyants. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà dit, leur vision de l'Être reposant sur la fusion en Lui, le regard avec lequel ils Le contemplent ne les sépare évidemment pas de Lui. Puisqu'ils sont un avec Lui, il importe de comprendre qu'il n'y a pas eux d'un côté et Lui de l'autre, mais bien qu'il n'y a que Lui, qui est eux — qu'il n'y a pas de devant et de derrière, de dessus et de dessous, de dedans et de dehors. Il n'y a que Cela infiniment partout, en quelque sorte, et qui, infiniment partout, est identiquement conscient de soi. Or, ce regard de l'Éternel et Infini, c'est celui qu'un jour, dans un avenir inappréciable, un être terrestre posera sur l'univers. Et ce jour-là, l'univers sera

métamorphosé — pour l'espèce à laquelle appartiendra cet être et pour nulle autre : les autres continueront de le percevoir comme elles le perçoivent aujourd'hui.

Son regard recréera le monde. C'est une manière poétique de le dire. Mais il est plus simple et plus vrai de suggérer qu'un regard sera capable, à ce moment-là, de saisir l'univers d'une manière qui échappe à toutes les formes actuelles de sensibilité terrestre.

Il faut préciser aussi, à l'intention des trafiquants de programmes futuristes, que cet être, que d'aucuns appellent surhomme, annulant pour lui, du fait même de son apparition, le monde que nous voyons, n'y vivra évidemment plus : pas de « surhomme » sans « surmonde ».

Il serait vain de viser à une prétendue surhumanité dans le dessein de gouverner la Terre que nous connaissons. Les rêves nietzschéens de volonté de puissance n'ont guère de chances de se réaliser dans le plus-que-cosmos que nous ouvrira la conscience de l'Éternité.

Il est question ici d'un songe beaucoup plus ancien, de l'espoir primitif de notre espèce qu'une invisible pythie ravive, dirait-on, au cœur des générations en lui donnant ici un nom et là un autre : Adam Kadmon de la tradition juive, Christ de la Parousie, Kalki des Écritures hindoues — non pas un surhomme, en vérité, ni d'ailleurs un dieu incarné, mais, comme dans le sceau de Salomon, le croisement des plans humain et divin, l'entrecroisement du Temps et de l'Éternité en une figure dont nul ne saurait aujourd'hui soupçonner l'apparence.

Du moins pouvons-nous tenter de prévoir certains caractères du monde qui s'étend par-delà les frontières de notre être actuel et qui, d'ores et déjà, existe tout autant, par exemple, qu'existaient l'Amérique ou l'Australie avant que l'homme de Cro-Magnon ne lançât sur les mers les premiers bateaux pour en découvrir les rivages — tout autant, surtout, qu'existait le monde que nous percevons avant que nous n'existions nous-mêmes pour le percevoir.

Ce continent qui nous attend, dissimulé par les apparences que capte notre mentalité est celui de l'Éternité. Cela, désormais, nous le savons, que nous pouvons déduire des Écritures du monde entier et des travaux scientifiques contemporains grâce auxquels la notion a perdu son parfum d'improbable sacré pour acquérir celui de l'aventure.

Une fois pour toutes, il faut comprendre et admettre que l'édifice autrefois érigé par les religions qui nous ont familiarisés avec la notion d'au-delà continue de s'élever par le pouvoir de la Science, qui étudie méthodiquement les dimensions de notre univers et met ainsi l'au-delà à notre portée, efface peu à peu la ligne de démarcation que notre esprit incline naturellement à tracer entre ce qu'il voit et ce qu'il ne voit pas, que ce soit dans l'Espace ou le Temps.

Il faut aussi et par conséquent comprendre et admettre que l'Éternité n'est pas une propriété des Églises, mais une dimension — ou faut-il dire une définition ? — de

l'univers qui ne se conquiert pas par les vertus habituellement prônées, mais par le dépassement de tout ce qui fait la condition temporelle.

Il faut enfin comprendre, admettre et répéter que l'Éternité n'est pas un super-Temps, doté d'une durée quelconque. Comme le point mathématique qui n'a pas de dimensions, elle n'a pas de durée. Si l'Éternité avait une quelconque durée temporelle, nul ne pourrait la connaître puisqu'elle dépasse le Temps. Elle serait un Temps plus long que le Temps et pour en avoir conscience il faudrait faire l'expérience de sa réalité depuis avant le Temps — depuis avant la naissance de l'univers — jusqu'à ce qui est après le Temps, après la disparition de l'univers. Non seulement il n'y a personne, bien entendu, qui puisse remplir cette condition, mais surtout c'est donner à l'Éternité une valence opposée à ce qu'elle est : c'est la situer dans un écoulement ou en tant qu'écoulement, alors qu'elle est immuable, que, par définition, pour être une, pour être incommencée et infinie, pour être le vide pur de la conscience illuminée, rien ne doit s'y produire : tout y est identique. Si une fragmentation y était possible, chaque fragment serait automatiquement la totalité. Si l'on pouvait imaginer la division de l'Éternel et Infini en d'innombrables particules infinitésimales, chacune serait en soi et à soi seule la totalité unique de l'Éternel et Infini.

Ici, nous frôlons sans doute le seuil du mystère et commençons de soulever l'ultime voile qui nous cache à nous-mêmes. Sans parler des mondes du rêve et de ceux de l'exploration intérieure que peut sillonner le voyant, nous avons évoqué la multiplicité des plans de conscience à l'intérieur du seul monde matériel où nous vivons et que chaque espèce voit différemment. Et voici que s'ajoute la notion d'une infinité d'infinis. Chaque point de l'univers est en soi infini. Que ce soit un point de notre corps ou de l'Espace qui nous entoure, ce point contient l'Infini, de même que la plus petite fraction possible d'une seconde contient l'Éternité.

Ainsi se trouve expliquée la déclaration du sage, pour qui tout est Dieu. Mais nous ne savons toujours pas à quoi ressemblera l'univers lorsqu'il s'agira là d'une perception naturelle. Certes, nous comprenons que doit s'opérer en nous une métamorphose de nos organes pour que le monde se transfigure à nos yeux. Et il est donc évident que, si hautes nos réalisations soient-elles, nous ne sommes pas à l'apogée de nos pouvoirs. Mais encore ? Que nous reste-t-il à faire ? Et que sentons-nous à présent qui va demain se manifester ?

Sans doute est-ce ce sentiment de l'Éternité qu'il nous faut éprouver et qu'éprouvent les voyants accomplis, une fois leur expérience du Transcendant ancrée dans leur conscience. Le nirvana auquel ils ont atteint, ils doivent en maintenir l'effet en eux, y assujettir leur saisie du monde, afin de recouvrer définitivement la mémoire, puisque c'est leur vraie réalité que leur a révélée l'illumination et qu'ils ne doivent désormais plus l'oublier. Ils sont l'Omniscient. L'état auquel ils se sont élevés est celui d'une omniscience sans objet. Bien plus qu'une illusion, le monde est comme une amnésie. Mais à présent, ils se souviennent qu'ils savent tout. Tout ? Ils sont l'Omniscient, et il n'y a rien à savoir parce que l'omniscience est au fond sans objet. En aurait-elle un seul qu'elle serait limitée, qu'elle ne serait pas la pure connaissance éternelle et infinie de l'Être en soi. En fait, elle est un état de conscience — ou même l'état quintessentiel de la conscience. Et

c'est à partir de cet état de conscience qu'il faut considérer le monde. Alors, en vérité, l'homme est en yoga avec l'Éternel et Infini, le Père et le Fils sont un, le monde est Dieu et Dieu est le monde.

Mais il est question d'aller plus loin. Cela, c'est ce à quoi sont parvenus certains grâce à l'ascèse et à l'extase. Ils ont réussi à ressentir dans leur conscience la dimension de l'Éternité lors même que le monde et leur propre individualité continuaient d'appartenir au Temps. L'apparence du monde n'a pas changé pour eux, mais seulement sa valeur. Le jour et la nuit ne se sont pas volatilisés pour que, seul, resplendisse le Jour éternel dont parlent les Écritures. Les êtres ne leur sont pas apparus dans ce que l'on appelle des corps glorieux. Ils ont continué de voir le Soleil, la lune et les étoiles et les hommes, leurs semblables, sous des traits peut-être plus riches, mais toujours familiers. Cependant tout était capté par leur esprit qu'illuminait dorénavant la connaissance de l'Éternité. Tout se situait dans l'Éternité sans pour autant avoir l'aspect qu'auront les choses et les êtres lorsque, s'infusant en nous et devenant naturelle, la conscience de l'Éternité nous aura transfigurés.

Cette transfiguration, il faut donc supposer que, pareille à l'uranogée des alchimistes, pareille au mariage du ciel et de la Terre (d'Uranus et de Géa), elle sera plus que le sentiment d'Éternité avec lequel le voyant contemple l'univers. Elle sera plus qu'une superposition ou plus qu'une addition : une création nouvelle comme en l'approche holistique, où le composé est supérieur à la somme de ses composants. Elle ne sera pas simplement la juxtaposition de deux choses de nature différente, mais leur combinaison, leur fusion, l'être plus grand né de leur union.

De même que la main n'est pas simplement une paume s'ajoutant au revers, mais une chose qui existe en soi, dans une autre dimension, où n'existe pas la division, de même viendra-t-il un jour où, au lieu de s'opposer en nous et de s'annuler mutuellement et au lieu que nous tâchions à les additionner, le Temps et l'Éternité, la création et son créateur, l'univers et son origine, le monde et Dieu ne seront qu'une existence unique, qu'une seule réalité à la fois matérielle et spirituelle dans une dimension encore inaccessible à nos concepts et encore plus à nos perceptions et toutefois aussi sûrement inévitable que le passage de la fleur au fruit en lequel se résume tout le cycle de la vie et qui, sous forme de graines, possède en soi le secret de son origine et le pouvoir de tout recréer.

Cette nouure, ce passage progressif et naturel de la fleur au fruit est probablement tout le secret de l'avenir. Il nous faut en quelque sorte aller jusqu'au fin fond de nous-mêmes et, dépassant la sphère mentale où nous vivons —la pensée qui nous définit, mais aussi notre sensibilité particulière et, peut-être, dans une certaine mesure, jusqu'à notre physique —, affleurer alors en une autre dimension où tout s'inverse et où le contenu devient le contenant, selon cette règle très simple que tout point de l'Éternel et Infini en est à lui seul la totalité unique sans néanmoins cesser d'être un point parmi l'innombrable multitude des points identiques. L'oiseau devient le ciel de son vol. L'infini vole par les myriades d'ailes qui le tissent et n'est lui-même qu'un oiseau sans fin reproduit en lui-même. L'homme devient l'immensité où il vit, la dépasse et, pour cela même, la porte en lui, en est la racine, la source — l'origine éternelle.

Tel semble être le plan que nous suivons à notre insu, telle la manière qui nous est donnée de déceler le comment de notre être sans pourquoi : une sorte d'amnésie, d'occultation de son omniscience primordiale, sans entamer celle-ci, sans rien retrancher à sa qualité d'Éternel et Infini, permettrait à l'Un d'être apparemment deux, Être et Devenir, lors même qu'en sa réalité holistique il transcenderait les deux, les combinerait à jamais en une existence tout ensemble abstraite et formelle, unique et innombrable, immobile et mouvante, ainsi que la lumière elle-même.

Modalité de la conscience en sa reconquête de soi, le Temps apparaîtrait non au moment de ce que nous prenons pour le début des choses, mais au commencement du besoin de savoir. Lors de cet éveil, nous avons basculé dans une dimension que nulle créature terrestre ne percevait avant et où l'univers nous apparaît peu à peu en un déroulement historique après s'être présenté à nous comme cadre à peu près fixe de notre propre Histoire. Ce déroulement, qu'il soit sidéral ou seulement tellurique, porte le nom d'évolution. Nous écrivons aujourd'hui l'histoire du ciel et celle de la Terre aussi facilement que la nôtre et y voyons le plus souvent l'expression d'une force qui, si elle n'est pas consciente initialement, aboutit néanmoins à notre conscience.

Pour s'être manifestée, supposent certains, notre conscience devait être en germe dès avant que ne s'agrègent les premiers atomes, dans l'océan de feu cosmique. Et peut-être, ajoutent-ils, n'est-elle que l'actuel aboutissement des choses, et non leur fin ultime.

En tout cas, il est clair qu'au long des âges sont apparues, ne serait-ce que sur la Terre (exclusivité qui demeure à prouver), des formes capables de perceptions de plus en plus complexes, dont chacune représente en soi un univers : celui où elle se trouve enclos. Non temporel pour la conscience qui l'occupe, chacun de ces univers est fatalement soumis à d'autres lois que le nôtre, existe en soi, n'a, en quelque sorte, ni origine ni terme décelables.

Puis, une espèce a fait son apparition, qui a répondu d'une façon de plus en plus différente aux contacts de son milieu. Et cette espèce, que hante l'idée du Temps, parce que l'opprime l'ombre de la Mort, nous l'appelons homme, et nous sommes facilement tentés de croire que sa perception du monde est la seule, ou du moins la seule juste et complète — ce que, par ailleurs, nient nos travaux incessants où la conscience se développe et, s'ouvrant de plus en plus à la réalité transfinie de l'univers, devine qu'en vérité rien n'est ce que nous voyons. Jusqu'au jour où nous pulvériserons la barrière du Temps et verrons autre chose, qui sera la vérité, le souvenir retrouvé de l'Omniscient sans mémoire.

En nous, se développe ainsi la silhouette esquissée dans les espèces qui nous précèdent et dont la graine était en ce que nous appelons le commencement des choses. En nous, se dresse l'arbre généalogique de la création, qui est l'arbre de la vie éternelle dans la création. En nous, rayonne la semence initiale comme un cœur inconnu dont les pulsations nous transmettraient l'ordre qui nous anime et nous inspire infailliblement. Et monte en nous la sève qui fait fleurir les branches de l'arbre et change les fleurs en fruits, dont chacun porte une graine où se reproduit son origine.



Nous qui rêvons aujourd'hui de créer de nouveaux univers, nous savons bien qu'un cycle est accompli, lorsque, contenant ainsi son origine, chaque fruit devient capable de lancer l'entièreté d'un nouveau cycle, de produire à son tour un arbre auquel un même destin est réservé, en sorte qu'il est impossible de dire quel fut jamais le premier arbre et même ce qui vint en premier, de l'arbre ou de la graine. Alors, tout devient l'Un qui est au commencement, et il n'y a plus ni commencement ni fin.

## LE MUR DE LA LUMIÈRE

Une barrière nous semble infranchissable : celle de la Réalité en soi.

De quelque manière que nous nous y prenions, nous ne pouvons détacher un objet de son contexte spatio-temporel. S'il s'agit d'un objet matériel, nous pouvons le changer de cadre, le transférer d'un endroit à un autre, imaginer de le propulser à l'autre bout du cosmos — il demeurera lié à un environnement qui contribuera à sa définition, et réciproquement. De même ne pouvons-nous séparer nos sentiments et nos sensations de ce qui les provoque et du milieu où ils s'influencent les uns les autres au point de former un courant continu. Pas davantage pouvons-nous abstraire une seule de nos pensées du réseau de toutes les pensées du monde, ni de ce qui les suscite et qu'elles évoquent subtilement.

D'où il ressort que la notion d'individualité sur laquelle repose notre perception du monde est aussi fausse que la vision apparente du Soleil tournant autour de la Terre.

De surcroît, si nous pouvions isoler le moindre objet — matériel, sensoriel ou intellectuel — du milieu où nous sommes plongés et que nous nommons univers, autrement dit si nous pouvions isoler de l'immensité cosmique cet objet de notre étude afin de le connaître en sa réalité, si nous pouvions le placer dans le Vide pur, il s'y dissoudrait aussitôt, deviendrait lui-même l'Éternel et Infini de l'Être transcendant. Et c'est très précisément ce qui arrive au yogi lorsque, voulant connaître la vraie réalité de son être, il s'immerge dans le nirvana.

Que ce soit donc ici ou au-delà, dans la conscience cosmique ou dans la conscience supracosmique, ce sens de la séparation est une impossibilité. Ou bien nous sommes indissolublement tissés dans l'étoffe de l'univers et, en nous, se prolongent et se répercutent les moindres mouvements du cosmos, en sorte que nous ne saurions exister individuellement ; ou bien nous nous dissolvons dans l'absence d'univers, qui est l'Être pur, et nous sommes nous-mêmes cet Être, nous sommes l'impersonnel qui n'est jamais né ni ne mourra jamais. De toute façon, ce que, pour le moment, nous prenons pour nous n'a aucune réalité. Seul, l'Un, est réel, que nous le connaissions dans son immuabilité sans traits ou qu'il nous apparaisse dans sa mutabilité aux traits innombrables. Et nous sommes nous-mêmes cet Un.

Plus précisément, chacun de nous est intégralement, identiquement, éternellement cet Un, ce qui exclut toute notion de disparité entre nous, toute notion de supériorité. De cela, le yogi est conscient qui, s'il sait que le monde est Dieu, connaît aussitôt que chacun des hommes qu'il y peut rencontrer est Dieu, qu'il soit criminel ou vertueux selon nos critères, grand ou petit selon les normes de notre société, stupide ou génial selon les canons de notre propre intelligence.

On n'est pas Dieu par rapport à quelque chose. On n'est pas le Dieu de quelqu'un qui, fatalement, se trouverait dans une position inférieure. On est Dieu avec tout et avec chacun. On est Dieu en soi. Soi seul existe, sous toutes les formes possibles, et tout est Dieu.

Quiconque a réussi par l'ascèse à s'élever à la conscience du nirvana et a su s'y maintenir par la suite, vit naturellement dans cet état visionnaire. On l'appelle Jésus, ou le Bouddha, ou il porte le nom des grands illuminés dont l'exemple donne à notre Histoire un sens qu'elle n'aurait pas autrement. Quiconque est entré dans le Silence et l'a établi en lui, quiconque ne pense à rien,

existe dans l'omniscience où il n'y a rien à savoir, où se vit simplement la paix surpuissante de l'Être pur, ne voit que lui-même lorsqu'il est en face d'un autre homme, parce que tout est l'Un à ses yeux, et qu'il est lui-même cet Un. Comment, dès lors, le trouverait-il juste ou injuste, grand ou petit, sage ou ignorant ? Que lui reprocherait-il ? Ou pourquoi l'applaudirait-il ? Les autres hommes peuvent le tuer. Il les aime, il ne cesse pas de les contenir en lui, de voir qu'ils sont lui. Ou bien ils peuvent le porter en triomphe. Nulle gloire ne saurait égaler celle qu'il connaît intérieurement et qu'aussi bien il décèle au-dedans de tous.

C'est ce qu'il chante en sa solitude, qui peut n'être visitée par personne ou que peut irriguer un fleuve de visiteurs connus et inconnus. Et son chant devient son enseignement, la seule raison de sa présence sur la Terre, la marque de son amour universel et sans objet. Il a renoué avec l'éclat primordial dont la nuit cosmique est comme le visage peint. A quelque secte qu'il ait appartenu du fait de son époque et de sa race, c'est là ce qu'il proclame : il existe autre chose qui, éternel, est en cet instant même et, infini, se trouve précisément ici, et je suis moi-même cette autre chose et je la reconnais en chacun de vous et en tout ce qui existe.

Lumineuse, sublime, ivre de joie : cela est la vraie substance de notre obscurité, de notre ignorance et de notre désespoir. Notre nuit est en vérité le Jour. Écoutez- moi, si Dieu existe, il ne peut y avoir que Dieu. Il ne peut y avoir Son infinitude et autre chose, Son éternité et autre chose. Écoutez-moi, écoutez-moi, si moi qui suis un homme, j'ai vu Dieu, tous vous le verrez aussi. Tous les hommes le verront, car ils ne sont pas différents de moi, et je ne suis pas différent d'eux. Je vous le promets, parce que moi-même je suis Dieu. Seul Dieu peut voir Dieu. Et je L'ai vu. Et je vous dis que, si je suis devenu Dieu en ma conscience, tous Le deviendront nécessairement, car la Loi de leur devenir est la même que la mienne. Écoutez encore ceci, vous êtes Dieu, et c'est Dieu que je suis. Or, si j'ai compris que tout est Dieu, tous le comprendront un jour, peu à peu, les uns après les autres, et le dédale de notre errance disparaîtra ce jour-là, et nous serons transformés, et le monde sera transformé ce jour-là, qui sera le Jour éternel de Dieu, quand leur nombre sera devenu multitude.

En dépit de leurs particularités ethniques qui semblent les orienter vers des buts différents, les enseignements du monde entier sont pointés vers un seul but : l'au-delà en lequel ils nous exhortent à espérer. Nous le savons, et que finalement, toutes les Écritures, parce qu'elles se fondent sur une même vision de cet au-delà, sur une même expérience de ce qui transcende notre condition ignorante et mortelle, nous révèlent notre identité originelle avec Dieu et notre unité fondamentale avec le reste de la création.

Tout ce qui est est nous, et nous sommes l'Être même. Solipsisme catégorique dont les prêtres ont, à peu près partout, manqué — ou masqué — l'évidence, faisant volontairement ou involontairement tenir aux illuminateurs de l'humanité des propos plus accessibles. D'ailleurs, encore aujourd'hui, qui est à même d'accepter les conséquences de la révélation universelle ?

Expliqué le contenu de l'extase suprême, qui est prêt à le vivre ou simplement à le croire ? Sache que tu es toi-même et que tout est Dieu. Qui peut aujourd'hui l'admettre ? Sacrilège pour les uns, ineptie pour les autres, le commandement serait mis au rebut par l'immense majorité, ainsi qu'il l'a toujours été, alors que c'est, malgré tout, vers sa réalisation que nous marchons depuis des millénaires et que notre Histoire n'a pas d'autre sens.

Mais il nous faut encore parcourir la distance de nous- mêmes à nous-mêmes, traverser les étendues de la pensée où, peu à peu, nous sera inéluctable et naturelle la vision des mystiques ; il nous faut explorer les vierges régions de notre être où, justement, nous serons octroyés l'un après

l'autre les moyens d'y parvenir. En nous, des Eldorados insoupçonnés attendent que la nécessité nous pousse à les découvrir. Aurions-nous pu nommer, à la fin du siècle dernier, une seule des inventions de celui-ci ? Pouvons-nous, aujourd'hui, déterminer les futurs relais de la découverte ? La seule chose sur laquelle nous puissions tomber d'accord est l'immensité de ce qui nous attend, le pouvoir d'émerveillement de ce qui est à nos portes, le bouleversement de toutes nos connaissances actuelles au profit d'un savoir inouï et toujours plus vaste grâce auquel, le pénétrant de mieux en mieux, nous nous identifions de plus en plus avec l'univers.

Et nous pouvons prévoir, ou du moins espérer qu'à force de nous donner accès à des mondes d'idées toujours plus abstraites et apparemment irrationnelles, la Science, remplaçant l'ancienne iconographie par ses propres symboles, finira par nous exhausser hors de la mentalité religieuse qui nous entrave encore tous aujourd'hui, que nous nous disions les fidèles d'un dogme ou que nous nous targuions de notre athéisme. Nous l'avons vu, cela est de la première importance. Après avoir été longtemps notre meilleur adjuvant, la mentalité religieuse est devenue notre plus grand obstacle pour cette raison qu'elle repose sur la dualité, alors que c'est à la conquête de l'unicité que nous sommes partis.

Sans doute nous a-t-il fallu, au long des ères, apprendre à nous individualiser, à nous distinguer du magma familial, tribal ou national. Sans doute nous a-t-il fallu insister sur le séparatisme de notre nature et, après nous être sentis différents du reste du monde, coupés de la création (de par notre faute, selon l'Occident), nous avons voulu nous retrancher de l'ensemble de nos pairs, jusqu'à ciseler une subjectivité à partir de laquelle considérer le monde et en laquelle, sans nous en douter, reproduire l'image d'un des innombrables points que pourrait contenir l'Être éternel et infini et qui tous le contiendraient intégralement.

La première phase du mouvement — jusqu'à la naissance de la subjectivité — exige une pensée dualiste, et donc religieuse. La seconde — qui sous-entend le rejet de l'ego — une pensée moniste, et donc areligieuse.

La religion, en effet, confirme la scission qu'il semble y avoir entre le créateur et sa création. Elle vise essentiellement à la formation de la personnalité et à sa survie au moyen d'un credo que les idiosyncrasies des différentes races peuvent présenter différemment, mais qui se borne à la même évidence : l'homme et Dieu existent dans des sphères distinctes, voire opposées. Dieu peut protéger l'homme, le récompenser ou le punir. L'homme peut se rendre Dieu favorable par des sacrifices ou se détourner de Lui et encourir Son châtement.

Telle est la vision, parfaitement justifiée, de l'ego. L'organisation de nos sens nous faisant percevoir l'univers en dualité par rapport à nous-mêmes, il est normal que notre conception de Dieu porte la marque d'une dualité encore plus rigoureuse. Il faudrait que, l'organisation de nos sens étant différente, nous percevions différemment le monde pour que nous concevions autrement l'idée de Dieu. Et c'est en fait ce à quoi s'emploie le yogi pendant son ascèse. Il débranche en quelque sorte les circuits habituels de la pensée et de la sensation en se fermant à toutes les sollicitations de ce qui l'entoure. Les austérités n'ont pas d'autre but. Même s'il s'agit au commencement de faire pénitence, il devient clair, au bout d'un certain temps, que la catharsis doit oblitérer le réseau coutumier dont nous nous servons pour penser, pour vouloir, pour agir, et mettre en marche un système plus délicat, grâce auquel il est possible de penser, de vouloir et d'agir d'une manière entièrement nouvelle. Ainsi, lorsque l'ascèse est menée jusqu'au bout, parvient-on à dépasser le sens de l'ego. L'idée de séparation disparaît, parce que la sensation même d'isolement n'a plus cours. Au lieu qu'il y ait, dans une perpétuelle opposition, un homme et le monde, ou bien le monde et Dieu, il se crée une osmose où, toute limite s'effaçant, tout est

dans tout, ainsi que disait la sagesse antique. Le postulat dualiste de la conscience de l'ego s'effondre : il est impossible qu'il y ait d'une part le monde et de l'autre Dieu — impossible que l'homme ne soit pas Dieu, et avec lui l'univers aux milliards de galaxies — car Dieu ne peut manifester que Lui-même, et tout ne peut donc être que Lui.

Si nous reprenons le parallèle que nous avons tracé entre l'Histoire du monde et le cheminement de l'anachorète, il semblerait que nous en soyons arrivés à la césure qui sépare les deux sphères de la psyché humaine. Les souffrances auxquelles nous a soumis la Nature, les guerres où nous nous sommes entre-déchirés n'ont cessé de faire grandir en nous la vérité, et le besoin de l'accomplir. Au long des millénaires, nous avons été plongés dans des bains de sang et de feu, et forgés selon des plans dont nous n'avons nulle idée. Sans merci ont été les forces dont vibre tout le cosmos. Sans merci les pouvoirs qui sont en nous et qui nous ont inspiré ce qui pouvait le plus sûrement nous briser ou plus exactement rompre le moule où nous sommes enfermés.

Pendant des milliers d'années, nous avons fait pénitence, Humanité martyre offerte aux crocs et aux griffes de l'invisible. Expiation ! Comment n'aurions-nous pas imaginé un crime impardonnable devant l'immensité de nos souffrances ? Et elles n'ont cessé de croître en nombre et en intensité jusqu'à éveiller des idoles occultes. Étourdis par la douleur, nous avons commencé de voir et de vouloir autrement les choses. De siècle en siècle, l'étau se resserrant, écrasant peu à peu en nous l'ombre qui nous constituait, broyant les ténèbres primitives, où nous ne savions rien, nous avons titubé vers une ivresse où nous pressentions la lumière des choses. Courbés sous le fouet de l'évolution, hagards et adorants, nous avons escaladé les Golgotha où la souffrance à son paroxysme se transmue en son propre contraire. Et aujourd'hui, nous voici au sommet, aveuglés par tout le sang qui s'écoule de nos plaies, incrédules, horrifiés et tremblants, ne sachant plus qui nous sommes ni où nous nous trouvons et n'ayant plus qu'un geste à faire, sans doute, pour que s'éloigne de nous la vision d'épouvante et qu'elle soit remplacée par la connaissance de la vérité.

Oui, sous la torture des jours, notre conscience s'est peu à peu modifiée, a perdu de son obtuse grossièreté, et nous avons franchi un seuil après l'autre vers la compréhension de nous-mêmes et de ce qui nous entoure. Peut-il être purification plus impitoyable que celle à laquelle nous avons été soumis, plus terrible calvaire que celui de notre Humanité ? Insultés, souffletés, flagellés, outragés, tous couronnés d'épines et couverts de crachats depuis notre apparition, qui est signe d'un autre royaume, nous voici aujourd'hui face à notre gibet, qui domine le monde. *Éli, Eli, lama sabaqtani* ! Est-ce donc pour finir crucifiés à l'absurdité d'un destin sans issue que nous sommes nés sur la Terre ? Ou bien le coup de lance qui doit nous achever nous ouvrira-t-il en réalité les portes de notre transcendance ? Déchirera-t-il le voile qui, dans le Saint des Saints, marque la limite de l'inconcevable ? Et traverserons-nous la Mort afin de ressusciter à jamais ?

Le supplice a suffisamment duré. Les austérités auxquelles nous nous plions depuis les temps les plus lointains et que reprend en lui, résume et dépasse la figure christique, représentation divine de l'humanité, les quotidiennes atrocités auxquelles nous avons été astreints par la Nature, l'abaissement et la mortification forcés, les conflits entre individus et les guerres entre nations, la haine et l'abjection, tout cela doit maintenant prendre fin.

Nous en avons tiré tout ce que nous pouvions, l'ivresse funèbre et visionnaire et le taraudant besoin de franchir les limites où la souffrance nous est sensible en nous donnant à une plus grande ivresse, et plus morbide. Et nous sommes parvenus à ce point où, exténués, pareils à l'ermite recru des épreuves qu'il s'est infligées, nous sommes prêts, comme lui, à nous détacher de notre enveloppe matérielle et, sans mourir, à vivre dans un plan de lumière et de pureté.

Mais nous croyons que nous allons mourir, que les temps sont arrivés où, sous le fardeau de nos crimes, nous devons disparaître, engloutis par les gueules de la Nuit. De même le saint a-t-il conscience de son indignité avant de s'abîmer dans l'adoration du dieu qu'il a cherché partout et qui se révèle en lui.

Il est vrai que nous ne pensons pas pouvoir aller plus loin dans la terreur et l'abomination. Mais nous croyons que les derniers brûlots qu'édifient de vieux principes pour incendier les pays, ne peuvent qu'attirer la ruine de la concorde que nous œuvrons à établir. Et d'avance, nous nous résignons à mourir. Les plans de désarmement ne suffisent pas à nous apaiser. Dans les explosions de haine meurtrière auxquelles, çà et là, nous assistons et participons encore, nous voyons l'annonce inexorable de notre fin et non les derniers sursauts de ce qui nous empêche d'être nous-mêmes.

Nous ne comprenons pas ce massacre de notre enveloppe dont un décret du sort nous impose d'être les instruments, et qu'en effet, comme le mystique se mortifie afin de s'élever à un plan plus subtil, nous sommes tenus de nous abaisser dans les guerres, les guérillas et les révolutions afin de nous délester du plomb de notre ignorance et de notre insensibilité et de nous hisser vers un firmament intérieur où tout apparaît dans une transparence silencieuse et sereine.

Il nous faut briser en nous d'ultimes résistances dont, à vrai dire, nous n'avons pas même l'idée, vivre devant l'image de notre fin à tous, que symbolise l'éblouissant et gigantesque champignon atomique, comme le pénitent vit agenouillé devant la croix ou prostré devant l'idole de sa future destruction, telle Kali, en Inde, la Mère universelle qui doit nous tuer pour nous enfanter dans un autre plan.

Et jusqu'au bout, il faut sans doute que nous nous croyions condamnés, afin d'arracher des plus profondes couches de notre être le pouvoir qui nous sauvera et qu'autrement nous ne pourrions atteindre. Jusqu'au bout, il faut sans doute que nous descendions dans la Nuit, afin de soulever la dalle qui recouvre le mystère primordial de la Vie. Jusqu'au bout, il faut que nous détruisions ce qui nous en sépare, dussions-nous nous trancher les membres — et plus nous nous en rapprochons, plus la fièvre nous prend et précipite les gestes du sacrifice.

Il ne sert de rien de crier d'horreur en le découvrant. C'est ainsi que, depuis le début, il nous a été imposé de vivre dans ce monde régenté par la Mort. Nous pouvons bien chercher à nous affranchir d'une pareille Loi. Trop tard : c'est elle qui nous a toujours menés. Mais de nous en apercevoir indique qu'elle a perdu son pouvoir, et que peut venir un moment où elle ne jouera plus.

Tant que nous avons été inconscients des mobiles qui nous animaient et nous faisaient souffrir, cette Loi de la Mort était sans rémission. Mais nourris par elle, éduqués par elle, nous sommes devenus conscients d'elle et de son rôle, qui est de nous faire aspirer à un autre état et de nous donner les moyens d'y atteindre en rompant les uns après les autres les enclos où la Nature nous retient. Et maintenant, nous sommes à la veille d'une fracture ultime dans la conscience que nous avons du monde, et la géhenne qu'il nous faut traverser pour perdre les derniers lambeaux des ténèbres où nous avons été modelés initialement est si effrayante que nous voudrions que, de nous, s'éloignât le calice qui, demain, doit pourtant devenir le Graal de notre transfiguration.

Eïdolôn de l'humanité, le Christ résume notre destin. De sa naissance obscure à son ascension, c'est toute notre Histoire dont il illustre la courbe et découvre le sens. Et peut-être n'est-il nulle part de figure plus riche en symboles susceptibles de nous éclairer sur la vie. L'inconscient

collectif semble l'avoir paré de tous les attributs emblématiques non pas tant du dieu s'incarnant humainement que de l'homme s'élevant à la stature de la Divinité. Sans doute peut-on parler d'avatar. Mais, dans les Écritures indiennes, chaque avatar ne vient que pour libérer la Terre de la tyrannie des démons et faire progresser l'humanité en lui proposant un enseignement — le plus magistral étant, sans conteste possible, celui que Krishna donne dans l'épopée du Mahâbhârata et que nous connaissons sous le nom de Bhagavad-Guîtâ, où il nous est montré comment voir Dieu dans le monde et en nous-mêmes, et comment tout Lui remettre en un acte d'adoration où se dissout le sens du Bien et du Mal.

Mais le Christ, dont l'enseignement ne le cède en rien à celui de Krishna, est le seul, de tous les grands Instructeurs, à résumer en lui tout le corps de l'humanité, depuis ses origines confuses jusqu'à son but encore voilé. Limiter son rôle à la parole d'amour qui a bouleversé tant de peuples est une erreur courante qui fausse la perspective. Car on voit mal, en ce cas, pourquoi la tradition en ferait un tel mage — on peut être messie sans opérer de miracles, la parole de vérité d'un voyant suffit pour laisser son empreinte dans l'âme de ceux qui l'entendent — et pourquoi ce mage aurait le pouvoir, connu des occultistes mais rarement atteint, de ressusciter les morts.

On a remarqué que, Juif, il avait souvent cité les textes juifs et que certains de ses propos les plus célèbres paraphrasaient tout naturellement d'anciens versets. Le Sermon sur la Montagne (qui ne se trouve que dans l'Évangile de Matthieu, mais constitue l'un des piliers de l'Église chrétienne) dérive à lui seul de multiples textes : Isaïe, Psaumes, Proverbes, Siracide. Et la célèbre injonction, également rapportée par Matthieu, de tendre l'autre joue après avoir été frappé sur la droite — l'assise même de la morale chrétienne du pardon et de l'humilité — se trouve déjà dans les Lamentations de Jérémie : « Qu'il tende la joue à celui qui le frappe, qu'il se rassasie d'opprobre » et a d'ailleurs un arôme foncièrement juif.

En quoi, dès lors, la venue du Christ serait-elle un évangile, une bonne nouvelle ? Si elle ne faisait que confirmer la Loi, si elle n'apportait aucun élément nouveau, en quoi marquerait-elle un progrès, et un progrès tel que les docteurs de la Loi s'en sont offensés et que Jésus est devenu pour le monde non le meilleur défenseur de la tradition mosaïque, mais celui d'une voie nouvelle ?

Les miracles nous l'expliquent. Encore une fois, il n'est aucunement nécessaire à un homme de Dieu d'opérer quelque miracle que ce soit pour s'imposer. Et si le Christ se bornait à changer l'eau en vin, à délivrer les possédés, à faire marcher les paralytiques, il ne dépasserait pas en magie les prouesses de Moïse appelant les sept plaies sur l'Égypte ou fendant les eaux de la mer Rouge. Mais pour inférieurs qu'ils soient à ceux du libérateur des Juifs, ses miracles ont une portée beaucoup plus considérable. Car pour imposer la conviction qu'il peut ressusciter les morts il est indispensable qu'il en fasse de toutes sortes. Et il doit ressusciter les défunts pour établir à l'avance son pouvoir sur la Mort, pour annoncer et prouver qu'il peut lui-même ressusciter et qu'à son image tous les hommes sont immortels. Car c'est là très exactement son rôle, le plus audacieux de toute l'Histoire de l'humanité : prouver que la Mort n'existe pas, annoncer qu'elle disparaîtra : « Les temps sont accomplis, le Royaume de Dieu est proche ; transformez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle [6]. » Il importe peu que ce miracle-là ait eu lieu, ou non. Et à vrai dire, il est même sans importance que Jésus ait ou non existé. Ce qui compte, c'est l'éblouissante image née de notre aspiration et en laquelle se trouve condensée toute l'énigme de notre vie et de notre éventuelle immortalité.

L'immortalité est certes la clef de voûte de tous les enseignements spirituels du monde, puisque,

<sup>6</sup> Marc I, 15 ; Matthieu 4, 17.

depuis les rishis védiques, tous les Instructeurs, à commencer par Moïse, ont perçu l'Éternel et Infini qui n'est jamais né ni ne mourra jamais et que c'est en Son nom, c'est-à-dire en se souvenant de leur identification avec Cela, qu'ils se sont exprimés. Cependant, il n'a jamais été question, dans leur message, que de l'immortalité de l'âme. Il appartient au seul peuple juif — et à la civilisation chrétienne qui en est issue — d'affirmer qu'il y aura une immortalité physique.

L'Ancien Testament résonne de voix prophétiques : la Mort n'existera plus. Les autres enseignements disent que la Mort n'existe pas, qu'en le plan de la Réalité suprême elle n'a aucune signification. L'enseignement judéo-chrétien annonce qu'elle n'existera plus, que même sur cette Terre elle n'aura plus de pouvoir. Et c'est de cela, plus encore que de l'amour fraternel, que le Christ est l'incarnation. Il est celui qu'ont annoncé les Prophètes, dans la mesure où il vient remplir la promesse de l'immortalité physique. Telle est la bonne nouvelle, tel est l'Évangile, que rejettent les Juifs parce qu'il n'est pas vraiment devenu immortel. S'il était demeuré sur la Terre dans un corps physique incorruptible, ils auraient évidemment admis qu'il était le Messie qui doit nous délivrer de la Mort physique. À défaut de quoi, il ne pouvait être à leurs yeux qu'un prophète de plus.

Il n'en est pas moins vrai que le symbole demeure et qu'il constitue la base d'une des grandes religions du monde et de toute la culture occidentale. Nous pouvons ne pas y croire, nous avons le droit de hausser les épaules ou de rager : que, pendant tant de siècles, on nous ait intoxiqués avec un tel opium ! Mais si nous voulons avoir une juste vision des ethnies, dont la nôtre, notre premier devoir est de reconnaître leur source au lieu de la nier ou de la taxer d'infantilisme pernicieux.

Les idées qui mènent le monde, celles en tout cas qui l'ont façonné et qui l'imprègnent encore à présent ne peuvent que nous paraître aberrantes, à nous qui en sommes pourtant nés. Le Bouddha enseigne que le Néant seul est réel ; Krishna que le monde et Dieu sont un seul être, qui est lui, à qui il faut s'abandonner et qu'il faut devenir. Le Christ, enfin, ressuscite les morts, puis meurt et ressuscite lui-même et, dans l'Apocalypse, revient établir le Royaume de la Non-Mort physique. Peut-on imaginer plus outrageant délire ? Ou plus sublime espérance ?

À quoi bon nous boucher les yeux ? Que nous appartenions à telle région du monde ou à telle autre, c'est cette idée qui nous gouverne intérieurement, ou celle-là, et à elle que va notre secrète adhésion, pour elle et par elle que nous vivons : quand l'Occident matérialiste s'interroge sur la nature du Temps et rêve d'en surmonter le flux incessant, que fait-il d'autre que de donner forme à l'ancien rêve judaïque de l'immortalité terrestre ?

Sans doute, pouvons-nous, au nom de l'évidence, ne pas croire que Jésus ait atteint à l'immortalité physique et rationnellement en déduire que cette immortalité est une impossibilité, une chimère qui a correspondu à une période de l'humanité et à laquelle nous n'avons plus le droit de nous laisser prendre.

Mais comment un seul être aurait-il jamais pu atteindre à l'immortalité physique sans que l'accompagnent d'autres hommes dans sa métamorphose, sinon jusqu'au bout, du moins sur une partie du chemin ? Nous montre-t-on rien de tel ? Or, à bien y réfléchir, pour celui qui prêche l'unité humaine, il va de soi que toute action individuelle s'opère nécessairement dans une absolue interdépendance avec le reste des hommes, et que toute tentative pour immortaliser la matière d'un corps entraînerait fatalement des répercussions dans le corps collectif de l'humanité, se traduirait donc par des modifications physiques chez les êtres réceptifs.



Il n'en est pas question, bien entendu, dans aucun des quatre Évangiles. Mais c'est très précisément le thème de l'Apocalypse. Au prix d'un combat forcené contre la Bête — contre l'atavisme de la conscience animale qui est en nous, contre l'obscurité dont nous sommes pétris —, une nouvelle création devient possible dans un déferlement de symboles purement judaïques qui n'arrivent pas à voiler le sens de la vision.

Le Fils de l'Homme revient dans toute sa gloire. Désormais, il est Dieu. Et il divinise la création. Autrement dit, une partie de l'humanité est maintenant capable de l'immortalité physique dont les Évangiles n'ont cessé d'entretenir la promesse.

La mentalité judéo-chrétienne — et plus tard la mentalité musulmane qui, dans « La sourate de l'Enroulement », « La sourate du tremblement de terre » et « La sourate de l'Événement inévitable », reprend les idées apocalyptiques — ayant de tout temps vu en Dieu un Juge intransigeant (ce qui est en contradiction avec la notion d'Être pur, qui exclut la dualité du Bien et du Mal), fait du second avènement du Christ un jugement à l'échelle cosmique : certains hommes sont acceptés dans la dimension de l'Éternel et l'infini représentée par le ciel nouveau et la Terre nouvelle, tandis que les autres sont à jamais rejetés dans les ténèbres et la souffrance éternelles.

Révoltante injustice de la justice divine ? Ou contresens des voyants cherchant à interpréter le sens de leur vision ? Il ne semble guère douteux que le soi-disant rejet d'une partie de l'humanité indique non pas une expiation, mais une incapacité provisoire d'entrer dans Royaume. En d'autres termes, ceux qui auront épuisé toutes les richesses de la vie actuelle, toutes les potentialités connues et encore inconnues de la pensée, toutes les énergies vitales, tous les pouvoirs matériels, ceux qui auront accompli jusqu'au bout le destin de l'humanité, parcouru toute la courbe depuis les strates les plus obscures jusqu'aux degrés les plus éthérés, au point que, peu à peu, leurs yeux se dessillant, ils auront appris à connaître la vraie réalité du monde, ceux-là, tout naturellement, pourront passer à la phase suivante de la manifestation, qui transcende la conscience du Temps et donc le sens de la Mort et la nécessité de mourir. Les autres, à leur tour, devront atteindre leurs limites afin de les franchir pour connaître leur apothéose.

Ainsi, d'ailleurs, se comprend le rôle de la réincarnation : de vie en vie, l'homme évolue vers sa propre perfection. Cependant, le christianisme, dans son monisme rigoureux qui ne connaît qu'un Dieu et ne reconnaît qu'un Fils de Dieu, ne pouvait concéder qu'une vie à l'homme. La réincarnation — dont les cycles évoquent déjà sinon l'immortalité, du moins la persistance de quelque chose qui évolue de corps en corps — a été proscrite par l'un des premiers conciles. L'accent a été mis sur la mort de chaque créature afin, probablement, de rehausser le rôle rédempteur du Christ. Il va en effet de soi que, si l'homme est capable de faire lui-même son salut, s'il lui suffit, pour gagner le plan de l'immortalité physique, de se développer de vie en vie, en s'incarnant ici ou là, au fil des âges, le Christ n'est plus vraiment son Sauveur.

Sans doute aurait-on pu édifier un système où il aurait également été le guide de chaque existence, le passeur qui permet à l'âme de franchir les gouffres entre l'extinction d'un corps et la renaissance en un autre. Mais alors, c'est l'image du souverain Juge qui aurait été renversée. Et depuis la parabole du Jardin d'Éden, c'est sur elle que repose la mentalité sémitique dont a hérité la pensée religieuse de l'Occident.

Il est à noter, au passage, que les peuples d'Asie, pour lesquels la réincarnation est un processus nécessaire de la vie, n'ont pas à proprement parler, dans leurs panthéons, d'idoles justicières, même s'ils ont des dieux et des déesses farouches et même si le péché est doublement châtié : au-delà, dans les régions inférieures, et ici-bas dans les vies suivantes, par la misère physique ou

morale. Mais la différence — et elle est essentielle — réside en ce que la Divinité suprême, l'Être en soi, ineffable et sans nom, le Maître de l'Éternité, étant par-delà le Bien et le Mal, ne rend aucune justice : en Lui, les bons et les mauvais s'immergent identiquement et ne sont plus que Lui.

Rien de tel en Occident et en Islam : Dieu doit punir et récompenser, fût-ce aussi arbitrairement qu'à l'époque du paradis terrestre. Et justement, si un nouveau paradis doit s'instaurer sur la Terre, il est normal qu'une législation analogue à celle du premier soit en vigueur pour nous y donner accès. Simple, hier, il n'y avait qu'un homme et une femme, alors que, cette fois-ci, ce seront tous leurs innombrables descendants qui devront comparaître, et lors d'un seul procès.

D'où la terrifiante grandeur de l'illustration proposée : les myriades d'êtres humains, surpris dans leur nudité et tremblant devant le Trône du Roi des mondes. La résurrection de la chair ne fait qu'amplifier à l'infini et pour l'éternité le symbole du péché originel. Potentat indiscuté, Dieu ne se soucie même pas de pratiquer les vertus d'amour et de pardon que recommande Sa religion. Et le Christ qui, jadis, Lui a demandé de pardonner à ceux qui le crucifiaient parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient, n'intervient pas pour qu'il étende Sa clémence à tous les milliards d'hommes qui, tout aussi ignorants, n'ont pas commis de théicide. En sorte qu'il n'est plus du tout le Fils de l'Homme, le Frère et la représentation de l'Humanité mais le Fils de Dieu, le continuateur du programme yahvique, le chef intolérant de la secte des Immortels.

Dès lors, son rôle a été partiellement faussé, le sens de sa mission dissimulé. L'idée de fraternité est demeurée, mais l'ancienne idée de rétribution s'y est greffée, qui divise les frères et les dresse les uns contre les autres : comment pourrait-il y avoir une unité humaine tant que l'on croit au Bien et au Mal ? Et comment parviendrait-on à l'immortalité sans savoir que tout est un ? Mais une Église devait régner qui, en dépit de cette contradiction fondamentale, a réussi à nous transmettre le message le plus vertigineux de l'Histoire humaine, celui de l'immortalité physique.

Toutefois, l'heure est maintenant passée où une telle imagerie répondrait encore à un besoin réel. De plus en plus, nous comprenons, d'une manière ou d'une autre, qu'il n'existe ni péché au début, ni châtement à la fin pour ce que l'on peut continuer d'appeler la conscience divine qui, par définition, est une, éternelle et infinie — ou qui n'est pas. Nous comprenons, ou plutôt certains d'entre nous commencent de comprendre que tout ce qui est étant Dieu, tout ce qui est fait, que nous l'appelions le Bien ou le Mal, est nécessairement l'acte de Dieu, et qu'aucun châtement ni aucune récompense ne peuvent y être attachés : notre seule tâche est de le savoir, est de le vivre, est de nous identifier de plus en plus complètement avec l'origine de notre être, qui est aussi la source de nos actes.

« Sois-moi consacré. Abandonne toute loi et prends refuge en Moi seul. Ne crains rien. Je te délivrerai de tout péché », lit-on dans la Guîtâ, et cela ne veut pas seulement dire qu'est enjointe une passive attitude d'adoration, où tous nos actes seraient offerts à la Divinité, mais que nous devons nous fondre en la conscience de l'Éternel et Infini et, de là, agir sans crainte, l'action réclamée de nous par le déroulement de la saga cosmique dût-elle être, comme dans la Guîtâ, le massacre sans merci de notre propre famille au cours d'une guerre qui nous oppose à elle et où un monde disparaît.

Sans doute est-ce la fin des Églises, quelles qu'elles soient, et aussi des partis détracteurs de leur foi. Mais si nous voulons passer à l'étape suivante de notre Histoire, il nous faut, en effet, rejeter les religions, ainsi que des vêtements devenus trop étroits, et de nous élever à ce qu'elles ne font que suggérer, l'intimité avec Cela qui est nous au-delà de nous-mêmes et, s'infusant en nous, doit

nous donner d'autres yeux pour sonder l'univers et d'autres corps pour demeurer dans la dimension que nous découvrirons ainsi.

Trop de pages magnifiques de notre Histoire ont été tournées pour que nous nous étonnions que celle-ci soit tournée à son tour. Rien de ce que nous entreprenons aujourd'hui, et où se prolonge l'œuvre du passé, n'est promis à la pérennité. Nous le savons. Pourquoi en serions-nous choqués ? Notre but est-il de périr sous l'écroulement de formes qui nous ont aidés, mais ne peuvent plus rien pour nous ? Ou est-il de nous dégager pour avancer vers toujours davantage de lumière ?

De toute évidence, nous sommes parvenus à l'époque charnière où un nouvel et plus grand effort nous est demandé. Notre destin n'attend plus seulement de nous que nous croyions. Il veut que nous soyons. Il veut que nous devenions et que nous soyons ces multitudes entrant les yeux ouverts dans l'Éternité où n'existent ni le Mal ni le Bien, ni le Jour ni la Nuit, ni ce que nous nommons aujourd'hui l'Espace et le Temps, et où tout est matériellement l'Esprit et spirituellement la Matière, impensable réalité de ce qui, au-delà du monde et au-delà de Dieu, est notre vérité.

Ainsi sera couronné le plus ancien espoir de la race, dont découlent toutes nos religions et toutes nos sciences sans exception. Depuis l'homme de Néandertal, en effet, nous n'avons cessé de nier ce que nous n'avons cessé de constater. Cela fait des dizaines de milliers d'années que, sans interruption dans le Temps ni dans l'Espace, nous nions que la mort du corps soit la fin des choses et qu'elle soit même véritable. Depuis soixante mille ans nous honorons nos morts, nous ne cessons par là même de proclamer notre foi en leur survie et notre confiance en l'immortalité. Toutes nos religions nous ont aidés à affermir ce pressentiment, et elles n'ont même eu d'autre but que cela : il n'est pas une religion au monde qui ne propose un dépassement des apparences, une initiation à l'au-delà, des directives pour ne pas mourir. Car rien d'autre n'a jamais compté pour nous. À notre future immortalité, nous avons dédié nos monuments, nos temples, nos palais et vers elle lancé les vaisseaux de notre intelligence. Quoi que nous ayons fait, que nous ayons été pontifes, guerriers, artistes ou marchands, explorateurs ou hommes de science, c'est à cela seulement que nous avons travaillé, et nos œuvres, qu'elles soient colossales ou chétives, n'ont chanté que la gloire de cela. Car depuis soixante mille ans que nous constituons la seule espèce capable de penser la Mort, nous enfantons patiemment l'immortalité.

Pour incarner notre aspiration la plus tenace et la plus insensée, nous avons donc érigé la figure du Christ. Revenons-y une dernière fois, en soulignant l'importance de son humanité et de l'humilité de sa naissance, grâce auxquelles il peut nous représenter tous. Dans le Mahâbhârata, au contraire, Krishna est un prince qui vient au secours d'autres princes. Le Bouddha, pour sa part, est un prince qui renonce à son royaume. L'un enseigne la maîtrise du monde, et l'autre l'illusion du monde. Le Christ, lui, ouvre les portes d'un autre monde, d'une autre réalité matérielle, d'un univers transfiguré, dont il est l'émissaire et, en quelque sorte, le prototype.

Le plus étonnant est que son hagiographie nous soit parvenue sous la forme de quatre Évangiles. S'il y avait eu simple désir de créer un mythe nouveau, un texte n'aurait-il pas suffi ? D'autant que, d'un Évangile à l'autre, les contradictions sautent aux yeux et que les invraisemblances abondent : sociopolitiques (il est douteux que Pilate, qui selon Flavius Josèphe, n'avait pas hésité à profaner la ville sainte en y introduisant des enseignes — porteuses d'images — se soit laissé manœuvrer par le Sanhédrin soi-disant désireux de se débarrasser d'un rabbi parmi d'autres, puis par le peuple de Jérusalem, qui n'y avait aucun intérêt, pour faire crucifier Jésus) et socioreligieuses (il est encore plus douteux que la Passion et sa culmination au calvaire aient eu

lieu au moment de la Pâque, alors que la Torah interdit formellement la mise à mort en cette période).

Or, en dépit de tant d'éléments contestables — à quoi s'ajoute le fait qu'aucun historien de l'époque ne rapporte le ministère et le martyre du Christ —, sa figure se dresse, insurpassable, au cœur de notre humanité telle une projection de tout ce qu'elle porte de plus poignant, de plus pur et de plus absolu. Fils de l'Homme, Jésus est nous depuis notre origine. Fils de Dieu, il est nous encore, mais cette fois en notre transcendance. Il est l'être idéal qui réunit les deux pôles de notre vérité. Il est homme parce que nous sommes hommes. Et Dieu parce que nous sommes Dieu. Il est tout, le Créateur et le Créé, parce que nous-mêmes sommes tout. Et c'est cela que nous lui demandons de nous enseigner, dont nous lui faisons tenir le rôle dans le mystère cosmique auquel il met fin par l'illumination de l'immortalité du corps.

Pour signaler que son rôle est universel et non pas réservé à un seul peuple, nous lui assignons quatre évangélistes : les quatre points cardinaux de l'humanité. C'est là la raison d'une histoire quatre fois répétée, là où un seul récit était suffisant et quand il n'y avait aucune raison de ne pas en proposer davantage. À quoi s'ajoutent les quatre figures de l'Apocalypse : le Taureau, le Lion, l'Aigle (qui, animal jupitérien et donc sagittarien, est le Scorpion transformé), l'Homme (ou Verseau), et la référence n'est plus seulement géographique mais astrologique. Pour préciser sa mission solaire, nous l'entourons même de douze apôtres (curieusement, ils n'ont pas tous un nom dans les Évangiles, tant leur fonction est idéique) qui sont comme les douze signes du zodiaque. Ainsi est-il Maître du Destin dont il peut gouverner ou modifier le cours et dont, surtout, il connaît l'aboutissement qui est en lui — qui est lui, tel qu'en son second avènement.

Dès lors Dieu du Ciel et de la Terre en la figure propitiatoire que nous dressons en nous et nourrissons de notre propre substance, lui seul peut répondre à nos questions. Là encore, il est intéressant de le mettre en parallèle avec Krishna et le Bouddha : le premier est un avatar, une incarnation divine, il n'est qu'apparemment humain ; le second se veut uniquement homme et ne croit pas en Dieu. Seul, de tous les grands Instructeurs de l'humanité, le Christ possède la double nature de l'homme et de Dieu, et c'est qu'il a pour rôle non de faire désirer l'union avec le Transcendant ou la dissolution dans le nirvana, mais de transformer physiquement l'homme en Dieu.

Est-il rêve plus fou et mieux enraciné ? Ce refus de la Mort est la substance même dont nous sommes constitués. C'est plus que l'aiguillon qui, vaille que vaille, nous fait avancer dans la Nuit. C'est le code inscrit dans nos cellules. C'est la voix qui nous a autrefois éveillés, nous tirant du royaume animal où nous ne nous doutions de rien, pour nous jeter sur les routes du besoin de savoir.

Sous une forme ou sous une autre, on le voit réapparaître et ranimer la ferveur comme, il y a mille ans, lorsque l'Europe se mit à frémir à l'idée du Millénium égalitaire : faux prophètes, antéchrists, quêtes et croisades — une panoplie eschatologique surgit brusquement. Le monde allait prendre fin, et tous les hommes seraient égaux en Dieu. Huit siècles plus tard, éclatait la Révolution dans le but avoué de renverser le Dieu souverain de jadis et ses représentants pour créer une nouvelle humanité, libre et fraternelle et proche, en l'égalité de ses membres, de l'unité idéale sans laquelle ne saurait s'établir le Royaume de l'Éternité.

On a souvent relevé le contenu christique de l'évangile révolutionnaire. En revanche, on a moins fréquemment constaté la valeur apocalyptique de la Révolution. Ou bien seulement pour comparer la Terreur à tel fragment du poème johannique. Et les crimes de régicide et de

déchristianisation ont à ce point exalté les uns et horrifié les autres que nul ne s'est trop aventuré à évoquer le Royaume de Dieu sur la Terre, en dépit du culte de l'Être suprême et du vote en faveur de l'immortalité de l'âme — premiers pas nous ne savons vers quoi dans l'esprit de Robespierre, puisqu'il fut guillotiné aussitôt après.

Cependant, l'héritage de la Révolution devrait être aussi clair sur le plan métaphysique qu'il l'est dans le domaine de l'histoire des sociétés. Soudain, en même temps qu'il a droit à tout l'espace social et peut y occuper, d'où qu'il vienne, la position de son choix à condition que sa valeur personnelle la lui accorde, l'homme affranchi de sa caste, l'est aussi de la condition manichéenne où il était enfermé. Jusque-là, il y avait eu les élus de Dieu, représentés par la noblesse et le clergé, et les réprouvés, l'immense masse ouvrière et paysanne. En faisant sauter la barrière sociale, la Révolution ne se contente pas d'instituer l'égalité — ou l'idée d'égalité — entre les différentes classes. Plus profondément dans l'âme humaine, elle commence d'abolir la notion de Bien et de Mal. S'il n'y a plus de seigneurs et plus de gueux, les valeurs qu'ils incarnent cessent elles-mêmes d'exister. Pour la première fois dans l'Histoire du monde, et si indirectement que ce soit, le sens du péché est ainsi révoqué en doute. C'est d'avance le saper. Or, le sens du péché, nous l'avons vu, est lié à la conscience de l'écoulement du Temps et à la perception du phénomène de la Mort, qui s'accompagne de la conception de l'idée de Dieu. Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que la Révolution ait voulu marquer la fin de la religion chrétienne et ouvrir l'ère de l'Éternel et Infini.

Désormais, il n'y aurait plus de paradis et plus d'enfer, mais une Terre nouvelle. Car celle-ci ne va pas sans la disparition de ceux-là. S'il est vrai qu'un jour nous aurons accompli tout le voyage humain et qu'ayant réalisé toutes nos potentialités nous passerons naturellement dans un autre état de la manifestation, il est juste d'en déduire que disparaîtront de nous ces lieux qui figurent nos plus hautes délices et nos plus basses souffrances. Il ne saurait être de paradis éternel, et encore moins d'enfer éternel : comme le suggère Sri Aurobindo, l'Éternité définissant l'Être pur dont l'infinitude et la conscience qu'il en a sont Joie pure, seule cette Joie peut être éternelle. La souffrance appartient au Temps. À supposer qu'il y ait un châtement de nos pauvres méfaits, il ne peut donc être que temporel. Et nous nous trompons grossièrement si nous croyons encore qu'il puisse rien se commettre ici-bas qui mérite au-delà une éternité de tourments.

De même qu'en Science nous modifions nécessairement notre regard pour considérer le monde, lequel n'est plus aujourd'hui celui de Descartes ou de Newton, de même, dans nos rapports avec l'Esprit, devons-nous réformer nos idées à mesure que nous en savons davantage. Nous ne concevons plus le plan divin comme on le faisait à Babylone, en Égypte ou chez les Aztèques. Et justement, la Révolution nous a aidés à y penser d'une façon différente.

Depuis lors, le péché est donc en voie de disparaître des structures de notre conscience. Tous les hommes, quels qu'ils soient, peuvent accéder à un nouveau statut psychologique et social et auront demain le droit de pénétrer dans l'ultime Terre promise, où la Mort n'existe pas. Il y faudra sans doute encore beaucoup de temps, car ce qui a étayé notre morale pendant des millénaires sans nombre ne saurait s'effacer en un jour. Mais il nous faut d'ores et déjà comprendre que, depuis la Révolution, a commencé de se résorber, par l'abolition des classes, le très vieux sens de la dualité qui nous opposait à l'univers, nous séparait les uns des autres et nous faisait croire que nous étions mauvais.

Tant qu'en nous persisteront les vestiges de cette ancienne perception, il nous faudra sans doute encore lutter les uns contre les autres, et peut-être plus féroce. Mais les nouveaux mots d'ordre sont désormais trop connus, la tendance est dorénavant trop nette en faveur de l'unité

pour que puisse encore beaucoup tarder l'établissement d'une conscience individuelle et collective purifiée du besoin de croire au Bien et au Mal pour se diriger dans l'obscur tourbillon des forces cosmiques.

Cela sous-entend une fois de plus la fin des religions : leur emprise tient essentiellement à cette dichotomie dont notre être est le lieu. Une fois résolu, psychologiquement, le sens de la dualité, elles n'ont plus de raison d'être et doivent céder le pas à ce qui, peu à peu, doit encore le résoudre physiquement. C'est pour cela aussi que nous parlons tellement, depuis près de deux siècles de la mort de Dieu, et que cette mort coïncide de plus en plus avec la fin du monde, avec la décomposition de l'ancienne conscience de nous-mêmes et du monde, au profit d'une manière nouvelle d'appréhender la vie où l'unité doit être si grande que, même dans le domaine scientifique, on admet, depuis Heisenberg et le principe d'incertitude, que, le regard de l'observateur modifiant le phénomène observé, il n'y a finalement pas de différence entre l'observateur et ce qu'il observe — entre l'homme et le monde.

Non seulement, donc, nous sommes socialement persuadés aujourd'hui que tous les hommes sont un et tâchons à le prouver en écrasant les dernières résistances de la vieille mentalité, mais scientifiquement aussi nous nous apercevons d'une même identité, à une échelle qui peut nous donner la maîtrise de l'univers, non sous la forme d'autorité guerrière, mais dans une intimité capable d'enlever un à un les voiles qui recouvrent pour nous le corps du cosmos.

Encore une fois, ce n'est pas brusquement et d'un seul coup que les choses se produiront. Nous ne verrons pas du jour au lendemain une Terre nouvelle et un ciel nouveau. Bien plutôt, sur la lancée des recherches actuelles, nous nous rendrons compte de la plasticité de l'univers. Et le cosmos nous apparaîtra comme un matériau subtil où sculpter nos songes les plus délicats.

Au fil des siècles qui vont succéder à celui-ci, nous apprivoiserons de mieux en mieux les fluides données de l'Espace et du Temps, et sans doute jonglerons-nous avec l'illusion de la distance et de la durée. Le sens des travaux de ce siècle nous l'indique. De génération en génération, la physionomie de l'infiniment grand et de l'infiniment petit n'a cessé de se diversifier. Fondées sur l'intuition, les hypothèses, pour être vérifiées, ont donné lieu à d'autres hypothèses où se modifiaient toujours davantage la structure de notre monde et, jusqu'à un certain point, notre propre structure, ce qui nous constitue ne différant guère de ce qui nous entoure.

Avec le temps, de nouvelles théories ne peuvent qu'apparaître, rendant le milieu sidéral de plus en plus malléable, et notre être physique et psychologique de plus en plus susceptible d'adaptation. L'un ne saurait aller sans l'autre. Nous ne pourrions atteindre un certain seuil de connaissance du cosmos sans que notre personnalité en soit affectée sur tous les plans, et même biologiquement. Inversement, il serait vain d'imaginer une mutation seulement de l'être humain, sans que, parallèlement, de nouveaux concepts voient le jour et permettent une nouvelle compréhension du cosmos. Non que l'efflorescence de nouvelles hypothèses et de nouveaux pouvoirs scientifiques doive être à la source d'un nouvel état de la conformation humaine, ni que l'apparition des signes d'une mutation de l'individu doive engendrer de nouveaux états de la connaissance du monde, mais tout simplement parce que les deux ne peuvent être que simultanés, un même mouvement parcourant le macrocosme et le microcosme.

Ainsi, dans cette intégralité, devrait progressivement se dessiner le chemin de la transformation dont le but final est celui que nous poursuivons depuis d'innombrables millénaires, la mort de la Mort annoncée jadis par les prophètes d'Israël, l'immortalité physique naguère proclamée par l'Apocalypse.

Aujourd'hui, c'est encore le même but que se donne ouvertement le yoga de Sri Aurobindo. Et s'il est difficile de déterminer l'impact qu'il aura sur l'avenir, une chose semble néanmoins certaine : une philosophie de type yogique peut s'avérer essentielle dans l'édification des systèmes de pensée propres à guider une vie bouleversée par des découvertes incessantes.

Comment vivrons-nous les uns avec les autres, et quels rapports entretiendrons-nous avec nous-mêmes, une fois atteinte la conscience de l'unité ? Ne va-t-il pas de soi que nos relations égoïstes feront place à des relations intersubjectives où, petit à petit, nous apprendrons à penser spontanément la pensée de chacun, à éprouver naturellement les sensations et les sentiments de chacun, à être véritablement un en être avec chacun et avec tous ?

De même à notre action, elle aussi égoïste, devrait succéder une action transpersonnelle, que ne dicterait plus la virulence de nos maigres désirs, comme aujourd'hui, mais où nous nous laisserions mouvoir par ce sens de l'Un en tout et qui nous enlèverait le sentiment d'errer qui a toujours entaché nos moindres faits et gestes. De plus en plus, devrait ainsi s'établir cette perception de l'unité et même de l'unicité se traduisant à la fois dans notre comportement, dans nos découvertes et, ultimement, dans la métamorphose de l'univers et de nous-mêmes.

Impossible ! criera la raison ulcérée. Impossible, c'est-à-dire interdit. Mais devons-nous bannir la vision radieuse qui se forme en nos limbes ? Devons-nous, comme hier au jardin d'Éden, nous dresser dans le refus hautain de ce qui tend à se matérialiser par notre intermédiaire et proscrire la lumière et la beauté dont nous sommes pour le moment les inconscients vaisseaux ?

Impossible, vraiment ? Et au nom de quoi ? Quel Yahvé allons-nous inventer pour déclarer criminelle la volonté divine ? Si nous avons encore besoin du concept de Dieu pour nous éclairer, qui d'autre que Dieu pourrait vouloir notre passage à une forme plus haute de Sa manifestation ? Et si nous n'avons que faire de ce concept, pourquoi irions-nous déterrer dans les caves de notre paléopsyché le totem irascible dont nous avons cru jadis qu'il nous maudissait, lorsque la Nature nous modelait différents des singes hébétés qui constituaient notre famille ?

Impossible parce que tout cela est l'absurde utopie d'une race qui refuse de se savoir condamnée, mais qui disparaîtra demain dans les ouragans de feu qu'aura déclenchés son désespoir. Impossible parce que, même si nous savons aujourd'hui que les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent, qu'il n'existe pas d'objet en soi, que tout est matériellement Un et que la Matière elle-même est Énergie, laquelle est peut-être à son tour autre chose que nous ne savons encore apprécier, même si tout cela tend à montrer une lumière au fond des ténèbres, il est trop tard, et nous ne voulons plus que mourir, nous engloutir dans le silence et ne plus jamais être.

Impossible parce que, même si la Torah nous a révélé l'amour de nos semblables, et le bouddhisme la compassion, et le christianisme la charité ; même si la Révolution nous a enseigné l'égalité, et le communisme l'individualité collective ; même si, à chaque fois, un progrès a été accompli en nous et par nous ; même si, de toute évidence, la prochaine étape est logiquement une osmose psychologique, une intersubjectivité non plus seulement métaphysique comme celle où chacun porte la responsabilité du meurtre commis par un seul et où l'on a mal à l'humanité, mais où, Sartre et Dostoïevski dépassés, on sent physiquement qu'il n'y a pas de différence entre soi et les autres, où l'on est le réceptacle, le décrypteur et l'émetteur de leurs pensées et de leurs sensations comme eux-mêmes peuvent canaliser celles que l'on a ; même si doit venir un jour de pure transparence où l'homme sera intégralement tous les hommes dans sa conscience et dans son expression, la chose, pour béatifique qu'elle semble à ceux qui cherchent à s'abuser, est en réalité

révoltante et implique au fond que nous abdiquions tout ce que nous sommes et qu'après avoir guillotiné un roi avec Robespierre et fusillé un tsar avec Lénine, nous nous mettions nous-mêmes à mort afin qu'existe une humanité transcendante, anonyme et sans forme.

Impossible, impossible, parce que cette immense méduse humaine dont tous les éléments auraient rejeté leur personnalité et qui, partant, n'aurait plus d'ossature et flotterait au gré de courants indéfinis n'obéirait plus qu'à une volonté qui ne serait pas la sienne, qui n'émanerait d'aucun de ses composants mais, transpersonnelle, équivaldrait à une possession, exigerait en tout cas une soumission absolue, un abandon constant de toute réaction afin que, seule, se forme une action dont nous ne serions aucunement responsables, sur laquelle nous n'aurions aucun droit et qui, peut-être immense, peut-être suprahumaine et surnaturelle, n'aurait en vérité rien à voir avec nous, puisque nous ne l'aurions ni désirée, ni rêvée, ni conçue, mais que nous en serions seulement les exécutants, pareils à des acteurs jouant une pièce qu'ils n'ont pas écrite (comme si nous étions aujourd'hui les auteurs de notre vie et du monde où nous vivons !). Impossible, impossible, cette mutation que l'on peut nous présenter comme notre apothéose mais qui n'en est pas moins notre extermination. Impossible, parce que nous ne voulons pas de ce suicide sacré. Nous voulons bien tous disparaître dans un affrontement thermonucléaire, mais pas comme ça, pas en désagrégeant minutieusement tout ce qui constitue notre personnalité actuelle et en libérant l'Énergie que nous recelons en notre tréfonds, cette lumière autour de laquelle notre nuit est tissée, sans laquelle nous n'existerions pas et qui nous meut depuis toujours.

Ou bien n'avons-nous pas le choix ? Devons-nous de toute façon mourir : dans le déchaînement des missiles, ou dans l'embrasement de tout ce que nous sommes depuis des dizaines de milliers d'années et dont l'heure est venue de disparaître ? N'y a-t-il donc, encore et toujours, que la Mort ? Et aucune option ne nous est-elle possible qu'entre la destruction de l'humanité et l'abolition de la personnalité ? Sommes-nous donc arrivés à ce stade où la vie ne peut plus se poser qu'en ces termes-là, où, si nous ne voulons pas mettre irrémédiablement le feu à la Terre, si nous voulons continuer de vivre, c'est à nous-mêmes, en quelque sorte, qu'il faut mettre le feu en un dépassement irréversible de tout ce qui nous constitue ?

Nous ne devons pas perdre de vue que, si nous le comparons à un ascète dans sa recherche de l'Absolu, le corps collectif de l'humanité arrive aujourd'hui à la dernière épreuve. Apparemment insurmontable, elle s'offre à lui sous la forme de la plus grande angoisse et du choix définitif : veut-il oui ou non voir la face de son Bien-Aimé, est-il prêt, pour cela, à se renier et à se jeter dans le vide sans un regard en arrière ? Ou bien se préfère-t-il, lui, ses urticants désirs et ses piètres misères ?

Décidément, le sort de l'humanité ressemble à celui de l'ascète — qui fait partie d'elle et n'a peut-être de raison d'être que par elle, que pour illustrer le courant le plus profond de l'âme collective. Que voudrait dire un homme qui renoncerait au monde pour lui seul ? Le pourrait-il seulement ? En lui, nous savons bien que c'est nous tous qui renonçons à la vie séculière pour nous hisser vers les cimes du sacré, comme en l'artiste nous créons et découvrons le savant.

Dès lors que nous le comprenons, nous ne pouvons plus nous tromper sur le sens de la nuit que nous traversons, du doute et de l'horreur qui nous assaillent et de l'envie dont nous nous enivrons que tout prenne fin et que se taise la voix qui nous ordonne d'avancer.

La seconde phase de notre exploration va commencer. Bientôt, demain, dans un instant, nous sera arraché le masque qui nous aveugle, et les fers qui nous entravent nous seront enlevés. Aussi brutalement qu'elle se répand dans l'âme de l'ermite, la Lumière doit nous emplir. Ce qu'en ce



moment nous cache notre terreur, l'élément inappréciable et pourtant fondamental de notre nature va nous envahir. Et l'explosion que nous redoutons au-dehors et qu'en tremblant nous préparons dans nos arsenaux se produira au-dedans de nous.

De cela, le voyant qui l'a vécu en notre nom peut témoigner : en sa conscience, une explosion silencieuse, impossible à localiser, s'est produite un jour, au bout de milliers de jours de quête ardente, et la gangue de l'obscurité où il était enfermé a sauté. Alors, il a jailli dans le plus haut firmament de son être ineffable et il s'est dissous en lui-même, en l'immémoriale sérénité omnisciente de son moi éternel et infini.

Tenaillés aujourd'hui par le pire désespoir que nous ayons jamais éprouvé, n'ayant plus de refuge contre nos armes — car nos morales, trop vieilles, vacillent et ne valent plus rien devant la menace —, dépouillés de tout autre projet, lancés à une allure de plus en plus grande vers notre fin, nous sommes loin de nous douter à quel point nous ressemblons au voyant avant son illumination et combien nous sommes donc près de notre délivrance.

De plus en plus vite, nous courons, semble-t-il, à notre perte. De plus en plus vite, infimes créatures dans l'immensité cosmique, nous sommes précipités vers notre anéantissement — cependant que, de plus en plus vite (à une vitesse qui se rapproche de plus en plus de celle de la lumière mais ne peut pas l'atteindre), il est des galaxies, aux confins de l'univers, qui voguent nous ne savons vers quoi et qui est peut-être leur anéantissement.

Depuis le début des choses, tout tend à l'expansion, et donc à la dispersion. Et les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse qui croît avec cet éloignement même et qui, aux abords de l'horizon spatio-temporel, tend à se rapprocher de celle même de la lumière sans pouvoir jamais s'y élever, disons-nous aujourd'hui. De plus en plus vite, de plus en plus vite, les galaxies font voile avec leurs milliards de Soleils vers le seuil interdit, tandis que, de plus en plus vite, nous-mêmes nous nous rapprochons de la ligne fatidique où doit s'inverser notre vision de l'univers.

Ce n'est probablement pas un hasard si, vivant ceci, nous découvrons cela — si, au moment précis où il nous semble que l'accélération de l'Histoire nous projette contre un mur où nous allons nous écraser, nous nous rendons compte qu'à environ quinze milliards d'années-lumière du lieu de notre propre tragédie future, l'accélération cosmique projette les galaxies contre le mur de la lumière qu'elles ne peuvent pas franchir.

Et peut-être pouvons-nous en tirer un oracle, si, comme dans le monde subatomique, tout dans l'univers sidéral constitue bien une entité unique dont le comportement en un point se répercute en un autre point, quelle que soit la distance qui les sépare et pour ignorants qu'ils puissent être apparemment l'un de l'autre.

Sentant si fort s'élever en nous ce rempart où nous croyons que va se fracasser notre humanité, peut-être avons-nous intérêt, pour en comprendre la nature, à nous interroger sur celui qu'à la circonférence du cosmos frôlent les plus anciennes congrégations d'astres.

Nous savons, par exemple, que l'univers s'est formé à partir d'un magma incandescent dont l'opacité — semblable à celle du cœur du Soleil — s'est peu à peu muée en transparence — comme à la surface du Soleil —, à mesure que s'organisait la Matière. Les corps célestes se sont éloignés les uns des autres. L'immense récession des galaxies s'est amorcée, s'est intensifiée. Mais la lumière originelle n'a pas pour autant disparu. La dilatation de l'Espace l'a simplement

voilée. Aujourd'hui, les radiotélescopes en captent le rayonnement fossile.

Au même moment ou presque, nous avons découvert ce rayonnement fossile de la lumière originelle et l'horizon qui clôture l'Espace et vers lequel les galaxies s'enfuient de plus en plus vite. Et nous qui allons également de plus en plus vite sur le chemin de notre origine, qui aussi bien est celle de l'univers, nous avons également décelé que cet horizon vers lequel se précipitent les galaxies marque en réalité le début de la manifestation — le passé le plus reculé dans le Temps se trouvant évidemment le plus éloigné dans l'Espace.

De plus en plus vite, les galaxies remontent ainsi à l'origine de l'univers, se hâtent vers l'horizon infranchissable, ayant parcouru la majeure partie des quinze milliards d'années-lumière qui représentent l'âge du cosmos depuis la période, longue d'un million d'années, où il est passé de l'opacité du magma incandescent à la « transparence » de la Matière [7].

De l'autre côté de cet horizon : de nouveau le magma primordial, figurant le premier million d'années de la manifestation et dont l'incandescence opacité interdit de rien voir au-delà, c'est-à-dire avant l'instant de la création du monde, s'il y en eut jamais un.

Et c'est vers cela que les galaxies filent à une vitesse de plus en plus grande et vers cela, vers ce flamboyant début du monde, que nous-mêmes sommes lancés par tous les mouvements de l'humanité : par le feu que, soudain, nous faisons surgir devant nous sur la Terre et dont nous craignons tellement qu'il ne nous anéantisse, par nos études au télescope et nos travaux dans les laboratoires et par le rêve des derniers voyants. Nous nous rapprochons. Notre caravane a traversé presque toute l'étendue du désert. Quinze milliards d'années-lumière ! La fugue au miroir qui décrit notre évolution va s'achever au commencement. Nous nous rapprochons. Nous nous rapprochons de l'origine et, incrédules, émerveillés, apprenons à déchiffrer le sens de cette infranchissable ceinture de feu qui entoure l'immensité cosmique. Et nous lisons ce que le ciel écrit pour nous depuis toujours : que nous sommes éternellement portés en cela même dont nous sommes issus et dont la mémoire continue d'imprégner l'univers.

Quels que soient les rectificatifs que l'avenir puisse nous demander d'apporter en fonction de théories aussi antagonistes que celles de la création et de la non-crédation de l'univers (selon que l'on envisage le Big Bang ou l'action des filaments magnétiques) et d'autres théories encore insoupçonnables — là, réside peut-être la plus grande vision dont nous ayons été scientifiquement capables à ce jour, car la manifestation y est représentée comme immanente et non pas émanée.

Encerclée par le feu originel, elle est comme un enfant qui ne quitterait jamais le sein de sa mère, n'aurait jamais à naître et ne mourrait jamais, ou bien dont la seule naissance et la seule mort seraient l'éveil à cette immortalité matérielle en une illumination qui couvrirait et dissoudrait son histoire tout entière.

Nous sommes lumière au sein de la Lumière. Tout ce qui doit nous arriver désormais ne peut que découler de cette prise de conscience offerte par la Science et qui rejoint celle de la plus haute sagesse. La période de souffrances de notre aveugle catharsis ne peut à présent que s'achever. Nous devons nous rendre compte que nous sommes parvenus à des hauteurs où la pesanteur cesse de jouer. Il n'est plus nécessaire que nous nous torturions pour nous halluciner et entrer en contact avec l'invisible. Les yeux ouverts, l'esprit lucide, nous y arrivons déjà. Et doivent tomber de nous les anciens cilices dont nous nous revêtions pour abaisser notre indignité prétendue. Cette

---

<sup>7</sup> Au cours de cette phase de transition, ont été émis des photons qui, depuis, se propagent librement, porteurs du souvenir de l'origine. Ce sont eux qui constituent le rayonnement fossile grâce auquel nous avons pu vérifier la théorie de l'expansion de l'univers.

période-là est passée, elle nous a effectivement allégés de bien des ombres, purifiés de bien des obscurités. S'étend à présent la douceur de la Lumière. Se lève le Soleil d'une autre façon d'être. Que soit une existence en accord avec la splendeur que nos travaux nous livrent.

Comme dans l'expérience mystique où, par une permutation de l'envers et de l'endroit, ce qui semblait au-dedans apparaît au-dehors et ce que l'on croyait au-dehors se révèle au-dedans, il se produit en ce moment un complet renversement de notre optique, et nous sommes en train de découvrir non seulement que notre origine nous entoure, mais que l'univers est un Soleil inversé.

En effet, si le centre du Soleil est matière opaque en fusion, à l'image de l'océan de feu qui précède la formation de l'univers, et si sa couronne est transparente, l'univers est constitué de la façon exactement opposée : transparent à l'intérieur, ce qui nous permet d'observer les myriades d'étoiles, il est couronné d'une opacité incandescente identique au centre du Soleil.

Dirigeons-nous par la pensée vers le centre du Soleil, et nous nous retrouverons aux confins du cosmos. Dirigeons notre pensée vers l'extrême limite de l'Espace-Temps, et nous nous retrouverons au centre du Soleil. Et il va de soi que ce double mouvement simultané où le contenu contient le contenant, et inversement, vaut pour les milliards de Soleils de notre galaxie, et pour les milliards d'étoiles qui peuplent les milliards d'autres galaxies.

Une fois de plus, se trouve ainsi avérée l'intuition, mystique autant que scientifique, que tout est dans tout et que le fragment porte en soi la totalité. Cette image d'un innombrable Soleil inversé au centre duquel nous nous trouverions, contemplant un Soleil dont nous serions séparés, rejoint le sentiment du voyant de la Réalité suprême qui, se sachant infini depuis que son âme s'est fondue dans l'Un, contient ce qui le contient et sous sa frêle apparence humaine, porte en lui l'immensurable déploiement des galaxies et, par là-même, le dépasse.

Il devrait nous être évident que si, aujourd'hui, nous parvenons à un tel savoir, fût-il hypothétique et sujet, dans l'avenir, à de nombreux amendements, un pas immense a été franchi — et que cela même qui nous inspire le plus de frayeur est le signe non de notre fin, mais de nouveaux commencements : l'armement thermonucléaire reproduit des processus qui, transmutant l'hydrogène en hélium à l'intérieur du Soleil, octroient son énergie à notre étoile et sont les mêmes qui ont engendré l'univers. Nous le savons, et que, dès lors, l'image de feu, qui se dresse devant nous et qui nous épouvante, est celle même — réduite au champ de notre vision terrestre — de notre origine vers laquelle, que nous le voulions ou non, nous courons aveuglément, à l'instar des galaxies des confins de l'univers. Que doit-il se passer ? Que va-t-il se passer ? Les galaxies atteindront-elles la vitesse de la lumière ? La question est pour nous de peu d'importance. Atteindront-elles l'horizon de l'univers et le franchiront-elles ? Qu'importe, décidément ! Seul compte à nos yeux notre destin. Nous aussi sommes attirés vers le feu de notre origine. Et rien ne semble pouvoir ralentir notre allure. Nous aussi devons franchir quelque chose que nous ne pouvons évaluer. Et nous avons peur.

Nous avons peur comme, il y a huit cent mille ans, nous pouvions avoir peur du feu que, pithécantropes hébétés, nous avions commencé de conquérir. Rien ne pouvait davantage effrayer notre semi-animalité d'alors que ce que tous les animaux sauvages continuent aujourd'hui de redouter. Et pourtant, ce feu qui pouvait amener la mort d'un clan tout entier si l'on ne savait le dompter préfigurait une illumination de la conscience qui s'opéra lentement — il y fallut quelque sept cent mille ans —, la métamorphose de l'instinct obscur en la pensée embryonnaire des néandertaliens. Dans nos gémissements et dans notre panique face à la force thermonucléaire se retrouvent, amplifiés, les cris de terreur des demi-singes d'hier devant le feu qu'ils avaient

capturé sans savoir s'en servir. La grandeur de leur destin ultérieur devrait être l'indice de notre sort futur et sa compréhension changer notre affolement meurtrier en sagesse et en paix.

Pas plus que nous ne pouvions être à jamais la horde ténébreuse et difforme de ces temps révolus, nous ne sommes plus et ne pouvons plus être la race douloureuse que nous avons été pendant tant de millénaires. Nous avons vaincu l'ombre qui nous dédoublait. Nous avons gagné. Nous sommes passés dans une autre sphère où il nous appartient de découvrir une vie nouvelle qui, à son rythme imprévisible, nous rapprochera sans cesse davantage de notre but ultime, où, en quelque sorte, la couronne de feu qui enclot l'univers ceindra notre front à tous.

Il est impossible, en effet, d'atteindre à une conception pareille de l'univers sans qu'en dérive, à plus ou moins longue échéance, une totale modification de notre être dans ses désirs, ses visées et jusque dans ses moyens de les accomplir. Car nous nous voyons désormais portés dans les entrailles cosmiques comme à l'intérieur du Soleil, non nés, invulnérables, immortels et donc impersonnels ainsi que Dieu lui-même. C'est cela, le pressentiment qui nous habite à l'heure actuelle et dont la réalisation nous changera fatalement en l'objet de nos poursuites.

Combien de temps y faudra-t-il ? La question devient futile une fois envisagée cette dimension dans laquelle nous sommes entourés par notre centre et où ce qui est le plus profond en nous est cela même au fond de quoi nous demeurons.

Comment, l'évidence nous envahissant progressivement, pourrions-nous encore penser dans les termes auxquels nous sommes habitués ? Comment le monde coutumier de nos idéaux ne s'effondrerait-il pas, désormais que nous nous découvrons différents de ce que nous avons imaginé ? C'est comme si le cosmos entier se trouvait retourné de l'intérieur à l'extérieur sans pour autant cesser de paraître le même intérieurement comme extérieurement — ou plutôt comme si ni dedans ni dehors n'existaient plus et que fût en train d'émerger en nous un plan nouveau qui contiendrait les deux à la fois et les excéderait en son infinitude.

La frontière que nous sommes en train de passer, nous ne la repasserons pas dans l'autre sens. Cette vision obtenue, nous ne pouvons retourner en arrière. Nous ne pouvons plus que vouloir l'élucider et l'assimiler. Et lors même que nous semblons déchaîner nos énergies en d'atroces dissensions et nous abîmer pour jamais dans le sang et la boue, nous nous élevons vers notre propre transparence.

Ainsi, l'ascète, tandis que sa chair souffre encore des pénitences qu'il lui a infligées, sent-il s'ouvrir enfin au-dessus de son front une immensité de lumière dont la seule existence suffit à tout justifier, tout expliquer et tout faire oublier. Et ses plaies guéries, ses forces réparées, sans plus besoin de se faire souffrir pour abattre les résistances qui l'en séparaient, il ne vit plus que dans l'atmosphère de cette clarté qui le nimbe de douceur et de compassion. Parfois même, il arrive que cette clarté s'avive et le dévore et qu'il s'élève plus haut, qu'à l'étape de la sainteté succède celle de l'union où il devient lui-même la lumière qui éclaire le monde.

Exsangues et sanctifiés, nous ne nous rendons pas compte que ces maux dont nous souffrons aujourd'hui et dont nous croyons devoir mourir demain ne sont en réalité que les derniers soubresauts de la Bête qu'il nous était demandé d'achever et qu'autre chose a commencé — que nous avons pénétré en une nouvelle strate de la réalité, dont la lumière ne peut cesser de croître en nous et de nous donner le pouvoir d'accomplir le prodige dont nous avons toujours rêvé. Car cette dimension où le contenu est le contenant, et inversement, où nous contenons l'immensité qui nous contient et où, dès lors, rien ne peut commencer ni prendre fin, est la dimension même de

l'immortalité.

L'ère qui se déploie devant nous ne peut que développer en nous le don de le comprendre et de le réaliser, comme la phase du bonheur lumineux prépare l'ascète à devenir la lumière. Nous nous deviendrons les uns les autres et les murs de la personnalité derrière lesquels nous sommes enfermés et voulons enfermer autrui s'écouleront d'eux-mêmes. Nous serons des milliards, et il n'y aura qu'un Être, dont nous serons sans cesse plus pénétrés, agissant d'une façon transpersonnelle et possédant une conscience toujours plus subtile de l'Espace et du Temps qui nous fera passer finalement dans le plus- que-cosmos de l'Éternité.

Pour le moment, nous ne nous doutons encore de rien, ou presque. Comme au sein d'une matrice de ténèbres, nous grandissons, fœtus d'un avenir imprévisible. Mais au fond de l'obscurité cosmique, palpitent des lèvres, s'en- trouvent des portes. Une lumière point, vers laquelle, insensiblement, nous nous dirigeons. Ainsi qu'une nef chargée de millénaires, nous flottons parmi la Nuit et avançons vers le seuil éblouissant. Bientôt, nous franchirons en nous la lisière du corps sidéral tel que nous le connaissons. Nous passerons le mur de la Lumière et, jaillissant dans un nouvel Espace, où brilleront un ciel nouveau et une Terre nouvelle, nous naîtrons enfin à notre vérité.

Pondichéry, 11 avril-14 juillet 1988